LOUIS BARTHOU
de l'Académie Française

LES AMOURS D'UN POÈTE

OUVRAGES DÉJA PUBLIÉS
DANS LA MÊME COLLECTION :

René Benjamin : GASPARD
21 bois originaux de Renefer.

Colette : MITSOU
16 bois originaux de Hermann-Paul.

Henry Bordeaux : UNE HONNÊTE FEMME
de l'Académie française 25 bois originaux de Paul Baudier.

Gérard d'Houville : LE SÉDUCTEUR
38 bois originaux de Guy Arnoux.

René Boylesve : LE MEILLEUR AMI
de l'Académie française 28 bois originaux de Raphaël Drouart.

Sem : LA RONDE DE NUIT
Ouvrage inédit 120 dessins de l'Auteur.
Gravure de L. André.

Myriam Harry : L'ILE DE VOLUPTÉ
24 bois originaux de Pierre Falké.

Henri Duvernois : CRAPOTTE
23 bois originaux de Achille Ouvré.

André Corthis : LE PARDON PRÉMATURÉ
25 bois originaux de Paul Vigoureux.

Henry Bordeaux : LA MAISON
de l'Académie française 40 bois originaux de Paul Baudier.

Francis de Miomandre : L'AVENTURE DE THÉRÈSE BEAUCHAMPS
28 bois originaux de Roger Grillon.

Claude Farrère : LA BATAILLE
27 bois originaux de A. Roubille.

Lucie Delarue-Mardrus : LA CIGALE
Roman inédit 28 bois originaux de Renefer.

René Benjamin : LES JUSTICES DE PAIX
38 bois originaux de Georges Bruvet.

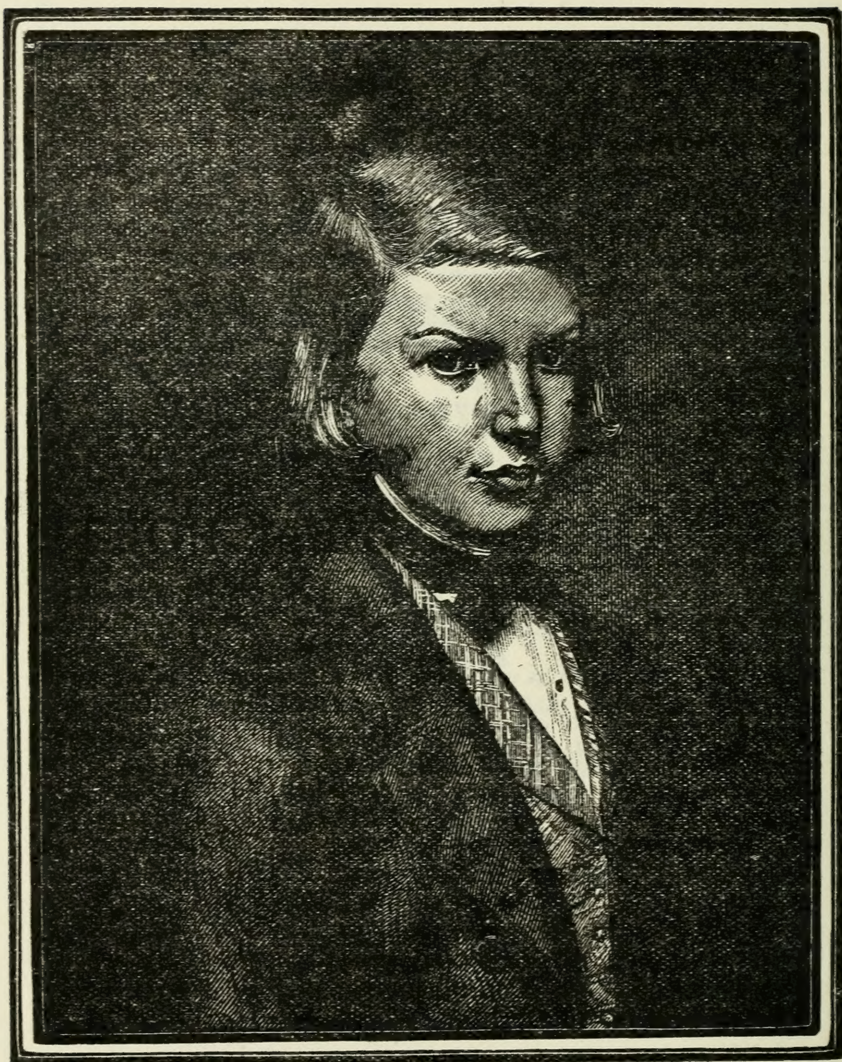
Myriam Harry : LA PETITE FILLE DE JÉRUSALEM
26 bois originaux de Gérard Cochet.

Henri Duvernois : MORTE LA BÊTE
Roman inédit 30 bois originaux de Guy Dollian.

A PARAITRE :

Colette : CHÉRI
Bois originaux de G. Jeanniot.

LES AMOURS D'UN POÈTE



Peint par L. Deveria.
Collect. Louis Barthou.

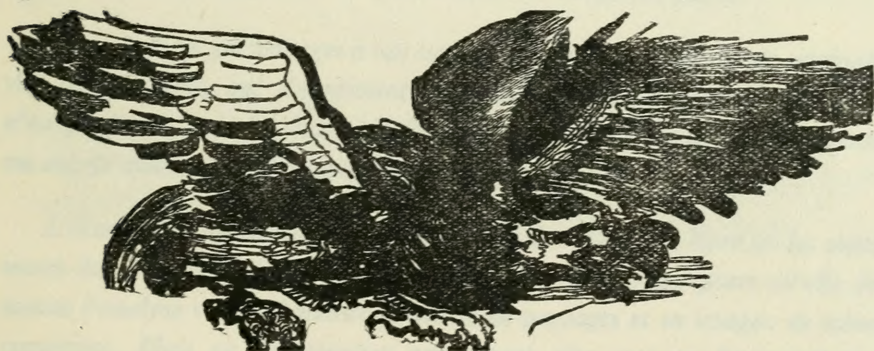
VICTOR HUGO

Gravé par Beltrand.

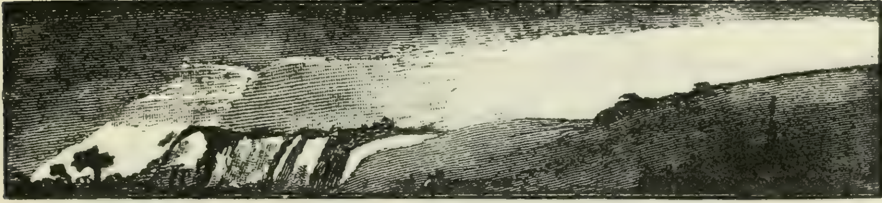
LOUIS BARTHOU
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LES AMOURS D'UN POÈTE

DESSINS DE VICTOR HUGO GRAVÉS SUR BOIS PAR BELTRAND



LE LIVRE DE DEMAIN
ARTHÈME FAYARD & CIE, ÉDITEURS — PARIS
18-20, rue du Saint-Gothard, 18-20



Ce livre n'est pas un roman : il est la vie même, cueillie à ses sources. Aucun des personnages qu'il met en scène n'est imaginaire : ils ont tous existé et lutté, aimé et souffert. Leurs noms, qu'il était inutile de couvrir de voiles transparents, appartiennent à l'histoire littéraire et à la vie morale du XIXe *siècle : il est impossible de les en séparer et de faire l'oubli sur ce qui fut public.*

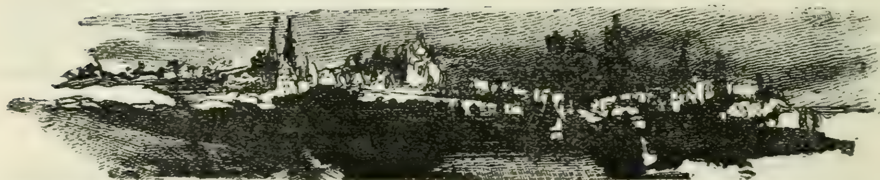
Chacun de ces personnages a son caractère propre, sa physionomie originale, son tempérament, qui s'expriment dans des documents authentiques où il n'est pas besoin pour les découvrir d'un don exceptionnel de psychologie. Aussi me suis-je moins attaché à commenter qu'à raconter.

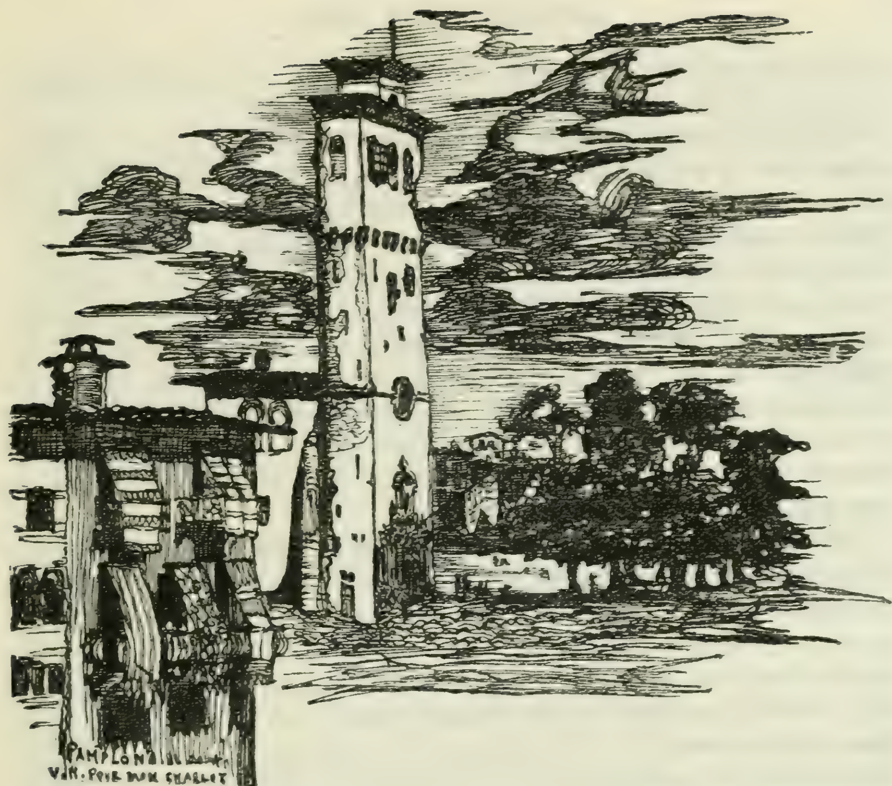
L'illustration est, à sa façon, un commentaire. Dans un livre où les sentiments dominent les événements, elle est inutile et dangereuse parce qu'elle détourne l'analyse vers la banalité, traduite en paysages et en images, de scènes convenues. Mais où l'illustration proprement dite, qui est l'interprétation exacte du texte, ne trouve pas de place, la décoration doit, au contraire, contribuer à une présentation plus harmonieuse.

Or, nul ne pouvait mieux que Victor Hugo lui-même décorer *les* Amours d'un Poète. *Il fut un grand dessinateur, qui eut l'abondance et la variété, la force et la grâce. Ses dessins prolongent son œuvre et ils la complètent. Ceux que M. Beltrand a si habilement gravés pour ce livre ne s'y rapportent pas directement, mais leur fantaisie est moins déconcertante que ne l'eût été une*

illustration directe. Ils sont un ornement. Ils sont de plus un témoignage. Le génie de Victor Hugo — ce génie innombrable *— se montre ainsi sous la prodigieuse diversité de tous ses aspects. Les dessins que j'ai pris dans ma collection ne s'accordent pas tous avec le sujet ; je le sais, et je n'ai pas besoin qu'on me le dise ; mais s'ils enrichissent le texte et s'ils l'animent de leur vie puissante, leur reproduction aura atteint son but et satisfait, je l'espère, le goût des lecteurs.*

Louis BARTHOU.





PRÉFACE

La vie et l'œuvre de Victor Hugo sont inséparables : l'une inspire, commente et explique l'autre. Aucun poète lyrique n'a mis dans ses vers plus de son âme. Avant de dicter ses souvenirs, où il entre parfois trop d'arrangement, à un « témoin de sa vie », Victor Hugo s'était analysé et raconté dans tous ses recueils. J'accorde que la beauté de son œuvre, la plus riche et la plus variée qu'aucune littérature ait connue, se suffit à elle-même si l'on veut n'en admirer que la forme, abondante et prodigieuse, mais la plénitude de son sens intime ne peut se

révéler que dans la connaissance de l'homme, de sa nature, de ses habitudes, de ses passions, de ses amours.

L'amour, de quelque façon d'ailleurs que l'on entende ce mot complexe, a joué dans la vie de Victor Hugo un rôle auquel seule son ambition fut comparable. Sa jeunesse fut exceptionnellement chaste, mais, à partir de trente et un ans, la femme ne cessa d'occuper son âme et ses sens — plutôt ses sens — jusqu'au jour où, dans son extrême vieillesse, la nature lui imposa un renoncement dont il ne s'accommoda pas volontiers. Le mariage lui donna huit ans d'un bonheur sans mélange. Heureux et confiant, il fut fidèle, sans qu'une tentation pût lui mériter un reproche ou même un soupçon. L'amour qu'il eut pour la mère de ses quatre enfants fut l'amour le plus pur de sa vie. Quand il douta, il souffrit cruellement, mais Juliette Drouet, sa première maîtresse, vint à point pour atténuer sa torture, et leur union dura près de cinquante ans.

Madame Victor Hugo et Juliette Drouet remplissent presque à elles seules ce livre, consacré aux amours du poète. Me blâmera-t-on d'avoir rapproché dans le même ouvrage la femme légitime et la maîtresse ? C'est un reproche auquel personne ne pourra se flatter d'échapper. Il est impossible, même si on les étudie séparément, de parler de l'une sans s'occuper de l'autre. Quand M. Gustave Simon consacre un livre à la *Vie d'une Femme*, qui est madame Victor Hugo, il rencontre sur son chemin Juliette Drouet, et il la juge. Quand M. Guimbaud raconte l'histoire de Juliette, comment pourra-t-il ignorer madame Victor Hugo et se taire sur son rôle ? D'ailleurs, l'exemple de Victor Hugo lève tous les scrupules. Publiés en 1835, les *Chants du Crépuscule* renfermaient dans leur dernière pièce, *Date Lilia*, un hommage lyriquement ému du poète à sa femme, mais tous les chants d'amour enivré que contenait le recueil s'adressaient trop visiblement à sa maîtresse. Que Sainte-Beuve manquât d'autorité pour reprocher à l'ami qu'il avait trahi de confondre « deux couleurs qui se heurtent, deux encens qui se repoussent », je le démontrerai sans peine. Mais il n'y en avait pas moins les deux couleurs et les deux encens.

Je ne juge pas madame Victor Hugo, je la condamne moins encore, mais je la plains. Sa faute fut rachetée par une vie de dignité, d'abnégation et de sacrifice. Elle fut la victime d'un vilain personnage, dont le talent, je dirai même volontiers le génie, s'accordait avec une rare bassesse d'âme. Ce sont les indiscrétions de Sainte-Beuve qui ont fait la publicité de cette

histoire d'amour. Ai-je tort d'y ajouter ? J'aurais peut-être hésité si, ici encore, je ne pouvais invoquer des exemples autorisés et décisifs. M. Emile Faguet a consacré à la liaison de madame Victor Hugo avec Sainte-Beuve un des chapitres les plus fouillés de ses *Amours d'Hommes de Lettres,* où il aborde sans détour la question brûlante de savoir s'ils furent amants dans le « sens précis et complet du mot ». M. Jules Lemaître, dans ses *Péchés de Sainte-Beuve,* ne garde pas plus de réserve. «Cette histoire, dit-il, est maintenant très connue. Elle ne peut plus nuire à personne. Tout le mal est fait depuis longtemps. Mais en outre on y pénètre mieux l'âme de ceux qui y jouèrent leur rôle. Car c'est dans nos faiblesses et nos fautes que nous nous faisons le mieux connaître. » Et M. Gustave Simon, enfin, n'a-t-il pas traité le même sujet dans son *Roman de Sainte-Beuve* ? Je sais bien que, s'il ne nie pas que madame Victor Hugo eut une faiblesse amoureuse pour l'auteur des *Consolations,* il essaie de démontrer que cette faiblesse ne s'acheva pas en faute. Mais comment son impartiale bonne foi n'accorderait-elle pas à des documents inédits le droit d'être discutés à côté du dossier qu'il a lui-même enrichi de tant de pièces curieuses ? Ceux que j'apporte ont un intérêt incontestable : on jugera s'ils sont décisifs.

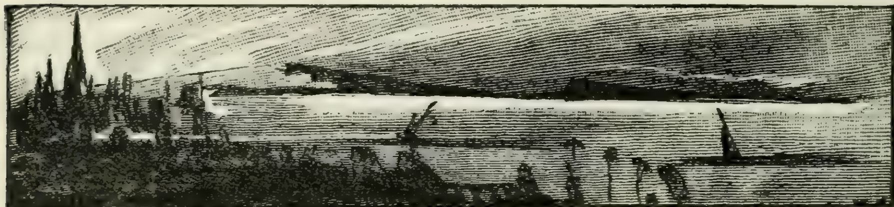
Madame Victor Hugo connaît un sort analogue à celui de madame Charles, qui fut la femme légitime d'un grand homme de science. On discute la question de savoir jusqu'à quel point madame Charles fut la maîtresse de Lamartine, et là-dessus M. René Doumic, qui tient pour la chute, et M. Léon Séché, plus indulgent, eurent une grande querelle. Après ce que je publie des papiers conservés par Sainte-Beuve, chacun pourra se faire une opinion sur l'étendue de la faute de madame Victor Hugo. Qui donc, à ma place, eût détruit ou dissimulé ces documents ?

J'en ai moins à dire pour justifier la partie de mon livre, d'ailleurs la plus abondante, qui concerne Juliette Drouet. Sa liaison avec Victor Hugo n'attendit pas la consécration du temps pour être publique. Elle ne se cachait pas, elle s'affichait. Pendant près de cinquante ans le poète vécut, d'une vie extérieure qui les rendait inséparables, avec la femme intelligente et dévouée dont un hasard de théâtre avait fait sa maîtresse. En France et au dehors, il ne voyageait jamais sans l'emmener avec lui. Ses amis partageaient leurs hommages entre elle et madame Victor Hugo. Aussi ne faut-il pas s'étonner que le prospectus de l'*Edition* de *l'Imprimerie Nationale* des Œuvres complètes de Victor Hugo ait annoncé les

« Lettres à Juliette, *ce qui est attendu depuis si longtemps et avec une si grande curiosité* ». Il faudra attendre plus longtemps encore cette prime alléchante puisque les *Lettres à Juliette* et le *Livre de l'Anniversaire* déposés à la Bibliothèque Nationale ne seront livrés au public qu'en 1963. Je doute que Victor Hugo en demandât autant. Juliette avait, en 1833, dans un geste de colère, détruit les premières lettres que son amant lui avait écrites. Il en avait amèrement gémi et il prenait ses précautions contre une récidive. « *Je ne veux pas,* lui disait-il, *que cette trace de ta vie dans la mienne soit à toujours effacée. Je veux qu'elle reste ; je veux qu'on la retrouve un jour quand nous ne serons plus que cendres tous les deux, quand cette révélation ne pourra plus briser le cœur de personne. Je veux qu'on sache que je t'ai aimée, que je t'ai estimée, que j'ai baisé tes pieds, que j'ai eu le cœur plein de culte et d'adoration pour toi.* »

Le génie de Victor Hugo ne perdra rien à la révélation un peu plus accentuée qu'elle ne le fut jusqu'ici de ses amours, et peut-être la réputation de son cœur y gagnera-t-elle. Je ne crois pas qu'on diminue un grand homme en montrant qu'il fut un homme. Je suis là-dessus de l'avis de Montaigne :

« J'ai une singulière curiosité de connoistre l'âme de mes autheurs. Il faut bien juger leur suffisance mais non pas leurs mœurs ni eux par cette montre de leurs escris qu'ils étalent au théastre du monde... Je choisiroy plutost de scavoir... ce que Brutus faisoit en son cabinet et en sa chambre que ce qu'il faisoit emmy la place et au Sénat. »





I

UN MARIAGE D'AMOUR

Le 14 octobre 1822, Victor-Marie Hugo, âgé de vingt ans, membre de l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse, épousait à Saint-Sulpice Adèle-Julie Foucher, moins jeune que lui d'un an. Ce mariage réalisait une prédiction. Il y avait environ vingt-cinq ans que le père du poète, alors major et rapporteur du premier conseil de guerre, servant de témoin au mariage de son ami Pierre Foucher, greffier du même conseil, lui avait porté ce toast pittoresque et prophétique : « Ayez une fille, j'aurai un garçon, et nous les marierons ensemble. Je bois à la santé de leur ménage. »

Ce ménage naissait sous d'heureux auspices. La volonté des parents l'avait moins favorisé que l'amour réciproque et tenace des deux enfants, dont le vicaire Dumas avait béni les liens. Ils se connaissaient depuis plus de quinze ans. Un jardin de l'impasse des Feuillantines, « grand, profond et mystérieux », dépendant du vieux couvent que madame Hugo avait loué en 1808, avait abrité les premiers jeux de leur enfance.

Victor et Adèle vont au mariage comme on va au bonheur. Ils se connaissent si bien, ou ils croient si bien se connaître, n'ayant eu depuis tant d'années rien de caché l'un pour l'autre, qu'ils ne doutent pas de

leur félicité réciproque. A ce bonheur la vie peut apporter des obstacles, dont aucune existence n'est exempte, mais il leur semble que tout ce qui viendra d'eux devra les rapprocher et les unir. Se trompent-ils ? Leur correspondance livre leurs âmes. Il n'est que de la consulter pour les pénétrer jusqu'au fond.

Huit jours avant la célébration de leur mariage, que tant d'empêchements avaient entravé et retardé, Victor, exultant de joie, écrivait à sa fiancée : « Notre histoire, chère aimée, aura été une preuve de plus de cette vérité que vouloir fermement, c'est pouvoir. » La volonté était, en effet, un des traits caractéristiques de cette nature passionnée et frémissante qui, dès sa jeunesse, sut se maîtriser, se diriger et marcher au but par les voies qu'elle s'était fixées et frayées. Il avait dix-neuf ans quand il écrivait : « Une volonté ferme fait la destinée, et, quand on a su souffrir, on sait vouloir. D'ailleurs l'homme qui met sa vie au jeu dans les calculs de son avenir est presque toujours sûr de gagner... »

Victor Hugo avait mis, dès l'âge de quinze ans, sa volonté au service de son travail. Amoureux, il la fit servir au succès de son amour. D'ailleurs il subordonnait son travail à sa passion. Rien dans ses *Lettres à la Fiancée* ne trahit la vanité de l'homme de lettres. Il n'en a ni les détours ni les travers. Quand il parle de la situation littéraire qu'il s'est déjà acquise et des premiers succès que lui a valus la précocité de son génie, sa discrétion et sa modestie ont un charme irrésistible. Songez qu'il a déjà des ennemis et que, enfant encore, il se réveille en butte aux rivalités, aux attaques et aux haines ! A peine entré dans la carrière, il rencontre la bassesse humaine et les « grandes petitesses » qui sont la rançon de la gloire. Il les subit moins par ambition que par dévouement. Il est l'esclave de son amour. Il veut se faire un nom pour l'apporter en dot à celle qu'il aime et aussi pour répondre aux préoccupations de parents qu'un avenir incertain effraie trop justement. La jeune fille se fait-elle l'écho de leurs craintes, il lui écrit, le 8 janvier 1822, une lettre qui met sa situation au point avec un tact délicieux. Condamné à parler, il ne peut pas tout dire. Il en pense évidemment plus qu'il n'en dit ; il croit par une foule de détails que « son avenir présente bien quelques espérances », mais, sans en écrire davantage, il laisse à sa fiancée le soin de deviner ce qu'il hésite à préciser : « Que n'assistes-tu à ma vie actuelle ? Tu me comprendrais sans peine et peut-être même *tes espérances* iraient-elles au delà des miennes. » Je doute que la confiance puisse mieux s'accorder avec la modestie.

Capable d'une habile diplomatie, qui fait servir la littérature à ses intérêts de fiancé, la volonté de Victor Hugo ne fléchit pas quand il s'agit de conserver intacte son indépendance. Ce jeune homme, cet enfant presque, auquel la gloire a prodigué ses premiers regards, « plus doux que les feux de l'aurore », en marque moins d'orgueil que de ferme et courageuse dignité.

Quand il attend la pension littéraire qu'on lui a promise, il sait qu' « il est bien des manières de faire fortune », et qu'on peut « acheter des faveurs par des flatteries », mais il s'y refuse. Il préfère « travailler quinze nuits de suite que solliciter une heure ». Il s'arrête « au point où les humiliations deviennent des indignités ». Pour obtenir Adèle, toutes les conditions lui paraîtront douces, même les plus dures, mais il faut qu'elles soient convenables, et si, pour arriver plus vite au but tant souhaité, il se sent quelquefois capable de « descendre à tout », il se réveille aussitôt, il se révolte contre lui-même et il se redresse. Sa passion enthousiaste lui a dicté la résolution, prise au fond de l'âme, « de marcher noblement et sans fléchir dans cette vie où les prospérités ne s'achètent que trop souvent par des bassesses ». Il méprise, même pour gagner les journalistes à son œuvre, les « bienséances de convention », qu'il trouve stupides ou révoltantes, et il affirme avec fierté sa profession de foi : « On respecte celui qui se respecte ».

Son courage égale sa dignité. Il est royaliste. Mais quand son camarade Edouard Delon, « qui aimait le bruit, le hasard et le péril », est condamné à mort pour sa participation à la conspiration de Saumur, il écrit à la mère du jeune conspirateur pour offrir à celui-ci un asile dans sa chambre. Les parents d'Adèle blâment son imprudence. A sa fiancée qui l'en avise, il répond avec simplicité, une simplicité admirable si l'on songe qu'il a vingt ans et que cette imprudence peut, en effet, lui coûter cher ! « Je pouvais me compromettre ; je l'ignore ; *mais, avant de faire une chose juste, doit-on jamais chercher si elle est utile ou nuisible ?*... Dans la position de Delon, j'aurais été heureux qu'il fît pour moi ce que j'ai fait pour lui. Cela suffisait. »

Sans soupçonner ou sans dire tout ce qu'il vaut par son talent, il se connaît moralement et il se juge. « J'entends au fond de moi, écrit-il à Adèle, je ne sais quelle voix qui me dit que je ne perdrais pas à être connu de toi tel que je suis. » Et encore : « Je ne t'ai pas toujours montré une très profonde estime pour le commun des hommes. Ma conscience ne me dit point que je suis plus qu'eux, mais je ne suis pas comme eux, et cela lui suffit. » Il se défend de céder ainsi à l'orgueil, mettant ses prétentions plus haut, dans sa conscience et dans son amour.

Cet amour a tout dominé et dompté en lui, un « tempérament brûlant », un « esprit fier », une « âme ambitieuse », ou plutôt il les a ramenés à lui et concentrés « dans un seul désir, un seul sentiment, une seule pensée ». Cette soumission de son cœur n'est pourtant pas l'abdication de sa volonté ou de son intelligence. Avant de rien accueillir, il examine tout, en homme prudent, avec sa raison. Il fait peu de cas « des croyances communes et des conventions traditionnelles ». Cette liberté d'esprit lui donne parfois un air ou un ton d'insolence, dont la tante d'Adèle s'est plainte à celle-ci, qui renouvelle à Victor un sage conseil. « Aie un peu plus de liant dans le monde. Cet air de bienveillance entre parfaitement dans cette dignité qui

doit nous accompagner. Depuis longtemps je te le dis ; fais-le, je t'en prie, et pense que tu me feras plaisir. » Elle parle ainsi pour les autres. Dans l'homme supérieur qu'elle admire, elle sent que « c'est le seul côté attaquable », dont elle ne veut pas qu'on se serve contre lui : « J'aime tellement tout en toi que tu serais un peu raide que cela ne m'effraierait pas... »

Il est passionnément jaloux et ce trait de son caractère, qui persistera, vaut d'être mis en lumière. D'ailleurs, il ne songe pas à s'en défendre ou à en rougir. Il ne comprend pas l'amour sans la jalousie. Quand Adèle, honteuse de lui écrire à l'insu de sa mère, et prise de remords, lui dit qu'elle voudrait pour lui « une femme qui eût une réputation sans tache et une conscience sans reproche », cette phrase fait naître dans son esprit des soupçons qui l'égarent et il supplie la malheureuse enfant de mettre fin à ses tourments en lui répondant par un *oui* ou par un *non*, dût-il en mourir, si elle en a aimé un autre que lui ! Il s'ingénie à se tourmenter, pour un mot, pour un geste, pour un silence, pour un coup d'œil, pour un sourire. Au retour d'un bal, où elle a dansé avec d'autres, plus élégants que lui et qui dansent mieux, il lui avoue « l'infernale émotion » dont il a été saisi. Qu'un autre, un étranger, lui ait, quelques jours après, offert son bras, cette idée s'empare de sa tête et le trouble. Cet incident est l'occasion d'une profession de foi où il livre le fond de son âme. Loin de penser que la jalousie est ridicule, il déclare, après s'être sévèrement examiné, qu'elle est de « l'essence de l'amour chaste, exclusif et pur » qu'il a voué à Adèle. Il n'en confond pas la délicatesse ombrageuse avec « la brutalité des esprits vulgaires ». Il l'offre à sa fiancée comme un témoignage respectueux de sa tendresse, et qu'elle doit agréer non comme un soupçon, mais comme un hommage. « Ma jalousie, chère Adèle, doit te plaire ; si elle t'effraie, tu ne m'aimes pas... L'amour n'est ni vrai, ni pur, s'il n'est jaloux. Crois que ceux qui aiment toutes les femmes ne sont jaloux d'aucune. » Faut-il, avec ces sentiments, s'étonner que, deux mois après, l'ayant rencontrée dans la rue, sans qu'elle l'ait vu, il ait éprouvé un vrai supplice à constater qu'elle relevait trop sa robe et que les passants retournaient la tête ?

Quand on a de telles exigences et qu'on demande de tels comptes, il faut de toute évidence que l'on donne l'exemple. C'est parce qu'il était sans reproche que Victor pouvait exagérer ses sévérités. Il avait dès le début de leur correspondance secrète, en avril 1820, promis à sa fiancée de lui apporter « un corps pur et un cœur vierge ». Fidèle à cette promesse, il avait résisté aux tentations et aux séductions dont « l'immorale indulgence » du monde aurait excusé son âge et son sexe. Et le 23 février 1822, à trois jours de ses vingt ans, il écrivait à sa fiancée, qui, non sans raison peut-être, la trouvait extraordinaire, une lettre où il abordait avec une audacieuse chasteté ce redoutable problème. « Je ne considérerais que comme une femme ordinaire (*c'est-à-dire assez peu de chose*) une jeune fille qui épouserait un homme sans être moralement certaine, par les principes

et le caractère connu de cet homme, non seulement qu'il est *sage*, mais encore, et j'emploie exprès le mot propre dans toute sa plénitude, qu'il est *vierge*, aussi vierge qu'elle-même... Je pense également que la pudeur la plus sévère n'est pas moins une vertu d'obligation pour l'homme que pour la femme ; je ne comprends pas comment un sexe pourrait répudier cet instinct, le plus sacré de tous ceux qui séparent l'homme des animaux. » Il sait qu'en pensant et en parlant ainsi il n'exprime pas les idées de son siècle, mais il lui importe peu. Quand Adèle, étonnée et gênée, lui exprime quelque mécontentement d'une confidence au moins inutile, il s'étonne à son tour, sûr de n'avoir rien dit qui ne puisse « être écouté par l'oreille la plus pure et la plus virginale », et il accentue son aveu en disant à sa fiancée : « Je te montrais combien est grande ta puissance sur moi, puisque ta seule image est plus forte que toute l'effervescence de mon âge. »

Un tel amour mérite évidemment de s'appeler un amour « d'esclavage », ou d'« exception », ou « d'idolâtrie », comme il l'a défini lui-même. Ce sera « un amour immortel dans une union éternelle ». Il voit dans Adèle « un ange, une fée, une muse », un être surhumain dont il a fait l'unique but de son existence. Elle a, à ses yeux, toutes les qualités, tous les charmes, toutes les vertus. Il lui consacre son travail, son talent et sa vie. Il ne la vaut pas et il ne vaut que par elle. Il met en elle, à laquelle il a voué un culte de respect, de dévouement et d'enthousiasme, sa gloire et son orgueil, sa foi et ses espérances. Il s'est donné tout entier, et cette immolation de son être, sacrifié à un être d'élection, qu'il croit un être d'élite, il l'a traduite dans le plus beau cri d'abnégation et de confiance : « *Je suis une chose qui est à toi.* »

Quelle est donc cette jeune fille dont la « puissance enchanteresse » fait de la tête d'un tel homme « un chaos d'amour, d'ivresse et de joie » ? Est-elle digne de son amour et de son génie ? Ou son ivresse, exaltée par l'attente, le rend-il victime d'une méprise et d'une illusion ?

Physiquement, elle est belle, et quand les passants se retournent dans la rue pour la regarder, il n'est pas besoin d'une robe gauchement relevée pour attirer leur attention. Grande, brune, casquée de magnifiques cheveux noirs, l'œil fier, le type hardi, elle porte, sur de superbes épaules, une tête royale. Elle est à la fois majestueuse et lente. Quoique Parisienne de naissance, son teint, son allure, sa démarche la font prendre souvent pour une étrangère, et il arrive à tel voyageur rentré du Levant de croire trouver en elle une Maltaise. Aimée de Victor, elle l'aime, mais elle répond par une affection tranquille, où il ne semble pas que ses sens et son cœur soient encore éveillés à la plus ardente des passions. Quelque dix ans plus tard, victime d'une illusion ou satisfait d'une conquête, un adorateur hésitera, pour la comparer, entre sainte Thérèse et la Religieuse Portugaise. A dix-huit ans, rien ne révèle cette âme enflammée. Elle pense, elle écrit, elle

2

agit comme une pensionnaire, innocente et maladroite, qui confond ses petits péchés avec une grande passion. Ses lettres n'ont ni relief, ni accent, ni élan, ni couleur. J'y ai vainement cherché un cri ou une image. Elle est sincère, et pure, et bonne, mais son amour n'a pas d'ailes. Une seule fois, elle paraît devenir héroïque, mais quand, cette fois, elle offre à Victor de fuir avec lui, rien ne montre qu'elle sente la gravité de cette détermination. Ce n'est pas une folie romanesque qui l'entraîne, mais plutôt une compassion ingénue dont l'audace est sans lendemain et sans péril. D'ailleurs, il n'y a là qu'un accident. A l'ordinaire, elle est posée et calme. Son sang-froid si sage déconcerte Victor. Il la trouve « froide », « prodigieusement raisonnable », plus empressée à le fuir qu'à le rechercher. Il sent en elle, et il le lui dit, « plus de compassion que de tendresse » et moins d'amour que de pitié. Il lui arrive de le laisser sur un « adieu glacial », dont il souffre pendant plusieurs jours sans pouvoir reprendre son travail, pourtant de toutes façons nécessaire. Comment en serait-il autrement puisqu'elle trouve que « la passion est de trop » et qu'elle lui oppose, prosaïquement, la tranquillité et la paix dans lesquelles elle veut vivre ? Elle l'aime « beaucoup », mais voilà tout, dit-il, pensant, non sans raison, que ce tout n'est pas assez. A cinq semaines de leur mariage, après des fiançailles qui ont duré plus de trois ans, la communion de leurs âmes n'est pas faite, et même en tenant compte de l'exaltation du cœur et des sens que cette longue attente a développée chez Victor, on ne peut manquer d'être frappé de la disproportion qu'il y a dans leurs manières d'aimer. Ecoutez cette plainte, d'une douloureuse tristesse : « Quand je me suis approché de toi et que je t'ai dit en te quittant : *A demain à six heures*, rien ne m'a témoigné que cet intervalle d'absence te parût comme à moi bien long. Je n'ignore pas, Adèle, qu'il ne dépend point de toi de l'abréger, mais il dépend de toi de me le rendre moins insupportable en n'y paraissant pas entièrement indifférente. Un mot, un geste, un signe de regret m'auraient presque consolé, tandis qu'en ce moment, à la peine d'être si longtemps séparé de toi, se joint celle de penser que tu ne t'aperçois point de cette séparation... » Il n'oublie pas les preuves de dévouement qu'elle lui a données et il lui sait gré de sa bonté, de sa générosité, de la fidélité courageuse avec laquelle elle l'a soutenu contre les obstacles et aux jours des épreuves. Mais, quoiqu'il n'ait jamais aimé qu'elle, il sait aussi le tort que les petites marques d'indifférence peuvent faire aux grandes protestations d'amour. « C'est dans les riens, dans les mots, dans les regards que l'amour se décèle. Les plus fortes preuves de l'amour sont une foule de choses imperceptibles pour tout autre que l'être aimé. C'est dans les mouvements, dans les promptes et premières inspirations de l'âme qu'il se révèle tout entier. La générosité ne va pas si loin, hélas ! et tout ce que tu fais pour moi peut être le résultat d'une pitié généreuse, sans qu'aucun indice certain me prouve que c'est de l'amour. » En lui écrivant cette lettre, empreinte d'un doute attristé, le 5 sep-

tembre 1822, Victor s'exprime sur le compte d'Adèle comme il le faisait le 1er novembre 1821, et même il donne à ses plaintes et à ses craintes un accent plus poignant. Je sais que tout aussitôt elle le rassure, elle le console, elle le reprend, et qu'il s'excuse de ses déraisons et de ses extravagances. Mais le mariage est si près, et vraiment non, ce n'est pas de la même façon qu'ils s'aiment !

Lui, éperdu de lyrisme, dupe de son cœur, de ses sens, de son imagination, il subit la loi de son génie, qui exalte son amour en passion. Il se prosterne devant l'âme qu'il croit destinée à son âme. Elle, douée d'un robuste bon sens et d'un tempérament tranquille que les désirs impatients ne troublent pas, elle est sermonneuse, sans être pourtant, comme elle le dit ingénument, radoteuse. Les conseils qu'elle donne à son fiancé sont ceux d'une bourgeoise raisonnable, qu'aucun démon ne tente. Elle lui recommande, et de quel ton ! l'ordre, l'économie, la sévérité des mœurs, comme si elle avait consulté un « Manuel des Bons Ménages », dépourvu de tout idéal, prosaïque et utilitaire. A la seule pensée qu'un autre pourrait obtenir des droits dont le refus de mariage le priverait, il pousse un cri de défi. « Il me semble que cette insupportable idée ferait bouillonner mon sang dans mes veines après ma mort. » Et, tout de suite, la rage lui monte à la tête : « De quoi dépend la vie ? Qu'un homme me marche aujourd'hui sur le pied ou me regarde de travers, et qui sait où je serai demain ? » A cet Othello déchaîné, elle reproche la barbarie d'un usage qui ne prouve rien et elle prêche le respect de la vie humaine. Je ne dis pas que sur le fond des choses elle ait tort, mais je lui voudrais un autre accent que celui-ci. « Quand, pour un mot, souvent insignifiant, mais pris de travers, on risque de mettre la moitié du temps, et presque toujours, une famille dans le deuil, il faut avoir un bien petit amour-propre pour ainsi tout lui sacrifier. Laisse-moi, au moins, Victor, cette tranquillité. » Elle a des étonnements un peu niais que l'inexpérience de son jeune âge ne suffit pas à expliquer, lorsque, par exemple, avertie du concours que Victor doit apporter à une pièce royaliste pour en assurer le succès, elle lui écrit : « Si cette pièce est bonne, elle n'a pas besoin de cabales... et on doit la laisser tomber si elle ne vaut rien. » Il est vrai qu'elle se ravise, ou qu'elle s'excuse : « Au reste, je parle comme une aveugle qui voudrait juger des couleurs. » Elle a ainsi des retours sur elle-même dont il serait injuste de nier la sincérité ou la naïveté charmantes. Elle n'a ni coquetterie ni vanité. Si elle est modeste, ce n'est pas par habileté et pour provoquer une flatterie. Telle elle se voit, telle elle se juge. « Tu auras une femme qui ne sera bonne à rien, si ce n'est à t'aimer ; cela me désole vraiment, mais ce n'est pas ma faute. » Les compliments que Victor lui adresse la gênent comme une erreur dont son bon sens redoute les désillusions dangereuses. Elle se dit « terrestre » et elle se refuse même à se laisser trouver « charmante ». Il y a dans l'humilité de ses aveux comme un pressentiment. « Je suis la femme la plus ordinaire

qui existe ! je dis ce que je pense, tu t'en apercevras un jour, et alors tu m'aimeras moins et cela fera mon malheur. Je te le dis, je ne suis rien qu'une femme qui t'aime, rien autre chose. » Pourtant, dans leurs querelles, qui sont fréquentes, elle ne cède ni vite ni toujours ; elle se défend, elle résiste, ses regards deviennent mécontents, son front soucieux, sa parole brève, et il lui arrive même d'imposer silence à son fiancé. Lui, il pardonne aux torts qu'elle a eus, étant assez généreux ou assez habile pour les mettre à son propre compte :

Et pour la paix il faut que d'avoir eu raison,
Confus et repentant, je demande pardon.
(André Chénier.)

Elle s'aventure même sur le terrain littéraire et telle discussion sur Chateaubriand, dont Victor a parlé avec enthousiasme, prolonge entre eux une brouille. A-t-elle du goût ? Enfant, elle a vu Naples, mais, indifférente à la beauté du paysage, elle n'a conservé d'autre souvenir que celui des têtes des brigands exposées sur la route. Elle n'a pas des curiosités d'esprit. Elle dessine bien, mais, fiancée à un poète, et quel poète ! elle ne comprend pas la poésie et elle lui fait l'aveu de son ignorance. Alors il lui explique que la poésie, étant l'expression de la vertu, peut se manifester aussi bien par une belle action que par un beau vers. « L'être le plus ignorant peut sentir la poésie, cette poésie rêveuse et pure à laquelle les connaissances positives n'ajoutent rien, qui revêt toutes ses pensées fantastiques d'images vivantes, qui se nourrit d'amour, de dévouement, d'enthousiasme, et révèle aux êtres généreux les mystères les plus secrets de leurs âmes. Cette poésie, Adèle, tu la comprendras toujours parce que tu es bonne, douce, noble et simple... » Hélas ! elle est si simple, qu'elle répond avec une simplicité déconcertante : « Les vers ne sont donc pas de la poésie ? » Et quelques jours après, recevant la pièce qui a pour titre *A toi*, elle pleure, mais je crois bien que son esprit ne s'associe pas à l'émotion de son cœur. « Je n'ai pas oublié de te remercier de tes vers, ils sont charmants. Je ne m'y connais pas.. » La prose de son fiancé lui échappe presque autant que ses vers. Peu cultivée et ne suppléant pas par la vivacité d'une intelligence spontanée aux lacunes de son éducation, elle n'a pas de goût littéraire. Quand il lui envoie les premiers feuillets de *Han d'Islande*, écrit pour elle, et qui raconte leurs amours, elle ne peut se dispenser de lui dire qu'elles les a lus avec plaisir et qu'elle en attend la suite avec impatience, mais son jugement est d'une banalité bien sommaire : « Il faudrait en lire davantage pour te dire au juste ce que j'en pense. Il y a beaucoup d'originalité et d'imagination... »

Sa famille est indifférente à l'œuvre de Victor, que cette indifférence froisse. De toutes les maisons où il va, la sienne est la seule où l'on ne s'inquiète pas de ses occupations. Elle imite la réserve de ses parents. Il souffre

de son silence, moins encore dans son amour-propre que dans son cœur. Quand elle le rompt, il pousse un cri de soulagement. « Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé plus tôt ? Pourquoi m'as-tu laissé croire si longtemps que l'emploi de mon temps et la nature de mes occupations ne t'intéressaient en rien ? » Elle fait pour s'y intéresser un effort sincère, auquel la porte moins la nature de son esprit que le sentiment de son devoir. Son instinct l'avertit qu'elle ne peut pas être pour Victor, malgré les louanges dont il l'accable sans relâche et sans mesure, un guide, un conseiller, un censeur de son œuvre. Elle regrette seulement de ne pas pouvoir lui prêter un concours matériel en écrivant sous sa dictée et en allégeant sa tâche. Méthodique et même méticuleuse, elle ne comprend pas qu'il travaille en même temps à plusieurs œuvres. Les lois de l'inspiration lui échappent et il lui semble qu' « on ne devrait commencer une chose qu'après avoir terminé ce que l'on avait mis en train ». D'ailleurs elle ne parle ainsi que par acquit et par sincérité de conscience et, tout aussitôt, un peu honteuse de s'être aventurée sur un terrain qui n'est pas le sien, elle s'excuse avec bonne grâce de sa sévérité. Elle a plus de droiture dans le caractère que d'élévation dans l'esprit. Elle est foncièrement honnête. Sa pudeur a des naïvetés qui font sourire, mais qui la font estimer. Quand, un mois avant leur mariage, Victor lui prend un baiser sur les lèvres, elle ne veut pas troubler sa joie par des remords, mais elle craint de s'être diminuée à ses yeux : « Pourvu, lui écrit-elle, que tu m'estimes toujours, que je sois toujours aussi pure ! Tu me l'as promis, je suis toujours la même, la femme-demoiselle ? Alors, mon Victor, je puis dormir tranquille, car, sans cette idée, adieu le repos. Oh ! oui, mon ami, mon âme est bien pure, et même ma conscience est paisible. Je pense que Dieu verra toujours mes intentions. »

Il ne faut pas voir une banalité dans cette dernière phrase, qui, tout au contraire, achève de peindre Adèle au naturel. On la connaîtrait mal, et des incidents de sa vie ultérieure seraient moins aisément explicables, si l'on ne savait qu'elle avait l'âme religieuse et que par là, ouverte à de certains moyens d'action, elle offrait des prises à certaines influences. Elevée dans la religion catholique, elle en suivait les pratiques. On la voit occupée aux exercices du Carême. Parfois elle s'accuse de trop penser à Victor, vers lequel son âme est portée, et de n'adresser que « des oraisons de bouche » à son Dieu, qui « d'un souffle pourrait l'enlever ». Quand Victor doute de son amour, elle évoque des souvenirs évangéliques pour le rassurer. « Je prierai Dieu, qui peut tout, de t'apprendre la vérité comme jadis, il l'enseigna à Joseph lorsqu'il lui dit que Marie était pure. » Elle croit à la toute-puissance de Dieu et aux devoirs qu'il faut remplir envers lui, et telle de ses lettres semble l'écho attardé d'une leçon de catéchisme. « Dieu nous a placés sur la terre pour parcourir l'espace qu'il y a entre nous et l'éternité, de manière que nous puissions dans cette vie terrestre nous honorer du titre de créatures de Dieu. »

Tels sont, saisis dans leurs rapports et dans leurs contrastes, et en quelque sorte peints par eux-mêmes, les deux jeunes gens que leur volonté a fiancés depuis trois ans et demi, et dont un mariage d'amour associe les destinées. Le jeune époux a tenu sa promesse. Il avait écrit à sa fiancée qu' « il conserverait jusqu'à la nuit enchanteresse des noces son heureuse ignorance ». Il lui apporte, avec la pureté ardente de sa passion, la virginité sévèrement gardée d'un corps qu'aucune tentation n'a pu vaincre. Aussi la joie est-elle dans son âme au niveau de son amour. Rien ne contraint plus leurs entretiens et leurs caresses. Elle est à lui, telle qu'il l'a rêvée, « entièrement, uniquement, éternellement ». S'ils n'ont pu envelopper leur bonheur de « l'ombre et du silence » qu'il aurait voulus, du moins ont-ils évité que l'on mêlât « des conjectures grossièrement plaisantes aux plaisirs les plus permis et les plus sacrés ». Un noble poète, un rival déjà célèbre, dont la gloire a salué le génie, Lamartine, s'est assis à leur table. Il l'a vu, lui, « comme un vendangeur ivre », entraîner sa femme vers l'humble maison, où, pour l'amoureuse agape,

Tout était miel et lait, fleurs, feuillages et fruits.

Il l'a vue, elle, incertaine et ravie, troublée, mais non tremblante, lever vers son dieu triomphant des yeux de soumission attendrie :

Psyché de cette scène où s'éveilla ton âme,
Tes yeux noirs regardaient avec étonnement,
Sur le front de l'époux tout transpercé de flamme,
Je ne sais quel rayon d'un plus pur élément.

Les voici unis, heureux, confiants, résolus. La vie s'ouvre devant eux. Que sera-t-elle ? Ils sont sans fortune. La jeune femme apporte en dot un capital de deux mille francs, dont des meubles font une partie. Le jeune homme est riche d'une pension annuelle de mille francs que le roi Louis XVIII, ami des lettres, lui a allouée sur sa cassette particulière, mais l'amour et le génie lui donnent une confiance ardente qui envisage sans crainte les devoirs, les obstacles et les responsabilités de la vie. L'avenir ne l'effraie pas. « Avec tant d'espérance, quel courage n'aurai-je pas ? Avec tant de courage, quel succès n'obtiendrai-je pas ? »

Han d'Islande, commencé pendant les fiançailles, parut en février 1823. Sous les noms d'Ordener et d'Ethel, le poète racontait, sinon sa propre aventure, du moins, comme il l'écrivait dix ans plus tard, « l'état particulier de l'âme, de l'imagination et du cœur dans l'adolescence quand on est amoureux de son premier amour ». Salué avec éloge par Charles Nodier, le volume valut à Victor Hugo une nouvelle pension, qui s'élevait cette fois à deux mille francs. Le premier enfant du ménage, un garçon, mourut à l'âge de trois mois, le 9 octobre 1823. Un second, une fille, Léopoldine,

condamnée à un si tragique destin, naquit en juillet 1824, au numéro 90 de la rue de Vaugirard, où, après avoir logé d'abord chez les Foucher, les jeunes époux, riches des deux pensions royales, avaient installé leur domicile. Ecoutez un témoin de la vie du poète, Dubois (de la Loire-Inférieure), qui fut le maître de Sainte-Beuve : « Je l'avais visité dans son modeste et charmant réduit de la rue de Vaugirard. Là, dans l'entresol d'un atelier de menuiserie, j'avais vu dans un tout petit salon un jeune père et une jeune mère balançant dans leurs bras un enfant de quelques mois et lui enseignant à joindre ses petites mains pour la prière en face de quelques jolies copies et gravures des madones et des enfants Jésus de Raphaël. Bien que toujours un peu arrangée, la scène cependant naïve et sincère, car les traits du cœur y perçaient à tout moment, surtout chez la jeune mère, m'avait touché et ravi. »

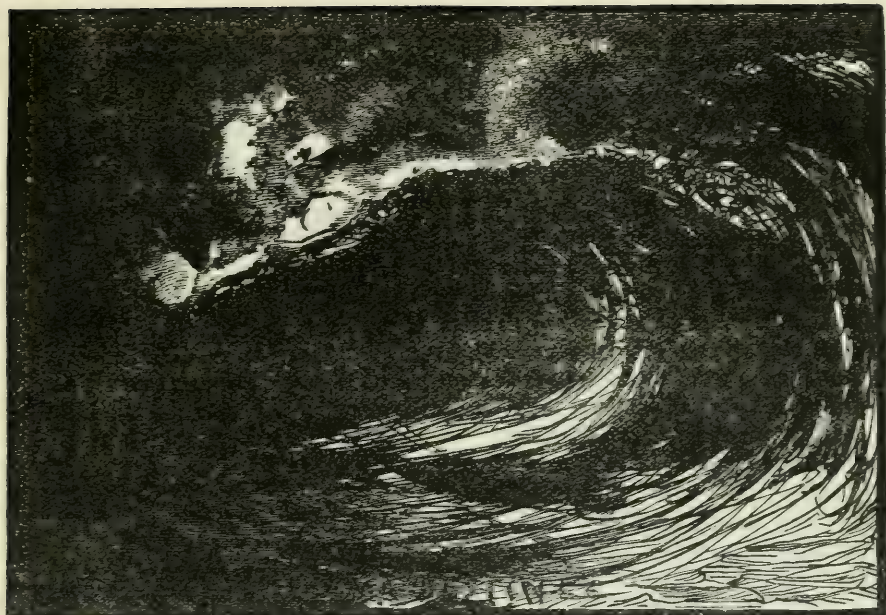
Madame Victor Hugo était, en effet, une mère admirable. Quand des difficultés de nourrice l'obligèrent à envoyer à Blois, chez ses beaux-parents, son premier enfant, qui d'ailleurs y mourut au bout de quelques semaines, elle s'en préoccupait avec une sollicitude attentive aux moindres détails. Elle recommandait pour sa nourriture la biscotte, « saine et légère », et, avec un sûr instinct dont la puériculture a fait depuis un devoir, elle protestait contre les maillots trop serrés. Elle a écrit sur l'enfance de Léopoldine des pages simples et touchantes. Bonne mère, elle était aussi une ménagère appliquée, occupée de son linge et de ses affaires domestiques. Ces soins, forcément un peu prosaïques, ne diminuaient pas l'auréole poétique dont son mari l'avait entourée. Appelé à Reims par une invitation spéciale, en mai 1825, au sacre de Charles X qui le nommait, en même temps que Lamartine, chevalier de la Légion d'honneur, Victor Hugo écrivait à sa femme des lettres passionnées et charmantes où s'atteste un amour heureux, intact, plus ardent que jamais. Cette correspondance lui faisait oublier les peines et les fatigues, les chagrins et les embarras d'un voyage dont la gloire ne compensait pas à ses yeux une chère absence. « Ta lettre est bien douce, disait-il à sa femme. Ecris-moi toujours, toujours. J'ai mis un baiser sur ton baiser et sur ta larme. » Près de son retour, il lui écrivit : « Aime-moi. Le moment approche où je te reverrai. Il me semble que c'est là un de ces moments dont on peut mourir. Adieu, ange ! » Sans avoir un tel accent, et sans renfermer de ces cris de passion, les lettres que sa femme lui envoie, simples et familières, dénotent aussi un amour accru qui jouit pleinement de son bonheur. Elle n'est pas indifférente au but poétique de ce voyage officiel. « Fais une belle ode, mon Victor, digne de toi, de ton nom ; ta gloire m'est chère, et ce sera ma récompense. »

En juillet de la même année une bonne aubaine échut aux jeunes époux. Le libraire Urbain Canel fit les frais d'un voyage en Suisse que les ménages Nodier et Hugo, celui-ci accompagné de Léopoldine, accomplirent

pendant un mois, après s'être arrêtés à Saint-Point chez Lamartine. De 1825 à 1830, les œuvres se succèdent, et aussi les enfants : Charles en novembre 1826, François-Victor en octobre 1828, Adèle en juillet 1830. *Bug-Jargal*, les *Odes et Ballades*, *Cromwell* et sa préface retentissante, les *Orientales* et le *Dernier Jour d'un Condamné* grandissent la réputation du poète. Sa femme jouit de sa gloire, mais elle est étrangère à son œuvre, qui la dépasse. Absorbée par les soins que ses enfants exigent, elle fait avec bonne grâce les honneurs de sa maison, que remplissent de jeunes talents attirés par le génie de son mari, leur chef d'école. C'est chez son beau-père que Victor Hugo lut trois actes de *Cromwell* en mars 1827. C'est chez lui, dans la maison de la rue Notre-Dame-des-Champs, où il était installé depuis deux ans, qu'il lut *Marion de Lorme*, en juillet 1829, devant des amis d'élite. L'interdiction de cette pièce, loin de le décourager, le remit au travail, et il écrivit *Hernani*. Quand il fallut engager la bataille, qu'on savait devoir être âpre et tumultueuse, madame Victor Hugo en prit, pour sa large part, la direction. Elle avait inspiré quelques-uns des vers d'amour les plus émouvants du chef-d'œuvre, qui traduisaient avec un incomparable lyrisme la passion ardente des *Lettres à la Fiancée*. Sa maison était envahie par la jeunesse des « ateliers », qui venait y recevoir le mot d'ordre et y retirer les billets de théâtre. La bataille s'acheva sur un triomphe. D'un mouvement spontané, la salle, tournée vers sa loge, associa la femme à la gloire de son mari.

Sainte-Beuve était parmi les spectateurs. Engagé d'amitié et d'honneur, il avait combattu pour la pièce. Ses mains avaient applaudi. Mais où était son cœur ? Cinq jours avant la première représentation, il avait écrit à Victor Hugo une lettre saccadée et hargneuse, pour retirer la promesse de l'article qu'il devait donner à la *Revue de Paris* de Véron. Il déplorait que la « chasteté lyrique » du poète fût souillée par les démarches, les visites et les compromissions auxquelles une tactique obligée le contraignait, et qui avaient « comme dévasté son foyer ». Un post-scriptum étrange accentuait cette irritation. « Et Madame ? Et celle dont le nom ne devrait retentir sur votre lyre que quand on écouterait vos chants à genoux ; celle-là même exposée aux yeux profanes tout le jour, distribuant des billets à plus de quatre-vingts jeunes gens à peine connus d'hier ; cette familiarité chaste et charmante, véritable prix de l'amitié, à jamais déflorée par la cohue ; le mot de dévouement prostitué, l'utile apprécié avant tout, les combinaisons matérielles l'emportant ! »

L'art et le théâtre étaient étrangers à ces imprécations enflammées. Elles étaient l'expression, désordonnée et confuse, d'un amour désormais impuissant à se contenir.



II

LA FAUTE DE LA FEMME

Au moment de la représentation d'*Hernani,* il y avait trois ans que Victor Hugo et Sainte-Beuve se connaissaient. Leur intimité était née, avec la spontanéité d'un coup de foudre, de leur première rencontre, dont un article de Sainte-Beuve sur les *Odes et Ballades,* paru dans le *Globe* en janvier 1827, avait été l'occasion. Le poète et le critique habitaient, presque porte à porte, la même rue de Vaugirard. Victor Hugo n'ayant pas trouvé chez lui Sainte-Beuve, qu'il voulait remercier de son étude à la fois très élogieuse et très impartiale, celui-ci s'empressa de lui rendre sa visite. La conversation des deux jeunes hommes, rapprochés par la même passion des lettres et par le même goût novateur, porta sur l'art poétique. Victor Hugo, si jeune et déjà illustre, avait un charme irrésistible.

Sainte-Beuve fut conquis. Dans la solitude de sa jeunesse laborieuse, conscient de sa force et accablé par son impuissance, réduit à des travaux obscurs, sans relations et sans appui, il éprouvait « un tressaillement douloureux à chaque triomphe nouveau de ses jeunes contemporains » et une

sorte de « tristesse resserrante » dans laquelle il entrait une véritable humiliation. L'accueil de son aîné le rassura par sa simplicité cordiale et confiante. Victor Hugo lui exposa ses vues, ses intentions, ses procédés, et il lui livra même quelques-uns de ses secrets de rythme et de couleur.

Madame Victor Hugo assistait à l'entretion. Elle avait eu sa part, discrète et flatteuse, dans l'article de Sainte-Beuve. « Qu'on imagine à plaisir tout ce qu'il y a de plus pur dans l'amour, de plus chaste dans l'hymen, de plus sacré dans l'union des âmes sous l'œil de Dieu ; qu'on rêve, en un mot, la volupté ravie au ciel sur l'aile de la prière, et l'on n'aura rien imaginé que ne réalise et n'efface encore M. Hugo dans les pièces délicieuses intitulées *Encore à toi* et *Son nom :* les citer seulement, c'est presque en ternir déjà la pudique délicatesse. » Ce fut incidemment, par une question posée à brûle-pourpoint, sur un article que le *Globe* avait consacré au *Cinq-Mars* de Vigny, que madame Victor Hugo entra dans la conversation. Elle ignorait et elle voulait connaître le nom de l'auteur de l'article. Sainte-Beuve dut le prendre à son compte et s'excuser des sévérités qu'il renfermait. Entre la femme du poète et le critique tout se borna, dans cette première entrevue, à cet échange de paroles sur le livre d'un des amis de la maison. Amoureuse et aimée, fière de son mari et mère d'un enfant de deux mois qu'elle allaitait, la jeune femme ne fit pas autrement attention à ce jeune homme, petit et gauche, laid et timide. Il ne semble pas que, fasciné par le génie du mari et tout entier aux confidences de sa riche conversation, il ait lui-même éprouvé une impression moins banale. N'est-ce pas cette entrevue qu'il a, d'une phrase, fixée dans son admirable roman vécu de *Volupté,* au milieu de tant de scènes où il s'analyse avec une pénétration délicate et puissante qui raconte les souvenirs de son cœur ? « De madame de Couaën et de ce qu'elle me parut à cette visite et aux suivantes, j'ai peu à vous dire, mon ami, sinon qu'elle était effectivement fort belle, mais d'une de ces beautés étrangères et rares auxquelles nos yeux ont besoin de s'accommoder. »

Les occasions de cette accoutumance ne lui firent pas défaut. Entre Victor Hugo et Sainte-Beuve l'intimité prit très vite en effet le caractère d'une amitié fraternelle, faite d'une communauté de sentiments, de goûts et d'espérances qui ne tarda pas à les rendre inséparables. Ils ne cessaient pas de se voir. Quand le jeune ménage quitta la rue de Vaugirard pour la rue Notre-Dame-des-Champs, Sainte-Beuve se trouva encore à sa porte. Entre lui, toujours timide, et la femme, aisément distraite, l'intimité mit du temps à s'établir. « Je me trouvais encore, après six mois de liaison, a-t-il écrit, dans une suspension de sentiments qui, bien loin de tenir à l'indifférence, venait plutôt d'un raffinement de respect... Présent, je la saluais sans trop lui adresser la parole, je lui répondais sans presque me tourner vers elle, je la voyais sans la regarder. »

Le premier recueil de vers de Sainte-Beuve, *Joseph Delorme*, parut en 1829, avec une évocation du *Cénacle* où Victor Hugo a la part la plus glorieuse ; deux poésies lui sont dédiées. L'une, intitulée *La Veillée*, est inspirée par la naissance du second enfant du poète, en octobre 1828 ; la mère y est nommée, mais rien de plus, et cette allusion est la seule que le volume renferme. Au contraire, le second recueil poétique de Sainte-Beuve, *Les Consolations*, publié en mars 1830, et dont la préface est consacrée à Victor Hugo, débute par une poésie sans titre qui est dédiée à la femme du poète, « si noble et si pure », et que

> ...dès le berceau, l'amoureuse nature
> Dans ses secrets desseins avait formée exprès,
> Plus fraîche que la vigne au bord d'un antre frais,
> Douce comme un parfum et comme une harmonie...

Cette pièce, datée du mois de mai 1829, marque les progrès qu'avait faits à cette époque l'amitié de Sainte-Beuve pour madame Victor Hugo. Elle évoque les causeries prolongées où Joseph Delorme, respectueux, attendri et confiant, livrait à son amie, intéressée et émue par ses confidences, les secrets de son cœur, dont le vide était immense et de sa jeunesse déjà dévorée à moitié. Les *consolations* qu'elle lui prodiguait avec une bonté de sœur aînée dans leurs entretiens et dans leurs promenades étaient devenues un besoin de son âme. Sa timidité était vaincue. Il avait osé lever les yeux sur la chaste image que pendant longtemps sa crainte et son respect lui avaient interdite. « Autant j'évitais de la regarder auparavant, autant j'étais devenu avide de la contempler alors ; je couvais curieusement ce noble et double visage ; je pénétrais cette expression ingénue, d'une rareté singulière, et qui ne m'avait pas parlé tout d'abord ; j'épelais, en quelque sorte, chaque ligne de cette grande beauté, comme un livre divin, un peu difficile, que quelque ange familier m'aurait tenu complaisamment ouvert. »

Pourtant, il n'était pas heureux. Selon la pensée de Ducis, qu'il avait prise pour épigraphe, et dont le choix avait une signification si précise, son bonheur n'était qu'un malheur plus ou moins consolé. Peu à peu son amitié prenait une autre pente et, moins désintéressée, plus exigeante, elle inclinait, à son insu peut-être, vers l'amour. Pour qui sait bien la lire, une pièce des *Consolations*, datée de juillet 1829, porte témoignage de ce sentiment naissant, malgré son premier vers, qu'il ne faut pas trop prendre à la lettre :

> Un nuage a passé sur notre amitié pure.

A la suite d'un mot dit en colère, d'une parole dure qu'il s'était oublié à prononcer, madame Hugo, saisie d'une brusque inquiétude, avait entrevu

une rupture. Il s'en était défendu et il l'avait convaincue. Mais n'y a-t-il pas, quoique discrètement voilé, un aveu dans les deux derniers vers :

> Et quand on vit, qu'on s'aime, *et que l'on a pleuré,*
> On pardonne, on oublie, et tout est réparé.

Ces pleurs renfermaient quelques larmes d'amour timide.

Le nuage se dissipa et l'amitié reprit, avec ses droits rétablis et ses habitudes anciennes. Entre Victor Hugo et Sainte-Beuve il n'y avait eu encore aucun malentendu. Le poète continuait à exercer sur le critique l'influence bienfaisante de son génie et de son cœur. Madame Victor Hugo, la courte brouille passée, se retrouva l'amie « calme, reposée, si sensée et si bonne », que Sainte-Beuve visitait chaque jour. Ses conseils judicieux et sa tranquillité émouvante rafraîchissaient l'âme desséchée du jeune homme et apaisaient les agitations où se dissipait « sa vie à tout vent ». Leurs conversations s'inspiraient de la mobilité du drame humain. Elles se perdaient, l'après-midi, et même, parfois, très avant dans la nuit, « en mille sortes de raisonnements, de ressouvenirs, de conjectures indéfinies sur le sort, la bizarrerie des rencontres, des situations, nous étonnant des moindres détails, nous en demandant le pourquoi, tirant de chaque chose l'esprit, ramenant tout à deux ou trois idées d'invariable, d'indivisible, et de triomphe intérieur par l'âme ; jamais ennuyés dans cet écho mutuel de nos conclusions, toujours naturels dans nos subtilités. »

Au milieu de ses ennuis et de la folie de ses divagations, Sainte-Beuve ne trouvait, de son propre aveu, de point fixe et solide que dans la maison et dans le ménage de Victor Hugo. C'était le sanctuaire et le lieu d'asile hors desquels errait une vie à laquelle il n'avait pas su encore donner une règle et une direction. Les *Hernanistes* vinrent brusquement le troubler dans ses habitudes. Empressés, passionnés, tumultueux, ardents aux préparatifs de la grande bataille dont leur enthousiasme rêvait de faire une victoire décisive, ils envahirent le ménage et la maison. Madame Victor Hugo s'occupait de recruter les partisans, de satisfaire les amis, d'organiser en bandes disciplinées la jeunesse des « ateliers » qui faisait irruption chez elle. Sainte-Beuve souffrit de se sentir négligé et sacrifié à la turbulence de ces inconnus qui entraient en conquérants dans la maison, jusque-là discrète, où son amitié goûtait la joie des manières tranquilles et des conversations paisibles. Il souffrait surtout de la profanation de son amie, perdue dans ce tumulte et envahie par des soucis et des soins nouveaux qui ne laissaient plus ni temps ni place aux douceurs de l'intimité ancienne. Il a évoqué ce souvenir, transposé, mais à peine dénaturé, dans un passage transparent de *Madame de Pontivy*. « Esprit libre, éclairé, il avait fini par se révolter de cette fabrique d'intrigues molinistes dont la maison de

madame de Noyon devenait le foyer de plus en plus animé. Il en avait ri autrefois, il s'en irritait désormais, car il lui fallait adorer madame de Pontivy dans ce cadre, et l'en séparer sans cesse par la pensée. Son esprit si juste allait par moments jusqu'à l'exagération sur ce point, quand il se représentait, elle, sa chère idole, comme au milieu d'un arsenal et d'une fournaise théologique et qu'il lui recommandait de ne pas s'y fausser les yeux... »

Cette exagération dans le dépit lui inspira, faisant suite à la lettre la plus étrange, le post-scriptum rageur dans lequel, presque à la veille de la première représentation d'*Hernani,* il dénonçait la cohue profane qui avait troublé la chaste familiarité où il vivait, depuis trois ans, auprès de ses amis les plus chers. Son dépit était un dépit d'amour.

Quand cet amour fut-il partagé ? Je m'étonne qu'on n'ait pas rapproché, pour éclairer les parties restées obscures de ce roman douloureux, deux lettres de Sainte-Beuve, trop spontanées pour n'être pas sincères, et écrites pour des amis intimes à des dates qui fixent la vérité.

Le 17 septembre 1830, il écrivait à Victor Pavie : « Allez, mon ami, priez pour moi et aimez-moi un peu ; *car je souffre d'horribles douleurs de l'âme ;* toute une poésie refoulée, *tout mon amour sans issue* s'y aigrissent et me dévorent... *Mon mal et mon crime, c'est de n'être pas aimé, de n'être pas aimé comme je voudrais l'être, comme j'aimerais l'être, aimant.* C'est là le secret de ma folle existence, sans suite, sans tenue, sans but, sans travail d'avenir. Tout enfant, je ne rêvais dans la vie qu'un bonheur, l'amour, *et je ne l'ai pas obtenu* ni même pleinement ressenti... »

Le 18 décembre 1831, il écrivait à son camarade de collège, l'abbé Barbe, resté son ami et son confident : « J'ai eu bien des douleurs dans ces derniers mois, de ces douleurs qu'on évite en gardant le port de bonne heure. *La passion que je n'avais qu'entrevue et désirée, je l'ai sentie ; elle dure, elle est fixée,* et cela a jeté dans ma vie bien des nécessités, des amertumes *mêlées de douceur,* et un devoir de sacrifices qui a son bon effet, mais qui coûte bien à notre nature. »

Est-il nécessaire de forcer le sens des mots et de lire entre les lignes pour donner à ces deux lettres également émouvantes leur vraie signification ? La première crie une passion désespérée ; la seconde, de quelque façon d'ailleurs qu'on entende la satisfaction, et quel que soit le degré auquel on la mesure, avoue une passion satisfaite. Deux années, l'année 1830 et l'année 1831, se sont écoulées entre le moment où Sainte-Beuve a eu la conscience de son amour et celui où il l'a fait partager par celle qu'il aimait. Années douloureuses et tragiques où trois êtres, jusque-là fraternellement unis, ont été empoisonnés jusqu'au fond de l'âme par les affreux tourments du doute et de la jalousie.

A peine sortait-il du tumulte envahissant d'*Hernani,* qui avait souillé à ses yeux le cher foyer où il avait édifié son autel, — « un nid bruyant et plein d'ordures », disait en écho son ami Guttinguer, — que Sainte-Beuve

éprouvait le chagrin d'une séparation plus grande. Au mois de mai 1830 le ménage Hugo abandonna la rue Notre-Dame-des-Champs, où la famille accrue se trouvait trop à l'étroit, pour s'installer dans un quartier lointain, rue Jean-Goujon. Ce départ fut pour Sainte-Beuve un coup terrible dont il essaya d'atténuer l'amertume en demandant l'hospitalité à Ulric Guttinguer, qui habitait Rouen. Pendant les premiers mois de l'année 1830 son amour l'avait bouleversé et il s'était montré à l'égard de ses amis « si sottement irrégulier et fantasque » qu'il éprouva le besoin de s'en excuser auprès de madame Victor Hugo. Elle lui avait accordé la permission de lui écrire. Cette permission sollicitée n'est-elle pas la preuve, ou de l'aveu qu'il lui avait fait, ou du secret qu'elle avait surpris ? « Quand je ne vous verrais plus, lui écrivait-il le 13 mai, quand je serais jeté pour toujours à des centaines de lieues de vous sans même vous écrire, je n'en serais pas moins le même pour vous par le cœur, et votre pensée ne serait pas moins mon consolant recours, mon bon génie, ma meilleure action. »

Est-ce avant son départ, ou seulement à son retour, que, pour expliquer à Victor Hugo les irrégularités de son étrange conduite, il se résigna à lui révéler l'état de son pauvre cœur ? La date de l'entrevue reste incertaine, mais les témoignages émanés d'amis de Sainte-Beuve, qui confirment les allusions à peine voilées de *Volupté*, ne permettent pas de mettre en doute la réalité de la démarche. Victor Hugo lui répondit « avec la tendresse de l'homme fort », et d'ailleurs sûr de sa femme, qu'il ne fallait pas s'inquiéter d'une situation garantie par la loyauté des sentiments réciproques. « On se crée parfois les inconvénients à force d'y songer et de les craindre, comme si l'on creusait un beau fruit intact pour s'assurer du dedans. »

Hélas ! le fruit n'était pas intact. Ce n'était pas, cette fois, un nuage qui avait passé sur leur amitié si pure. C'était le tonnerre, avec sa soudaineté et ses ravages. Rentré à Paris, Sainte-Beuve n'était plus allé chez ses amis. Et quelle étrange confession de son âme, il faisait, en juillet, à Victor Hugo, dont la générosité, toujours confiante et tendre, l'accablait, mais, loin de l'apaiser, irritait son amertume ! « J'ai d'affreuses, de mauvaises pensées, des haines, des jalousies, de la misanthropie ; je ne puis plus pleurer ; j'analyse tout avec perfidie et une secrète aigreur. »

La révolution de Juillet, qui ruina son espoir d'un poste de secrétaire d'ambassade, ne fut pas une diversion à son amour. Il avait le vide et la mort au cœur. Il regrettait, dans une lettre à madame Victor Hugo, datée du 14 septembre, les temps d'une amitié si longue et si douce, à laquelle il ne pouvait plus penser qu'avec larmes, et il la suppliait de ne pas le chasser tout à fait. Presque au même moment, il faisait à Victor Pavie l'aveu déchirant de sa détresse irritée : « Je suis redevenu méchant. »

Victor Hugo et sa femme ne se lassaient pourtant pas de le traiter en ami. Ils mettaient ses vilains procédés au compte d'une aberration passagère, d'une sorte de folie guérissable, et, tendres dans leur bonté fidèle,

ils lui faisaient tenir Adèle, leur troisième enfant, sur les fonts baptismaux. Cette attention, où il y avait un gage si précieux de leurs sentiments, fut suivie trois jours après dans le *Globe* d'un article que Sainte-Beuve publia sur Diderot et qu'il fit habilement servir aux fins de son amour (20 septembre 1830). De même que Victor Hugo avait dans *Han d'Islande* prêté à Ordener pour Ethel ses sentiments pour Adèle, qui en recueillait, comme une confidente, l'expression directe et discrète, de même Sainte-Beuve empruntait aux effusions de Diderot pour mademoiselle Voland un moyen détourné, mais sûr, de faire connaître à madame Victor Hugo qui, seule, ne pouvait pas s'y méprendre, la fidélité et l'ardeur accrue de sa passion. Comment aurait-elle été insensible à des citations qui étaient une déclaration ? Je n'en retiens qu'une, dont le ton suffit.

« J'ai élevé dans mon cœur une statue que je ne voudrais jamais briser... Avec vous, je sens, j'aime, j'écoute, je regarde, je caresse, j'ai une sorte d'existence que je préfère à toute autre. Il y a quatre ans que vous me parûtes belle (ces quatre ans marquaient la durée exacte des relations de madame Victor Hugo et de Sainte-Beuve) ; aujourd'hui, je vous trouve plus belle encore ; c'est la magie de la constance, la plus difficile et la plus rare de nos vertus... »

Dans le second article, daté du 5 octobre, il donnait sa sympathie et ses larmes à « l'amour jeune, plus complet, plus sévère et aussi plus fatal, tel qu'il éclate souvent au milieu de la virilité ou même sur le déclin, résumant et consumant du dernier coup toutes les puissances de notre être... L'amour de Diderot pour mademoiselle Voland fut un de ces amours de l'*été* de la vie, profonds, mûris, irrémédiables, et qui ne demanderaient que des obstacles pour devenir orageux. Mais les orages n'éclatèrent pas, parce que les obstacles furent à peu près nuls ».

Il en fut tout autrement de l'amour de Sainte-Beuve pour madame Victor Hugo. Profond et sincère, il prit un caractère désespéré devant les obstacles auxquels il se heurtait et dont la résistance de la femme aimée ou son indifférence restait le principal. Les articles du critique continuaient à exprimer la détresse ou à aider les desseins de sa passion. Aucun ne renferme plus d'amertume que la préface, publiée dans le *Globe*, de la deuxième édition de la *Vie, Poésies et Pensées de Joseph Delorme*. Elle accentue en termes aigris le pessimisme du livre. Ce « pauvre diable de Joseph Delorme » y raconte les douleurs, les déceptions et les déconvenues que lui a values l'espoir « de renaître à une sympathie plus bienveillante ». Il compare ses amitiés à « une tendresse de solitude pour quelques êtres absents » et il regrette de s'être « trop amolli dans ses propres larmes » au lieu de s'être exposé, comme son ami Farcy, aux balles qui sifflaient dans les jours sublimes de la révolution récente. Non content de donner à cette révolution un gage d'adhésion, il incline vers l'amour de l'*humanité progressive*, et s'il se résoud à y entrer, sachant qu'il heurte les croyances reli-

gieuses de madame Victor Hugo, c'est dans un sentiment de dépit et de défi, de revanche et d'espoir.

Victor Hugo, ému par cet article, dont les éloges ne pouvaient lui dissimuler la tristesse sombrement irritée, interrompit son roman de *Notre-Dame de Paris*, promis à date fixe, pour conjurer Sainte-Beuve de ne pas se décourager et de ne pas s'abandonner. « Songez, lui écrivait-il avec une grandeur et une douceur de l'âme qu'on ne saurait trop admirer, songez que vous nous appartenez et *qu'il y a ici deux cœurs dont vous êtes toujours le plus constant et le plus cher entretien.* »

La lettre se terminait par ces mots : « Votre meilleur ami. Venez nous voir. » Cette invitation ne pouvait laisser Sainte-Beuve insensible. Victor Hugo et lui se rencontrèrent. L'entrevue eut un caractère tragique. Sans qu'on puisse en fixer la date avec une entière certitude, une lettre postérieure de Victor Hugo permet de la placer dans les premiers jours de décembre 1830. Il est moins facile d'en pénétrer le secret et même, s'il n'existe pas des papiers inédits de Sainte-Beuve, il faudra renoncer à le connaître. La lettre de Victor Hugo, si profondément émouvante, ouvre des hypothèses entre lesquelles il est difficile de choisir. « Je ne croyais pas, je dois vous le dire, que ce qui s'est passé entre nous, *ce qui est connu de nous deux seuls au monde,* pût jamais être oublié, surtout par vous, par le Sainte-Beuve que j'ai connu.... Vous devez vous souvenir, si vos nouveaux amis n'ont pas effacé en vous jusqu'à l'ombre de l'image des anciens, vous devez vous souvenir de ce qui s'est passé entre nous dans l'occasion la plus douloureuse de ma vie, dans un moment où j'ai eu à choisir entre elle et vous ! Rappelez-vous ce que je vous ai dit, *ce que je vous ai offert, ce que je vous ai proposé,* vous le savez, *avec la ferme résolution* de tenir ma promesse et *de faire comme vous voudriez....* » (18 mars 1831.)

Cette entrevue et ces propositions, dont pourtant Sainte-Beuve fut contraint de reconnaître le caractère « irréprochable, digne, ferme et noble », ne réussirent pas à apaiser sa jalousie ou à contenir sa passion. Il errait comme un damné, en proie aux désirs les plus contradictoires, honteux d'avoir brisé la vie « paisible et bénie » qu'il menait auprès de ses amis, navré de les avoir perdus, irrité contre lui-même, irrité contre Victor Hugo dont la générosité sublime l'accablait, et auquel il écrivait ces folles paroles : « Il y a en moi du désespoir, voyez-vous, de la rage ; des envies de vous tuer, de vous assassiner par moment en vérité ; pardonnez-moi ces horribles mouvements. » (3 décembre 1830.) Victor Hugo pardonnait. Il faisait lire à sa femme les lettres déchirantes de Sainte-Beuve et, tous deux, pris de pitié pour cet ancien ami qu'un amour doublement interdit égarait et ravageait, lui conservaient, malgré tout, leur cœur et lui ouvraient leur porte. « Venez donc dîner après-demain avec nous, lui écrit le 2 janvier 1831 Victor Hugo en le remerciant des cadeaux qu'il a envoyés aux enfants. 1830 est passé ! »

Les deux derniers mois de cette année 1830 avaient été tragiques. Ils avaient révélé à Victor Hugo la profondeur de la passion où Sainte-Beuve s'était laissé entraîner envers sa femme, mais celle-ci, que savait-elle, que pensait-elle ? Il est hors de doute que Sainte-Beuve lui avait avoué son amour, mais je crois que, jusqu'aux derniers événements, il n'avait pas encore franchi la première nuance, celle où l'on n'a « d'autre désir que de continuer en secret d'aimer, de servir à genoux dans l'ombre et de se répandre en pur zèle par mille muets témoignages ». Depuis que la crise avait éclaté, madame Victor Hugo avait compris toute la portée de l'allusion que faisait l'article sur Diderot à l'amour « complet et fatal, consumant toutes les puissances de notre être ». Cet amour était celui que Sainte-Beuve éprouvait pour elle. Secouée dans la « sécurité nonchalante » où la plongeaient sa rêverie, sa distraction et « ces espèces d'apathies mystérieuses » qui endormaient sa sensibilité, elle fut tout d'abord effrayée, mais, ayant l'esprit rassis, les sens tranquilles et le cœur tendre, elle eut pitié du pauvre ami qu'une fatalité tragique poussait aux pires erreurs et à des erreurs de toutes sortes. Sainte-Beuve, reniant l'inspiration religieuse des *Consolations*, dont elle avait été la Muse respectée, se jetait en effet de plus en plus dans les théories nouvelles auxquelles il n'avait donné jusqu'ici que des gages superficiels. Le parti républicain et le saint-simonisme lui suggéraient jusqu'en avril 1831 une série d'articles qui permettaient de voir en lui un converti et un adepte. Il allait même jusqu'à rédiger le 18 janvier la profession de foi saint-simonienne, à laquelle Pierre Leroux n'avait contribué que par deux ou trois mots changés et un ou deux pâtés d'encre. C'étaient là les « nouveaux amis » auxquels Victor Hugo reprochait d'avoir effacé jusqu'à l'ombre de l'image des anciens. La crise saint-simonienne dans laquelle un dépit d'amour avait jeté Sainte-Beuve ne dura d'ailleurs que trois mois, au bout desquels pardonné, malgré tout ce qu'il avait fait « d'insensé, d'aigre et de violent », il revint chez Victor Hugo.

Est-ce madame Victor Hugo qui lui donna l'idée d'aller voir Lamennais à Juilly en mai 1831 ? Je ne sais, mais cette rencontre eut sur lui au point de vue religieux une influence qui le rapprocha de madame Victor Hugo. C'était une nouvelle conversion. Etait-il sincère ? Il y a de lui un mot terrible, qu'il écrivait en 1863 à madame Hortense Allard de Méritens, une ancienne amie, trop digne de le comprendre. « J'ai fait un peu de mythologie chrétienne en mon temps ; elle s'est évaporée. C'était pour moi comme le cygne de Léda, un moyen d'arriver aux belles et de filer un plus tendre amour. La jeunesse a du temps et se sert de tout. » On peut ne voir là qu'une forfanterie déplorable, mais on peut y voir aussi un aveu dont, avec un tel homme, le cynisme n'excluait pas malheureusement la sincérité. Toujours est-il qu'il tenta de « filer un plus tendre amour », et que, rappelé dans le jardin d'Armide, il se laissa de nouveau entraîner au charme puissant et doux qui enchaînait Renaud. Entre Victor Hugo et lui, de

nouveau, des lettres tragiques s'échangèrent. Un instant, en juillet, on put croire que son départ pour Liége, où l'appelait un cours de littérature française, mettrait fin à une situation intolérable. Mais, brusquement, il y renonça. Il fallait en finir. Victor Hugo, que le départ projeté avait rassuré et réjoui, lui envoya, le 6 juillet, une des lettres les plus belles, les plus émouvantes, les plus humaines qu'un cœur torturé ait jamais écrites. J'en retiens seulement, pour fixer le sujet et les dates, quelques accents. « Nous ne sommes plus ces deux frères incomparables que nous étions. Je ne vous ai plus, vous ne m'avez plus, il y a quelque chose entre nous.... Tout m'est un supplice à présent. L'obligation même, *qui m'est imposée par une personne que je ne dois pas nommer ici*, d'être toujours là quand vous y êtes, me dit sans cesse et bien cruellement que nous ne sommes plus les amis d'autrefois. Mon pauvre ami, il y a quelque chose d'absent dans votre présence qui me la rend plus insupportable que votre absence même. Au moins, le vide sera complet. Cessons donc de nous voir, croyez-moi, encore pour quelque temps, afin de ne pas cesser de nous aimer.... »

Cette séparation, loyalement consentie de part et d'autre, valait mieux que la « demi-intimité, mal reprise et mal recousue » dont ils venaient de faire pendant trois mois l'essai douloureux et heurté. Sainte-Beuve l'accepta comme « des arrêts indéfinis » que l'amitié « plus calme et tout à fait guérie » de Victor Hugo lèverait un jour. Il fit tout pour hâter cette heure, multipliant les attentions et les prévenances, et portant, par espoir d'amour, à *Marion de Lorme*, entrée en répétitions, la sollicitude que, par dépit d'amour, il avait refusée à *Hernani*. Il assista à la première représentation.

Le 7 juillet, il avait écrit à Victor Hugo : « Quant à l'autre personne que j'éviterai aussi de nommer — bien qu'elle soit restée pour moi l'objet d'une affection invincible et inaliénable — je ne crois pas l'avoir pu blesser par aucun retour vers un temps évanoui. Je ne l'ai jamais revue seule : quand vous n'y étiez pas, il y avait toujours des témoins, et mon intérêt ne se manifestait jamais que par des questions relatives à la santé et à l'état physique. » Faut-il donc reporter vers ce temps évanoui les scènes familières que raconte dans le *Livre d'Amour* la pièce intitulée l'*Enfance d'Adèle*, que Sainte-Beuve a datée du 9 août ?

Elle est là, *mon Adèle*..

enfermée par un « sombre époux », qui réclame, comme un lion jaloux, sa part dans sa beauté et la serre dans ses bras de fer, rêvant à l'« ami » pour lequel elle garde son cœur, le seul don que, vainqueur timide, il veuille d'elle sans dénouer sa ceinture d'or et sans l'exposer aux remords des souillures amères. Si l'*Enfance d'Adèle* évoque des souvenirs exacts et s'il faut tenir pour vraie la date que Sainte-Beuve lui a assignée dans son livre

secret, il en résulte qu'au mois d'août 1831 madame Victor Hugo avait accepté les hommages d'un amour dont les précautions respectueuses atténuaient la faute, mais qui n'en était pas moins une relation clandestine, défendue et dangereuse.

Cet amour avait-il fait des progrès trois semaines plus tard ? La pièce VI du *Livre d'Amour*, intitulée seulement *Sonnet*, et datée du 1er septembre, rassure, console et exalte « la folle bien-aimée » qui se lamente sur ses « charmes défleuris », sur les ravages du temps et sur quelques cheveux précocement pâlis. Sainte-Beuve a donné pour épigraphe aux pièces XXII et XXIII un court extrait des lettres qu'il écrivait à son amie. La pièce VI devait être accompagnée des extraits de lettres d'Elle, dont la copie que je possède est de la main de Sainte-Beuve. « Ceci se trouvait, écrit-il, après le sonnet : *Que vient-elle me dire ?* »

Je cite dans leur ordre ces curieux fragments :

... *La souffrance ne fera que sanctifier et fortifier, s'il est possible, notre amour.* (Elle, lettres.)

... *Je voudrais te faire une vie complette* (sic)... *Si je pouvais répandre mon sang goutte à goutte pour te faire toujours un bonheur plus vif à chaque goutte répandue, je ne balancerais pas une minute...* (Elle, lettres.)

... *Imaginez, mon Charles, que ce matin, dans mon lit, je pensais que cela m'amuserait d'écrire pour moi ma vie jusqu'à cette époque. Je diviserais cela en trois chapitres par l'ordre des événements. Ce serait écrit comme un portier, mais c'est égal...* (Elle.)

... *Je ne me rappelle pas m'être jamais ennuyée, tant j'ai toujours eu un monde à moi...* (Elle.)

Faut-il rapporter à la même époque la première des deux lettres de Lui à Elle dont Sainte-Beuve avait conservé une copie autographe, et qu'il voulait sans doute donner comme commentaire à son livre ? On verra que la seconde est incontestablement de 1832. Pour faire entrer la première dans le cadre des événements qui marquèrent la fin de l'année 1831, je peux invoquer comme raison la similitude des sujets traités dans le sonnet VI et dans la lettre. Je crois aussi que l'allusion religieuse sur laquelle celle-ci se termine ne trouve sa vraie date que dans une période assez contemporaine de celle où l'influence de Lamennais sur Sainte-Beuve s'exerçait ou se prolongeait. Quoi qu'il en soit, je cite dans leur entier les fragments de la lettre tels que Sainte-Beuve les avait recopiés de sa main. Si la date, restée douteuse, ouvre plusieurs hypothèses, l'intérêt du moins n'est pas contestable.

... Mon amie, une autre idée m'a encore affligé un peu, c'est de sentir qu'il se passe actuellement quelque chose en toi, — quelque chose comme une lutte, comme un sacrifice d'espérances et d'illusions trop chères; tu m'as admirablement exprimé cela hier : tu veux que ton amour soit plus grave, plus fixe, plus résigné, moins de jeune fille, avec moins de superstitions et de gentillesses capricieuses, tel en un mot que l'âge, les rides, la mort, n'aient plus rien à y changer. Tu veux donc le dépouiller toi-même d'avance, ô mon amie, le dépouiller dans ton cœur de sa jeunesse, de cette robe légère et charmante sans doute, mais qui n'est pas lui. Et cela te fait souffrir. Mon amie, j'en pleure comme toi et ne puis rien te dire. Moi, mon amie, te l'avouerai-je ? cette robe de grâce et d'illusions charmantes, mon amour ne l'a pas eue, ou du moins il ne l'a portée qu'à peine, par rares moments et comme un habit de fête inaccoutumé. C'est pour cela peut-être que cet amour en moi ne frappe pas assez tes yeux : il n'est pas éclatant de blancheur, ô mon ange ; il est sombre, il se confond avec ces nuances tombantes du soir dans ces églises où nous allons ; il a été veuf, pour ainsi dire, et un peu découragé dès son berceau ; il s'est habitué au deuil même au sein du bonheur. Adèle, j'ai toujours été médiocrement doué de la faculté de l'espérance, j'ai toujours senti l'absence et l'empêchement en toutes choses ; mes sentiments ont toujours un peu manqué de soleil dans la saison propice. Mais si mon espérance sait mal sourire, j'ai la foi et l'amour, mon ange : je t'aime, je crois invinciblement à ton amour. Quant à un bonheur couronné de plaisir, j'y ai toujours peu cru pour nous ici-bas ; j'y ai renoncé en mon cœur bien plus que je ne semble en ces entrevues où trop souvent t'importunent mes désirs. Si tu étais plus dévote et si tu voulais porter ensemble notre amour dans la religion, je ne t'importunerais jamais de ces choses, et notre bonheur triste d'ici-bas serait sans mélange. Va, je t'aime du profond de l'âme et je sais qu'il en est ainsi de toi : pauvre amie, n'est-ce pas là une consolation sublime ? Ne soyons donc ni gais, ni riants, mais ne nous disons pas malheureux !

Cette lettre, habile et subtile, est du meilleur Sainte-Beuve, ou, si l'on veut, du pire. Elle accuse un progrès dans sa passion, qui avoue des désirs importuns. « Que prouve un mot, si doux qu'il soit ? se dit-on par ce côté murmurant de la nature qui s'obstine à douter, qui veut en toutes choses toucher et voir. Il faut des preuves... on en réclame de vraiment sérieuses pour se convaincre. Une fois à ce degré, n'attendez plus que confusion et délire. » Pour échapper à la confusion et au délire vers lesquels pousse l'importunité des désirs trop pressants, Sainte-Beuve se rappelle les conseils que Lamennais lui donnait à Juilly. « Si vous avez quelque liaison meilleure et préférée, si le cœur d'un être rare, un cœur ému du génie de l'amour, a défailli, s'est voilé, a redoublé de tremblement et de lumière à cause de vous, ô mon ami, ne vous effrayez pas de moi... je ne suis pas de ceux, vous le savez, qui retrancheraient toute Béatrix de devant les pas du pèlerin mortel... Mais souvenez-vous, mon ami, de ne jamais abuser

du cœur qui se serait donné à vous, de ne faire de ce culte d'une créature choisie qu'une forme translucide et plus saisissable du divin Amour... Fixez le rendez-vous habituel en la pensée de Dieu, c'est le lieu naturel des âmes. » Quand Sainte-Beuve demande à Adèle de « porter ensemble leur amour dans la religion », je trouve dans ses conseils l'écho des belles paroles et des exhortations recueillies à Juilly. Mais j'avoue qu'obsédé par l'image trop païenne du cygne de Léda, je doute de la sincérité des sentiments de l'homme qui, au moment même où il conseillait à son amie d'être plus dévote, composait les pièces offensantes du *Livre d'Amour*, et je le soupçonne d'appeler avec une duplicité trop habile la religion au secours de sa passion.

Cette duplicité qu'il exerçait auprès de la femme pour la séduire, il n'avait garde de s'en dispenser auprès du mari pour apaiser ses inquiétudes et ses soupçons. Avec l'une et avec l'autre, il jouait un double jeu. Peu de temps après qu'il avait exalté dans la *Revue des Deux Mondes* la vie laborieuse, le génie et la force morale de Victor Hugo, il faisait à Fontaney d'étranges confidences, au cours desquelles il s'oubliait jusqu'à dire que Victor Hugo, « jaloux par orgueil », était « un misérable », dont l'âme sans lien était faite « de granit et de fer ! » En recevant les *Feuilles d'Automne*, auxquelles il consacra un article magnifique, il crut avoir trouvé l'occasion de rentrer en grâce et de voir finir les arrêts dont il souffrait. Il sollicita ce retour. « Je vous prie de croire, malgré ces absences et ces silences qui dorment comme des fleuves infranchissables entre nous, au sentiment durable et profond qui me reporte sans cesse à votre Elysée dont j'étais alors, comme ces ombres que l'antique fatalité nous montre tendant encore les bras au passé, *ripæ ulterioris amore.* On me dit de toutes parts que madame Hugo va mieux et que sa santé paraît se réparer ; c'est pour moi une bonne nouvelle à laquelle j'ai besoin de croire. »

Au mois d'avril 1832, les arrêts imposés depuis neuf mois par la prudence de Victor Hugo n'étaient pas encore levés. Les silences dont se plaignait Sainte-Beuve avaient été coupés par une assez fréquente correspondance, mais l'absence opposait à ses désirs un « mur sacré » qu'il n'avait pu réussir à franchir. Victor Cousin, léger ou ignorant, ne faillit-il pas un jour l'emmener par surprise dîner chez le poète ? En juin, c'est par Renduel que Sainte-Beuve avait des nouvelles. Pendant l'été, Victor Hugo et sa famille s'installèrent aux Roches, chez les Bertin. L'hiver amena les répétitions de *Le Roi s'amuse*, auquel Sainte-Beuve s'intéressa, mais de loin et sans être invité chez ses anciens amis. En décembre, après l'interdiction du drame, il intervint auprès d'Armand Carrel pour obtenir une protestation du *National* contre l'acte arbitraire. « Je voudrais avant tout, mon ami, écrivait-il à Hugo, ne pas vous manquer, ne pas vous être inutile en cette circonstance, ne pas démériter auprès de vous d'une amitié si glorieuse et toujours si chère, et qui, depuis qu'elle ne m'a plus réchauffé

directement, n'a pas cessé pour cela de présider à l'astre morne et mélancolique de ma vie. »

Ainsi l'année s'acheva sans que Sainte-Beuve eût franchi le seuil de la maison familière dont sa folie amoureuse l'avait éloigné. Il en souffrait doublement, dans son amour gêné et dans son amour-propre humilié. Mais sa vie était-elle aussi morne et aussi mélancolique qu'il affectait de le dire pour tempérer la rigueur et vaincre la résistance d'un mari trop clairvoyant et trop justement sévère ? Le *Livre d'Amour* renferme sur cette année 1832 six pièces dont l'une, lamentable au point de vue poétique, est d'une précision brutale sur les conditions de son amour partagé et satisfait. J'accorde que le témoignage est suspect, mais il y a des lettres d'Ulric Guttinguer à Sainte-Beuve qui lui apportent une confirmation singulièrement troublante. Et puis, et surtout, il y a la lettre même de Sainte-Beuve à madame Victor Hugo, que je verse, puisqu'il faut que tout soit connu, au dossier de cette histoire d'amour.

Mon Adèle chérie, combien vous avez été bonne et belle hier ! et que cette demi-heure dans le coin de cette chapelle laissera en moi d'éternels et délicieux souvenirs. Mon amie, il y a quatorze ans que je n'étais venu là ; et j'y étais venu il y a quatorze ans avec des émotions bien vives et bien tendres aussi. J'étais très pieux dans ce temps, c'était la première année de mon arrivée à Paris. J'avais un regret navrant de mon pays et de ma mère, je travaillais beaucoup au collège et tout le temps que je ne travaillais pas, dans mes sorties, en récréation, je le passais à pleurer, mais c'était surtout à l'église que ces pleurs me venaient. Il y a dans les livres de messe un psaume que je relisais particulièrement, Super flumina Babylonis, *quand les Hébreux captifs à Babylone s'assoient près des saules du fleuve, et pleurent en se souvenant de Sion, et refusent de jouer de la lyre sur une terre étrangère. Je me rappelle encore la place et le jour où je lisais ce psaume, près de l'endroit où nous étions assis hier. O mon amie, comme ces quatorze ans d'intervalle n'ont pas été perdus pour moi, puisque je me suis retrouvé, après ce temps, assis sur ces mêmes chaises, presque au même coin du pilier, encore tendre et pieux de cœur et si tendrement aimé. Au lieu du psaume de tristesse, c'étaient tes amoureuses paroles qui m'inondaient, mais qui avaient leur tristesse pieuse dans cette idée de la séparation et du veuvage où nous vivons. Ma vie commençait alors ! je quittais pour la première fois le coin du feu de famille, j'abordais le monde et sa froideur et son incertitude. Aujourd'hui ma vie est close, mon Adèle, j'en rends grâce à Dieu. Cette église était comme une plage que je quittais alors : m'y voici revenu. Toutes les amertumes, les âpretés, les folles erreurs et les choses impies de l'intervalle sont oubliées; oui, elles le sont toutes, et de toi aussi, mon Adèle. Nous nous aimons à jamais sans une seule ombre possible entre nous, et si des obstacles matériels insurmontables s'élevaient par malheur, ils tomberaient à l'instant même, ils ne compteraient pas, puisque nous saurions*

mourir ensemble et dans les bras l'un de l'autre. Dans ce temps auquel mon souvenir me reportait hier, deux personnes au monde, j'y pense, m'aimaient inexprimablement, une vieille tante surtout et ma mère. Ma vieille tante est morte ; mais toi, tu es survenue, m'aimant autant qu'elle et d'une plus fraîche manière ; tes jeunes baisers ont remplacé les siens : ce sont les seuls encore, bientôt, qui me resteront, quand ma mère ne sera plus. Toi, mon Adèle, dans ce temps-là, tu avais aussi ta mère qui t'aimait au delà de tout ; mais je suis venu, mon ange, lorsqu'elle était morte à peine, et je l'ai remplacée pour toi. Ne nous plaignons pas. Nous sommes tous les deux aimés sur cette terre aussi fort au moins et plus fraîchement que nous ne l'étions autrefois. Il y a toujours un être pour toi comme pour moi, pour qui nous sommes tout.

De quelque façon que l'on interprète cette lettre, et en admettant même qu'elle soit susceptible de plusieurs interprétations, elle porte en elle-même sa propre date : « *Il y a quatorze ans que je n'étais venu là. C'était la première année de mon arrivée à Paris.* » Cette précision vaut un millésime. Sainte-Beuve était arrivé à Paris en septembre 1818. La lettre qu'il écrivait à madame Victor Hugo, *quatorze ans après*, est donc une lettre écrite en 1832. Ce document donne raison à l'opinion que M. Gustave Simon avait exprimée dans la première version de son livre, publiée par la *Revue de Paris*, et sur laquelle il est revenu ensuite. « Il paraît vraisemblable qu'en 1832, suppliée par lui, elle consentit à le voir au dehors. » Cette vraisemblance est maintenant une certitude démontrée. Pendant que Victor Hugo interdisait à Sainte-Beuve sa maison pour l'éloigner de sa femme, celle-ci le voyait au dehors, dans une église sûrement, et sans doute ailleurs, parce que j'admettrais difficilement que, croyante et pieuse, elle eût choisi ou accepté une église pour donner à son amant « la fraîcheur de ses jeunes baisers ». Et il faudra bien, quoi que l'on en ait, et même si l'on discute les nuances de l'amour et les limites de l'abandon, tenir pour vrais les vers médiocres, mais significatifs, de la pièce XV du *Livre d'Amour* :

Qui suis-je, et qu'ai-je fait pour être aimé de toi,
Pour être tant aimé, pour avoir de ta foi
Des gages si secrets, de si grands témoignages ?

En février 1833, Victor Hugo se lia avec Juliette Drouet d'une passion qui devait durer près de cinquante ans. Cette liaison affichée servit, à n'en pas douter, les desseins de Sainte-Beuve, trop habile psychologue pour ne pas appeler au secours de son amour la jalousie d'une femme publiquement outragée. En avril 1834, après bien des traverses et des retours, Victor Hugo, dont la patience était lasse et que les trop vilains procédés de Sainte-Beuve avaient fini par décourager, rompit avec lui. « Il y a tant de haines et tant de lâches persécutions à partager aujourd'hui avec moi, que je comprends fort bien que les amitiés, même les plus éprouvées,

renoncent et se délient. Adieu donc, mon ami, enterrons chacun de notre côté, en silence, ce qui était déjà mort en vous et ce que votre lettre tue en moi. Adieu. V. » (1er avril.)

Congédié par Victor Hugo, Sainte-Beuve rencontra Adèle en août 1835 dans l'Anjou, aux noces de leur ami Pavie. Depuis, s'ils se virent moins, ou s'ils cessèrent de se voir, ils s'écrivirent, et c'est sans doute à cette époque tourmentée de sa vie qu'il faut rattacher cette lettre de madame Victor Hugo à Sainte-Beuve, qui l'avait conservée dans ses papiers.

...Mon ami, lorsque j'ai un chagrin, ma première pensée est de vous le faire partager et de recevoir de vous des consolations. Vous êtes comme la Providence que l'on invoque surtout dans la douleur. C'est que vous êtes pour moi un ami que rien au monde ne peut remplacer, un ami que je voudrais près de moi. Avec mes pensées tristes et mes habitudes, vous êtes pour moi un besoin. Si je vous écris rarement, c'est que je n'ai aucune joie à vous apporter, aucune espérance certaine à vous offrir ; que mon cœur est brisé et flétri ; il n'y a que lorsqu'il déborde d'amertume, qu'il me force à vous écrire. Mon ami, ne me croyez jamais morte pour vous ; il y a encore dans mon affection de quoi vous rendre heureux, croyez bien cela. Cette affection en tuera bien d'autres plus vives et plus instantes. Conservez-moi votre cœur, j'y compte avec certitude. C'est un lien entre nous qui se fortifie par le temps et par ce calme apparent. C'est une tendresse qui s'accroît par le silence. Oh ! croyez tout cela, mon pauvre ami !....

Est-ce cette lettre que Sainte-Beuve reçut en août 1837 dans le temps où, après avoir poussé le cri déchirant de la pièce : *Laissez-moi ! tout a fui...* il opposait à l'ardeur de son cœur encore enflammé la lassitude nonchalante de celle qui fut sa reine et sa Didon ! Toujours est-il que le résidu du *Livre d'Amour* renfermait cette note :

Après : Jadis à pareil jour... *Au moment où m'arrive votre lettre, j'achevais les vers que voici, et qui exprimaient mon reproche, ma plainte. On m'a surpris tout en larmes quand on est venu m'apporter cette lettre qui semblait répondre à ce que j'exhalais avec soupir.* (Ici un grand blanc pour la pièce)... *Voilà ce que je sentais. Jugez, ma pauvre amie, du bien que m'a fait votre lettre.*

Cet amour « si rare et si sevré » se traîna quelque temps encore. La nouvelle publiée dans la *Revue des Deux Mondes*, le 15 mars 1837, sous le titre de *Madame de Pontivy*, avait été écrite « en vue d'une seule personne, pour lui en faire agréer et partager le sentiment ». Elle n'obtint pas le résultat en vue duquel elle avait été composée. Moins heureux que M. de Murçay avec madame de Pontivy, Sainte-Beuve ne réussit pas à rétablir avec

madame Victor Hugo l'harmonie ancienne ni même cette ivresse « plus égale et plus éclairée » de laquelle pouvaient naître de nouveaux printemps. Lasse de trop aimer, épuisée peut-être par le drame qui avait fait d'elle pendant six ans une douloureuse héroïne, la malheureuse femme se retira de l'amour, dont « quelques retours amers et les dernières convulsions » arrachèrent à Sainte-Beuve des cris de méprisante colère. Ce même homme qui, en 1833, écrivait : « Serrons-nous bien, cher ange, et aimons-nous jusqu'à la mort et après la mort. Je t'aime », en vint en 1840 jusqu'à dire dans son *Journal* : « Je la hais ». Cette haine ne céda pas devant le malheur. Après la catastrophe de Villequier, où Léopoldine Hugo périt en 1843, Sainte-Beuve refusa dans une lettre égoïste et vilaine de suivre le conseil émouvant de Pavie qui lui demandait de « *rentrer par cette large blessure* ». Il y a, hélas ! à lui reprocher un manquement autrement grave. Dans ce même moment, en effet, un imprimeur composait pour lui le trop fameux *Livre d'Amour* qui, sans rien ajouter à sa gloire littéraire, par ailleurs si grande, si puissante et si féconde, inflige à sa mémoire la honte inexpiable d'une action vile et basse que rien ne peut excuser.

Ce *Livre d'Amour*, de quelque façon qu'on le considère, qu'on le tienne pour le récit exact d'une passion clandestine dont tous les désirs ont été satisfaits, ou qu'on l'accepte comme une fiction poétique et comme une vantardise, est une goujaterie. Il ne faut pas reculer devant le mot propre pour flétrir cette vilenie indigne d'un galant homme. On excuserait Sainte-Beuve amoureux d'avoir écrit des poésies d'amour en l'honneur d'une héroïne qu'il n'aurait pas nommée et, s'il avait eu du génie, il aurait immortalisé sa passion. Mais le *Livre d'Amour* contient des précisions brutales, des prénoms, ceux de la femme et de la fille, des allusions où la femme et le mari se reconnaissent, des récits circonstanciés, des scènes décrites, qui ne peuvent laisser aucun doute sur la réalité des personnages, ainsi marqués comme dans un signalement, et sur le caractère d'une intrigue perfidement conduite jusqu'à la chute de la femme par la trahison commise envers l'ami le plus glorieux et le plus cher :

Et je plains l'offensé noble entre les grands cœurs.

Toutes ces pièces étaient déjà composées en 1839.

L'édition de 1843, la seule qui ait été imprimée du vivant de Sainte-Beuve, fut tirée à environ deux cents exemplaires. Distribué à un très petit nombre d'amis intimes, ce recueil ne fut à ce moment connu et commenté que dans un cercle infiniment restreint. Sainte-Beuve le destinait à la postérité, dont il attendait ainsi sa consécration comme poète. Il disait dans son testament du 19 décembre 1843 : « Mon intention expresse est que ce livre ne périsse pas ». Il avait écrit deux courtes préfaces pour en fixer l'origine et en déterminer le caractère. L'une est restée dans l'exem-

plaire si précieux de la Bibliothèque nationale, qui contient des annotations particulièrement suggestives. Je possède le texte autographe de l'autre. Elles ont deux ou trois phrases communes. Je donne celle des deux préfaces qui est inédite.

« Voici des vers d'amour composés autrefois, *au temps où ceux qui sont vieillards aujourd'hui ou dans la tombe étaient jeunes encore.* Ils portent avec eux leur explication suffisante et n'en souffrent pas d'autre ici. Fruit rare et mystérieux de plusieurs années d'étude, de contrainte et de tendresse, ils se ressentent par moments de ce manque de grand air et de soleil, ils ont sans doute des parties difficiles et obscures : mais ils y gagnent du moins pour la vérité, la sincérité. *Faits en vue, d'abord, d'un objet unique, en vue aussi d'un petit nombre d'élite dans l'avenir, trouveront-ils grâce et sanction aujourd'hui auprès du petit nombre qui va les connaître et d'un mot décider s'ils doivent vivre ? Quoique le recueil se compose de pièces détachées, un certain ordre, une certaine composition graduée s'y peut saisir : les lenteurs au début, les perfidies d'une invasion détournée de la passion ; puis une nuance d'amour discret, mi-voilé, et sentimentalement religieux ; puis, cette nuance franchie, le règne de la passion elle-même sur les deux êtres ; et pour dernière confidence, après bien des intervalles, des accidents plus ou moins gracieux et des tristesses, un moment d'exaltation souveraine et d'idéal délire dans la pièce du* Retour de Saint-Mandé. *Y a-t-il dans cette marche des sentiments de ces deux cœurs un progrès et un développement en tout point enviable ? Il y a du moins naturel, il y a unité et fidélité continue. Après cela, comme toute passion humaine, si fortement nouée qu'elle soit, a son terme tôt ou tard dans le relâchement, le déchirement ou la mort, si l'on se demande comment celle-ci a fini (car le poète s'est arrêté à un moment suprême et semble n'avoir plus rien voulu ajouter après), je répondrai qu'il y a tout lieu de penser que la mort seule, l'inévitable, a pu rompre à la fin l'harmonie de ces deux cœurs, — pour la reporter plus haut.* »

Toute la subtilité déliée et toute la pénétrante finesse de Sainte-Beuve se retrouvent dans cette préface, si merveilleusement nuancée qu'aucun commentateur du *Livre d'Amour* ne l'a égalée. Elle est, en même temps qu'un commentaire du livre, une analyse délicate, où tant d'idées tiennent en si peu de mots ! de la passion sentimentale que le recueil exprime. Ce recueil fut fait d'abord « en vue d'un objet unique ». Est-ce à dire qu'il fut écrit avec le consentement de madame Victor Hugo ? A mon sens il n'y a pas de doute qu'elle l'ait connu et approuvé. Deux pièces en témoignent. L'une, faisant appel à l'absolution de l'indulgent avenir, espère qu'il sauvera dans leur alliance intime.

Notre double mémoire aspirant à s'unir.

L'autre forme le même vœu en vers moins médiocres :

Puisse-t-il, immortel dans sa fleur encore rare,
Peindre aux tendres heureux nos noms avec honneur
Et par nos chants si doux, sous le sort qui sépare
Leur dire d'aimer leur bonheur.

A ce témoignage s'ajoute la déclaration formelle de l'exemplaire de la Bibliothèque nationale. « On s'est décidé à en assurer l'existence, *puisqu'ils ont été faits de l'aveu des deux êtres intéressés pour consacrer le souvenir de leur lien.* » Ces témoignages ont paru suspects aux défenseurs intransigeants de madame Victor Hugo, qui en ont dénoncé la partialité intéressée. Peut-être me serais-je rangé à leur avis s'il n'était pas contredit, d'une façon qui me paraît décisive, par une lettre inédite, à laquelle les circonstances dans lesquelles elle a été écrite donnent toute sa signification.

Imprimé en 1843 et confié à un petit nombre, le *Livre d'Amour* n'aurait sans doute connu que le sort posthume auquel Sainte-Beuve le destinait si Alphonse Karr n'avait dénoncé *Une infamie* dans un numéro des *Guêpes* d'avril 1845. L'infamie ainsi révélée était celle d'un poète « béat, confit et fort laid » qui racontait, avec des détails circonstanciés et des preuves à l'appui, dans un volume d'une centaine de pages, « en vers au moins médiocres », ses amours avec « une belle et charmante femme » et les « joies qu'il avait usurpées à la faveur d'un accès de folie ou de désespoir ». Afin de prouver l'exactitude de ses renseignements, Alphonse Karr ajoutait à d'autres précisions le sonnet XXX qui, sous le titre : *Aux Champs-Elysées,* décrivait « d'une manière laidement érotique » une promenade en fiacre des deux amoureux. Quoiqu'ils ne fussent pas nommés, ils furent reconnus. Surtout, ils se reconnurent. Brouillés ou du moins séparés depuis plusieurs années, la crainte d'un scandale les rapprocha. Il fallait éviter ce scandale, dont les dangers et les éclaboussures pouvaient entraîner les conséquences les plus graves. Je ne peux pas affirmer que Sainte-Beuve et madame Victor Hugo se virent, mais il dut y avoir des intermédiaires et, tout au moins, il y eut des lettres. Celle que je donne avait été conservée en copie par Sainte-Beuve et elle est, comme les autres documents inédits que j'ai empruntés au résidu du *Livre d'Amour,* tout entière écrite de sa main.

Ce lundi matin.

Madame,

L'importance de l'affaire me décide à vous adresser quelques réflexions encore qui me sont venues depuis et à tête plus reposée, et que je crois essentielles : elles sont toutes dans le même sens de ce qui a été dit, mais vous me permettrez d'y insister comme plus précises.

Plus les deux personnes menacées paraissent d'accord sur le point important et moins il y aura de prétexte aux ennemis de l'une qui sont (ou qui se disent) les amis de l'autre d'agir contre l'une en affectant de servir l'autre.

Moins vous paraîtrez étonnée et irritée, moins ils auront de prétexte à marquer une irritation qui frapperait contre les deux.

Je n'ai droit de dicter aucun sentiment, aucune parole, mais si vous pouviez dire ce qui suit ou quelque chose d'approchant, il me semble qu'il n'y aurait rien de leur part à répliquer ; vous diriez donc, ou quelque chose dans ce sens qui me semble celui de la vérité :

« *Tout ce qui est là dedans, je le* connais, *je le connais depuis longtemps, vous ne m'apprenez rien, cela a été écrit dans des temps anciens, accomplis ; cela peut n'avoir aucun inconvénient dans des temps éloignés, très éloignés ; mais dans le présent, dans des temps rapprochés, il y a tout danger, et vous qui êtes mes amis, vous faites ce danger.*

« *Vous le faites car, par suite d'arrangements et de rapprochements dans le détail desquels je n'ai pas à entrer et qui ont eu lieu depuis une année, j'ai acquis la certitude qu'il ne peut rien transpirer du côté de la personne avec moi intéressée là dedans ; j'ai certitude et satisfaction de ce côté, que je l'aie également du vôtre.* »

Voilà le sens de mes réflexions, madame ; pardon de me risquer ainsi à vous les adresser, mais l'importance m'a fait passer sur les inconvénients. En un mot si les gens sont sincères, il importe qu'ils sentent bien qu'on ne trouve nulle haine *là où ils en voient, qu'ils s'abusent en voyant une vengeance là où il n'y a qu'un désir de durée et de consécration à distance, qu'eux-mêmes et eux seuls peuvent faire le mal et qu'ils le font contre deux à la fois.*

Il y a des situations dans lesquelles, par égard et par garantie pour le passé, par prudence comme par souvenir, on n'aurait jamais dû cesser de se donner la main tant qu'on est en cette vie. Quand on voit deux personnes n'avoir pas cessé d'être unies, cela désarme et décourage les ennemis de l'une ou de l'autre ; quand une fois la séparation s'est marquée, les ennemis se jettent à la traverse, et tout ce qu'ils essayent de faire ici : frapper l'une par l'autre, c'est-à-dire frapper les deux.

Mille pardons encore et agréez mille sentiments.

Cette lettre est un chef-d'œuvre de diplomatie persuasive et adroite. Tous les mots y sont pesés et tous les mots portent. Elle affronte avec une franchise apparente et avec une habileté calculée les points douloureux d'une situation délicate. Elle va droit au danger et au but. Mais elle est en même temps pleine d'aveux. Quoiqu'elle ne soit pas datée, il est impossible de ne pas y voir une réponse à l'article d'Alphonse Karr. Un passage la date : « Si les gens sont sincères, il importe qu'ils sentent bien qu'on ne trouve nulle *haine* (le mot est souligné dans la lettre) là où ils en voient... » C'est une réplique précise et directe à l'accusation des *Guêpes* : « Ce livre

de haine est appelé par l'auteur *Livre d'Amour.* » Ce livre, madame Victor Hugo l'avait lu, et elle l'avait lu en entier. Comment Sainte-Beuve aurait-il eu l'imprudence de lui dire, et de lui faire dire, qu'elle le connaissait si elle n'avait pas connu « tout ce qui était là dedans ? » Comment aurait-il osé faire allusion aux rapprochements et aux arrangements qui avaient eu lieu depuis un an s'ils ne s'étaient, elle et lui, rapprochés et arrangés ? Seulement, elle n'avait voulu qu'une « consécration à distance », pour des temps très éloignés,

> A l'heure inévitable où rouleront sur nous
> La tempête funèbre et le gouffre jaloux.

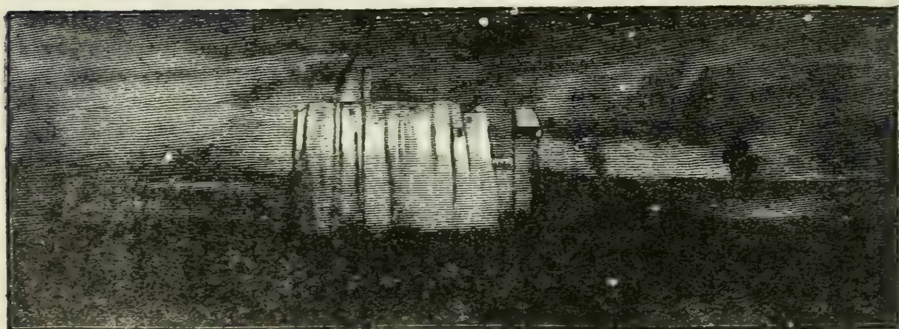
Elle était étonnée et irritée parce que le livre, destiné à l'avenir, avait été distribué, répandu, discuté. Elle souffrait, depuis l'article d'Alphonse Karr, un ami plus généreux qu'adroit, et cette irritation avait son côté fâcheux dont Sainte-Beuve lui signalait avec énergie les périls, qu'il fallait éviter, à moins de courir au scandale et à l'abîme. Le bon apôtre, dont le cynisme, la fatuité et la vanité avaient fait tout le mal, se défendait de dicter des sentiments ou des paroles, mais il n'en donnait pas moins des conseils, qui s'achevaient, dans la dernière partie de la lettre, sur un reproche singulièrement révélateur. Quand on parle sur ce ton à une femme des égards et des garanties qu'il faut, par prudence, donner au passé, je veux bien admettre qu'on n'agit pas en galant homme, mais quels gages d'amour ne faut-il pas avoir reçus pour tenir un semblable langage ?...

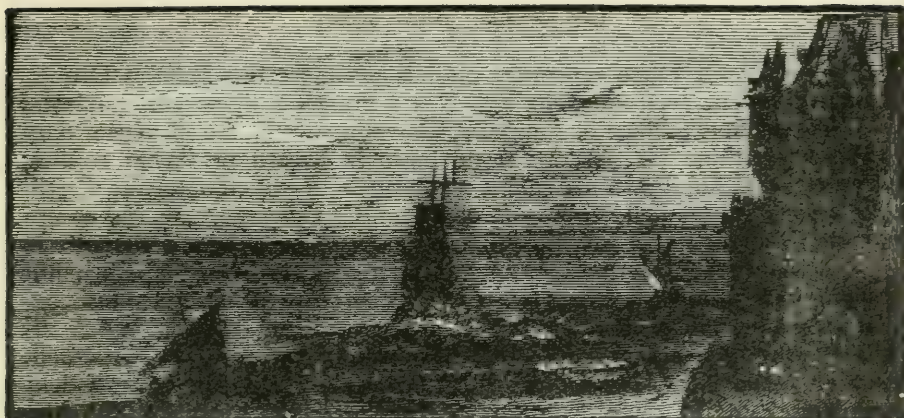
Cette lettre démontre par son allure cérémonieuse la froideur, sinon la rupture, des relations de madame Victor Hugo avec Sainte-Beuve depuis plusieurs années. Fut-elle l'occasion de leur reprise ? Je ne sais, mais en 1848, au moment de l'insurrection de juin, Sainte-Beuve s'informa avec une sollicitude toute particulière de la santé de la famille, enfermée place Royale par l'émeute, tandis que Victor Hugo abordait courageusement les barricades pour haranguer et apaiser les insurgés. Quelques mois après, Sainte-Beuve fut nommé professeur de l'Université de Liége, où il resta un an, et d'où il écrivit à madame Victor Hugo.

Les relations continuèrent entre eux sous l'Empire. Il y eut des lettres échangées et des visites. Madame Victor Hugo, toujours obsédée par l'idée d'une réconciliation entre son mari et son ami, ne manquait pas une occasion de communiquer au premier ce qu'il y avait d'élogieux pour lui dans les lettres du second. Sainte-Beuve n'avait donc pas tort d'écrire à Baudelaire, le 5 janvier 1866, en parlant d'elle : « C'est la seule amie constante que j'aie eue dans ce monde-là. » Elle mourut à Bruxelles le 27 août 1868. Sa mort causa à Victor Hugo un vrai chagrin, dont ses lettres à madame Chenay, à Vacquerie, à Meurice, à Victor Pavie, à Théodore de Banville renferment d'éloquents échos. Il écrivait à madame Chenay,

la sœur d'Adèle : « Dieu recevra cette âme douce et grande dans la lumière. Elle a maintenant des ailes. » Il était sincère, non seulement parce qu'il était fidèle aux tendres souvenirs de sa jeunesse, mais aussi parce qu'il n'avait jamais douté de la fidélité de sa femme, même aux heures cruelles où il écrivait : « J'ai acquis la certitude qu'il était possible que ce qui a tout mon cœur cessât de m'aimer. » Il ne lui avait pas gardé ce cœur tout entier. Au moment où elle mourut, il y avait trente-cinq ans qu'il en avait aliéné une partie au profit d'une autre femme, celle à laquelle il écrivait le 16 février de cette même année 1868 sur le *Livre de l'Anniversaire* :

S'être longtemps aimés sur la terre, c'est devant Dieu le droit de s'aimer toujours au delà de la terre... Chaque fois qu'une année s'ajoute à notre amour, il me semble qu'une étoile s'ajoute à notre ciel. Sois bénie comme tu es adorée.





III

LES FAUTES DU MARI

Quand le soleil d'avril rit à travers les feuilles,
Quand, d'un regard charmant, joyeuse, tu m'accueilles,
Je sens un feu divin dans mon cœur s'allumer ;
Sans l'amour, sans la foi, notre nuit serait noire.
Dieu ne l'a pas voulu. La nature fait croire,
La femme fait aimer.

V. Hugo. (Vers inédits).

Je ne saurais dire exactement la date de ces vers, retrouvés dans les papiers de Juliette Drouet, qui fut pendant cinquante ans la maîtresse de Victor Hugo ; mais, écrits pour elle, ils expriment d'une façon admirable le double sentiment qui inspira, du début à la fin, l'ardente et fidèle passion du poète. La foi et l'amour étaient en lui inséparables. Il croyait et il aimait. Dégagé des dogmes et libéré des pratiques religieuses, il n'en escomptait pas moins les joies et les réparations du ciel pour compléter le bonheur ou pour racheter les malheurs que la vie terrestre réserve aux créatures humaines. Il donnait à Dieu son âme immortelle et il partageait entre sa femme et Juliette un cœur assez vaste pour contenir deux amours terrestres. Tandis que Sainte-Beuve, pour se faire aimer, feignait de croire, Victor Hugo, qui était sincère, croyait en Dieu et en la vie future. Mais bien loin d'admettre que la religion fût un obstacle à son amour, il associait dans la même exaltation lyrique sa foi et sa passion, dont les effusions se confondaient. D'ailleurs l'idée de la rédemption de Juliette, qui avait beaucoup péché, contribua à développer ce mélange, qu'aucun romantique ne poussa si loin.

Quand Victor Hugo rencontra pour la première fois Juliette Drouet, en mai 1832, elle avait vingt-six ans. Née à Fougères de parents modestes — son père était tailleur et s'appelait Gauvain — elle aurait végété dans la pauvreté d'une vie obscure si un heureux hasard ne l'avait confiée, orpheline presque dès sa naissance, à son oncle, le sous-lieutenant d'artillerie Drouet, auquel elle emprunta son nom. Ce brave homme, qui comptait huit campagnes et une blessure, avait passé au service sédentaire et était devenu canonnier garde-côtes dans un coin de Bretagne. Recueillie par lui, Juliette mena pendant ses premières années une existence buissonnière, dont aucune école n'entama la liberté sauvage et gaie. A l'âge de dix ans, elle fut mise au couvent des Bénédictines de l'Adoration Perpétuelle du Saint-Sacrement, par les soins mêmes de son oncle qui y avait deux parentes ; l'une sa sœur, la mère des Anges, l'autre sa cousine, la mère Sainte-Méchtilde, « toute jeune, ayant une admirable voix ». La jeune pensionnaire, d'ailleurs adulée et gâtée, atténua par sa gaminerie effrontément éveillée et par sa vivacité spirituelle l'austérité des règles trop rigoureuses du couvent. Elle y apprit le chant, le dessin, les grâces aisées du savoir-vivre, et elle dut sans doute à cette éducation soignée un goût littéraire et un don du style dont Victor Hugo sentit vite le contraste avec l'ignorance de sa femme. Comme elle n'avait pas la vocation, et qu'il était facile de s'en apercevoir, elle quitta le couvent vers l'âge de seize ans, après avoir subi l'examen, où sa grâce éclata mieux que sa piété, de Mgr de Quélen, archevêque de Paris. Elle avait une figure adorable. Que devint-elle ? Pendant deux ou trois ans on perd sa trace. En 1825, on la retrouve comme modèle dans l'atelier du sculpteur Pradier, dont elle devient la maîtresse et dont elle a, en 1826, sa fille Claire. Brutal, cynique, grossièrement vaniteux, sans argent, sans orthographe et sans tact, ce membre de l'Institut ne songe pas à s'embarrasser d'un mariage compromettant, qui lui apparaît comme une déchéance, et il pousse sa maîtresse vers les planches du théâtre. En 1828, elle est à Bruxelles sous la garde d'une certaine dame Giraudier, dont elle passe pour la fille, sans qu'il semble qu'elle en reçoive des conseils maternels ! Pradier, de loin, la sermonne. Il paie la pension de Claire, dont il ne peut renier la paternité, mais il abandonne Juliette à son sort et à ses chances.

Après n'avoir connu d'autre engagement que celui du Mont-de-Piété — — ce mot, qu'elle écrit, atteste son enjouement dans l'infortune, — elle a la chance de rencontrer Félix Harel, qui lui trouve un emploi au théâtre royal de Bruxelles. Elle débute en janvier 1829. Un an après, rentrée à Paris, et toujours sous la protection de Harel, elle joue d'abord à la Porte-Saint-Martin, puis à l'Odéon. Elle a des succès de jolie femme. Actrice, elle est inexpérimentée, mais non dépourvue de talent. Il faut qu'elle en ait assez et qu'elle ait réussi, puisque, en 1832, Harel lui signe un nouvel engagement et l'affecte au théâtre de la Porte-Saint-Martin pour y tenir



l'emploi de « jeune première ». A ce moment, elle gagne six mille francs par an. Mais, payables par douzièmes, ils ne suffisent pas à satisfaire les goûts de luxe qu'elle a conservés malgré les conseils de Pradier. Elle a des amants. Deux, qu'on peut nommer, puisqu'elle a laissé les preuves écrites de ses relations avec eux, ne sont guère plus riches que Pradier. Celui-ci, dans toutes ses lettres, et surtout dans la saison des étrennes, crie misère. Les autres ne peuvent ou ne donnent guère mieux.

L'un, Charles Séchan, âgé de vingt-neuf ans, est un décorateur de talent, qui de l'atelier Lefèvre est passé à l'atelier Ciceri, où il travaille, en particulier, pour la Porte-Saint-Martin. C'est au théâtre, sans doute, qu'il a connu Juliette. Elle a pour lui une vraie passion.

Je ne suis plus maîtresse de mon inquiétude, lui écrit-elle dans une lettre qui ne porte pas de date. *Il faut que je sache absolument où vous êtes et comment vous êtes. Ne perdez pas un moment à me répondre, soit pour me rassurer, soit pour m'appeler à vous si vous aviez besoin de moi pour quoi que ce soit. Entre nous, je vous l'ai déjà dit, c'est à la vie à la mort.*

Séchan fait et donne ce qu'il peut. Il avance de l'argent à Juliette. Plus tard, impuissante à le lui rendre dans une situation difficile pour tous les deux, elle lui écrira :

Pauvre ami, oh ! c'est bien dur et bien amer pour moi de ne pouvoir pas te rendre une fois ce que tu m'as si généreusement donné vingt et cent fois. Telle est ma condition sur cette terre : toujours insolvable, envers les gens à qui je dois le plus, que j'estime le plus, que j'aime le plus.

L'autre, Alphonse Karr, âgé de vingt-quatre ans, donc de deux ans moins âgé qu'elle, a publié un roman, *Sous les Tilleuls,* qui l'a rendu célèbre. Spirituel, sceptique et cynique, à court d'argent, mais non de moyens, il n'a pas la nature généreuse et délicate de Charles Séchan.

Comme il a promis le mariage à Juliette, qu'il appelle sa « chère femme » ou sa « belle Julie », il ne se fait pas scrupule de considérer que tout déjà est commun entre eux et, quand il a besoin de cinq cents francs, il les lui emprunte. J'ai ses lettres sous les yeux ; elles caractérisent une époque et elles jugent l'homme :

Je t'aime assez pour me confier à toi. Les deux demandes de mon père et de mon frère sont pressantes. Engage des bijoux, s'il est nécessaire, pour me prêter cinq cents francs. Je serai en mesure de te les rendre — facilement — au plus tard dans deux mois. Je te regarde comme ma femme ; *tu le vois, ce mot-là n'est plus une caresse, c'est un mot sérieux.*

Il se dit « ennuyeux à mourir », mais dans un autre billet et dans une autre circonstance, il la presse de prendre une résolution.

Si, ce qui paraît aujourd'hui livré au hasard, tu te trouves être plus riche que moi, je prendrai sans scrupule, sans hésitation, la moitié de ta petite fortune. Si tu n'as rien, tu dois de même ne pas hésiter à partager avec moi le fruit de mon travail, et j'aurai bien de la force et du courage quand je travaillerai pour toi. D'autant, ma belle fille, que je ne vois pas trop comment je ferais pour vivre loin de toi. Si tu es ma femme, Julie, si tu es décidée à partager ma vie et mon avenir, quels qu'ils soient, il est simple et nullement répugnant pour moi de te dire : procure-moi encore cinq cents francs pour demain. Mais si tu refuses de t'associer à ma vie ou si tu y mets des restrictions, je ne peux ni ne veux *accepter ce nouveau service.*

Au moment où Alphonse Karr, candidat à son mariage et à son argent, la sollicite ainsi, Juliette, qui avait d'abord habité la rue des Tournelles au Marais, est passée au boulevard Saint-Martin. Quelque temps plus tard, elle occupe un luxueux appartement rue de l'Echiquier. Sa vie a changé, elle est devenue la maîtresse du prince Demidoff, dont la fortune peut se prêter à ses besoins et à ses goûts. L'est-elle déjà quand Victor Hugo est fasciné par sa rencontre, dans un bal d'artistes, en mai 1832 ? A en juger par le luxe dont elle est parée, il faut le croire, car ni Pradier ni Séchan ni Alphonse Karr, même réunis, n'auraient pu en faire les frais. Cette apparition éblouissante met le feu dans l'âme du poète, qui l'a racontée plus tard dans des vers de grâce et de flamme :

...Fraîche et belle,
Dans un lieu radieux qui rayonnait moins qu'elle,
Ses cheveux pétillaient de mille diamants
. . . .
Blanche avec des yeux noirs, jeune, grande, éclatante,
Tout en elle était feu qui brille, ardeur qui rit...

Timide, chaste, fidèle à sa femme, mis en garde contre les actrices par une sorte de méfiance instinctive et par les souvenirs que lui ont laissés les répétitions de *Hernani,* Victor Hugo s'éloigne de l'apparition brûlante. Mais est-on, même avec du génie, maître de sa destinée ? Le poète n'échappa que peu de temps à la femme de théâtre. Neuf mois après l'avoir fuie, il devint son amant, et « l'étincelle » dont il avait eu peur alluma dans son cœur un incendie qui dura cinquante ans.

Engagée au théâtre de la Porte-Saint-Martin pour y tenir les premiers rôles, Juliette Drouet accepta, le 3 janvier 1833, de jouer la princesse Negroni dans *Lucrèce Borgia.* Elle y mit même un empressement dont sa lettre à Harel donne la raison : « Il n'y a pas de petit rôle dans une pièce de

M. Victor Hugo. » A ce moment l'auteur et l'actrice ne se connaissaient pas. Les répétitions les rapprochèrent. Mais, toujours inquiet de « ce qui salit le poète », c'est-à-dire « des tracasseries de la coulisse », Victor Hugo conserva à l'égard de sa belle interprète, qui multiplia, s'il faut en croire la légende, ses coquettes avances, une attitude respectueuse et prudente.

La première représentation valut au drame de *Lucrèce Borgia* un triomphe. La princesse Negroni en eut sa part. Théophile Gautier nous a laissé le témoignage du succès personnel qui récompensa Juliette de son abnégation. « Elle avait deux mots à dire et ne faisait en quelque sorte que traverser la scène. Avec si peu de temps et si peu de paroles elle a trouvé moyen de créer une ravissante figure, une vraie princesse italienne, au sourire gracieux et mortel, aux yeux pleins d'enivrement perfide ; visage rose et frais qui vient de déposer tout à l'heure le masque de guerre de l'empoisonneuse, si charmante d'ailleurs qu'on oublie de plaindre les infortunés convives et qu'on les trouve heureux de mourir après lui avoir baisé les mains. » En écrivant ces lignes, Théophile Gautier, disciple fidèle, reflétait la pensée du maître qui, au lendemain de la représentation, avait publiquement félicité mademoiselle Juliette de « l'éclat extraordinaire » qu'elle avait jeté sur son apparition. « Elle n'avait que quelques mots à dire, elle y a mis beaucoup de pensées. Il ne faut à cette actrice qu'une occasion pour révéler puissamment au public un talent plein d'âme, de passion et de vérité. » L'occasion manqua à la femme de théâtre, ou plutôt la femme de théâtre manqua, neuf mois plus tard, à l'occasion. Mais la jolie femme attendit moins et réussit mieux. *Lucrèce Borgia* avait été jouée le 2 février. Moins de trois semaines après, Juliette Drouet était la maîtresse de Victor Hugo.

Et c'était sa première maîtresse. Qu'on n'en ait, avant, nommé ou connu aucune, voilà déjà une constatation qui aurait, avec un homme aussi célèbre, la valeur d'une preuve. Mais il y a, pour l'affirmer, un témoignage dont l'autorité sur ce point prend, du fait même de sa partialité habituelle contre Victor Hugo, une autorité irrécusable. C'est celui de M. Paul Chenay qui, beau-frère et ami de madame Victor-Hugo, a dédié à sa « mémoire vénérée » un livre où il est tout à fait catégorique. « Pour Victor Hugo, il n'y avait pas d'autre femme que son Adèle. Il allait au théâtre, suivait et dirigeait les répétitions et la mise en scène de ses pièces, ne s'occupant des acteurs et des actrices qu'au point de vue de leurs rôles : il ignorait le reste. Les propos grivois, les provocations quelconques avaient été *jusqu'alors* sans effet sur lui... *Il était jusque-là sans défiance contre les procédés de séduction des femmes de théâtre...* Pendant plusieurs années il résista victorieusement aux tentations offertes chaque jour à sa jeunesse, mais dans une telle lutte il devait être vaincu. »

Ce témoignage suffit ou devrait suffire à détruire la légende, l'une des plus fortement enracinées que je connaisse, qui attribue à la revanche d'un

amour trahi les relations amoureuses de madame Victor Hugo avec Sainte-Beuve. C'est pour l'opinion publique la vérité courante. Cette prétendue vérité, mise en circulation par Alphonse Karr dans le récit des *Guêpes*, qui fourmille d'inexactitudes, a contre elle les faits et les dates. Je ne sache pas qu'aucun des défenseurs de madame Victor Hugo, même parmi ceux qui sont les plus acharnés à atténuer sa faute, ait eu l'imprudence de la prendre à son compte. Quelle que soit l'étendue des torts de la femme du poète, qu'elle ait succombé dans la chute totale ou qu'elle se soit défendue contre le suprême abandon, ses torts conjugaux sont, de l'aveu unanime, antérieurs à 1833. Comment pourraient-ils donc, puisque Victor Hugo n'a connu sa première maîtresse que le 19 février de cette année, être la vengeance d'une femme indignée et affolée ? Il faut se résoudre à l'évidence. Si madame Victor Hugo a trompé son mari, l'infidélité de celui-ci n'a rien à y voir. Au contraire, Victor Hugo, en trompant sa femme, pouvait se donner pour excuse, sinon son infidélité, à laquelle il ne croyait pas, du moins les atroces souffrances que l'audacieuse entreprise de Sainte-Beuve, mal repoussée, lui avait fait endurer pendant plus de deux ans. Les répétitions de *Lucrèce Borgia* l'avaient exposé à des dangers accrus qu'il n'était plus en état de repousser. D'*Hernani* à *Lucrèce Borgia* la vie impitoyable lui avait révélé, sans qu'il eût à sortir de chez lui, des trahisons et des défaillances dont son amour et son amitié, entre lesquels il avait partagé son cœur trop confiant, avaient été également meurtris. Il avait ressenti les plus cruelles amertumes, et ce n'est pas pour le soulagement d'une heure qu'il avait poussé le cri tragique : « J'ai acquis la certitude qu'il était possible que ce qui a tout mon amour cessât de m'aimer. » Certes, sa femme, entraînée par un mysticisme qu'un ami perfide avait habilement entretenu pour la détourner vers des fins coupables, n'avait pas cessé de l'aimer, mais elle en avait aimé un autre. Fatiguée par cinq maternités successives, elle se dérobait aux caresses de son mari, qu'une vigueur peu commune rendait de plus en plus exigeant. Ayant partagé son cœur, elle refusait son corps, et Sainte-Beuve prétendait dans le *Livre d'Amour*, avec une monstrueuse indélicatesse, aggravée par de mauvais vers, que ce partage expliquait ce refus.

Adèle ! tendre agneau ! que de luttes dans l'ombre,
Quand ton lion jaloux, hors de lui, la voix sombre,
Revenait usurpant sa place à ton côté,
Redemandait son droit, sa part dans ta beauté,
Et qu'en ses bras de fer, brisée, évanouie,
Tu retrouvais toujours quelque ruse inouïe
Pour te garder fidèle au timide vainqueur
Qui ne veut et n'aura rien de toi que ton cœur !

Ces refus avaient exaspéré la chair de Victor Hugo. S'il séparait « l'animal humain de l'âme divine », il s'en fallait que sa nature ardente fût insen-

sible aux réalités de l'amour. Qu'on se rappelle ses désirs, ses craintes, ses angoisses de fiancé. « Souvent d'enchanteresses illusions te transportent, mon Adèle bien-aimée, dans les bras de ton mari ; il te serre sur son cœur, tes lèvres adorées pressent ses lèvres, tu te plais à ses caresses, tu y réponds, Adèle ; tout son être se confond avec le tien. Puis l'excès du bonheur me réveille, et rien !... Et mon lit vide, et mon Adèle absente !... Il me semble que je passe du ciel dans l'enfer... »

Juliette lui apporta le ciel. Parmi les *Belles Femmes de Paris*, dont la plume d'écrivains exercés vantait les charmes, il n'en était pas de plus belle qu'elle. Elle inspirait magnifiquement Théophile Gautier, dont le portrait est un témoignage qu'il faut toujours citer : « La tête de Mademoiselle Juliette est d'une beauté régulière et délicate qui la rend plus propre aux sourires de la comédie qu'aux convulsions du drame ; le nez est pur, d'une coupe nette et bien profilée ; les yeux sont diamantés et limpides ; la bouche, d'un incarnat humide et vivace, reste fort petite, même dans les éclats de la plus folle gaieté. Tous ces traits charmants en eux-mêmes sont entourés d'un ovale du contour le plus suave et le plus harmonieux ; un front clair et serein, comme le fronton de marbre blanc d'un temple grec, couronne lumineusement cette délicieuse figure ; des cheveux noirs abondants, d'un reflet admirable, en font ressortir merveilleusement l'éclat diaphane et lustré. Le col, les épaules et les bras sont d'une perfection tout antique ; elle pourrait inspirer dignement les sculpteurs et être admise au concours de beauté avec les jeunes Athéniennes qui laissaient tomber leurs voiles devant Praxitèle méditant sa Vénus. »

Cette beauté n'était marmoréenne que par la fermeté de ses formes impeccables. Elle savait sourire. La jeune enchanteresse était gaie et spirituelle. Elle apportait au poète ardemment épris une fraîcheur d'âme que les expériences de la vie et de l'amour n'avaient ni attristée ni corrompue. Il fut, dès leur première nuit, lyriquement vaincu par sa conquête. Huit ans plus tard, il évoquait ce souvenir dans une des pages les plus belles du *Livre de l'Anniversaire* : « T'en souviens-tu, ma bien-aimée, notre première nuit, c'était une nuit de carnaval, la nuit du mardi gras de 1833. On donnait, je ne sais dans quel théâtre, je ne sais quel bal où nous devions aller tous les deux. (J'interromps ce que j'écris pour prendre un baiser sur ta belle bouche, et puis je continue.) Rien, pas même la mort, j'en suis sûr, n'effacera en moi ce souvenir. Toutes les heures de cette nuit-là traversent ma pensée, en ce moment, l'une après l'autre, comme des étoiles qui passeraient devant l'œil de mon âme. Oui, tu devais aller au bal, et tu n'y allas pas et tu m'attendis.

« Pauvre ange, que tu as de beauté et d'amour ! Ta petite chambre était pleine d'un adorable silence. Au dehors, nous entendions Paris rire et chanter, et les masques passer avec de grands cris. Au milieu de la grande fête générale, nous avions mis à part et caché dans

l'ombre notre douce fête à nous. Paris avait la fausse ivresse, nous avions la vraie.

« N'oublie jamais, mon ange, cette heure mystérieuse qui a changé ta vie. Cette nuit du 17 février 1833 a été un symbole et comme une figure de la grande et solennelle chose qui s'accomplissait en toi. Cette nuit-là, tu as laissé au dehors, loin de toi, le tumulte, le bruit, les faux éblouissements, la foule, pour entrer dans le mystère, dans la solitude et dans l'amour ! »

Cet amour dicta tout de suite au poète des vers admirables. Les deux premières pièces inspirées par Juliette sont sans doute celles qui débutent ainsi : l'une :

> Lorsque ma main frémit si la tienne l'effleure.

l'autre:

> Oh ! si vous existez, mon ange, mon génie (1).

Seule cette dernière pièce est datée du 10 mars 1833. J'en possède la copie, faite sur l'heure, par Juliette, et j'imagine que c'est celle dont elle parlait dans une lettre que M. Guimbaud a classée dans l'année 1833 sans pouvoir lui assigner une date plus précise : « Il n'est pas tout à fait six heures du soir, je viens de finir de copier les vers que tu m'avais donnés hier ; je ne suis pas très familiarisée avec les compliments en usage dans le beau monde ; tout ce que je puis te dire, c'est que j'ai pleuré et admiré en t'entendant les lire, c'est que j'ai pleuré et admiré en les relisant ; c'est que je pleure et j'admire en me les rappelant ; je te remercie du fond de l'âme d'avoir pensé à moi en les faisant... » Sans que je veuille accabler madame Victor Hugo sous une comparaison désobligeante, force m'est de reconnaître que, moins sensible aux beautés poétiques, elle ne rencontrait pas de tels accents pour remercier son fiancé ou son mari des vers qu'elle lui avait inspirés. Et son amour n'avait jamais trouvé non plus des phrases comme celle-ci : « J'ai du délire et de l'amour plus que mon pauvre cœur n'en peut contenir. Viens donc prendre le trop-plein de mon extase. »

Est-ce à dire que, dès le premier moment, elle se fût, frappée d'un coup de foudre irrésistible, donnée sans retour et tout entière ? Il n'y paraît pas, s'il faut en croire un passage trop précis du *Journal* du comte Apponyi, et surtout s'il faut tenir pour exacte la date du 12 mars 1833 qu'il donne à la scène. Intrigué et invité par une lettre spirituelle, dont le cachet portait un amour endormi avec cette devise : *Ne le réveillons pas*, et qui était écrite sur du papier « velouté, satiné et parfumé », il se rendit, accompagné d'un ami, chez Juliette, qui l'avait un soir, sans qu'il la connût, taquiné dans un bal masqué sous les espèces d'un domino noir. « Par un petit escalier, fort bien tenu, nous gagnons une antichambre où un petit garçon en livrée

(1) *Toute la Lyre*, Livre VI, I et II.

noire, avec des aiguillettes sur l'épaule, nous demanda notre nom et nous dit, en nous introduisant dans un très joli salon meublé avec beaucoup de recherche, qu'il va prévenir sa maîtresse. »

La scène qui suit, racontée avec une grande délicatesse, renferme un quiproquo dont il ne semble pas que les honneurs soient faits par la vertu farouchement intransigeante de Juliette.

Je n'accuse d'ailleurs que sa coquetterie trop souriante, sans mettre en doute sa fidélité au poète dont elle venait de faire la conquête. Des deux, à ce moment, c'est lui qui aimait avec le plus de passion, et cette passion s'exprimait en dédicaces enflammées ou tendres sur les livres qu'il lui donnait. Elle était, par nature, collectionneuse et, tandis que les petits papiers, les brouillons ou les manuscrits de son mari ne paraissaient pas intéresser l'indolence de madame Victor Hugo, Juliette ne laissait rien perdre. Elle ramassait et elle rassemblait jusqu'aux miettes qui tombaient de la table de travail du poète, dont la vanité ne pouvait manquer de s'en trouver satisfaite et encouragée.

En août 1833, elle met la main sur les trois volumes du *Conservateur littéraire*, dont, de 1819 à 1820, Victor Hugo a, pour une grande partie, rempli les trente livraisons. Evidemment il ne faut pas juger de la rareté de ce livre en 1833 par celle qui en a fait depuis un des joyaux les plus exceptionnels de la littérature romantique. Mais l'exemplaire de Juliette, qui est aujourd'hui dans mes mains, n'en est pas moins, même pour son époque, un bibelot curieux et précieux. Les trois volumes portent en effet, de la main de Hugo, les corrections qu'il a faites pour les articles passés dans *Littérature et Philosophie mêlées*. On comprend donc sa dédicace : *Exemplaire unique. A ma Juliette bien-aimée.* Et quels vers admirables lui donnent une incomparable valeur :

Oh ! je suis le regard et vous êtes l'étoile !
Je contemple et vous reluisez.
Je suis la barque errante et vous êtes la voile !
Je flotte et vous me conduisez.
Près de vous qui brillez je marche triste et sombre,
Car le jour radieux touche aux nuits sans clarté,
Et comme après le corps vient l'ombre
L'amour pensif suit la beauté !

(20 août 1833. Minuit)

La richesse lyrique de ces vers n'empêchait pas que l'amour de Victor et de Juliette ne connût des heures de misère, de détresse et de désespoir. Les nuages assombrissaient la splendeur de l'étoile et des remous secouaient la barque errante. Entre les deux amants les querelles étaient fréquentes et les scènes violentes. Aux espiègleries charmantes dont Juliette était cou-

tumière, et auxquelles ne répugnait pas un Olympio qui ne craignait pas de déroger, succédaient d' « atroces folies ». Victor Hugo était incurablement jaloux. Quand le passé de Juliette se levait devant lui, une sombre colère agitait son âme farouchement passionnée. « *Si jamais amour,* disait-il, *a été complet, profond, tendre, brûlant, inépuisable, infini, c'est le mien.* » Mais en même temps cet amour se méfiait. La jalousie du poète n'était pas respectueuse comme celle qu'il montrait à Adèle au temps des fiançailles. Elle était devenue « le soupçon outrageant » dont il se défendait alors. Juliette n'avait pas été habituée à être aimée ainsi. Elle avait connu le plaisir plus que l'amour et cet amour nouveau, qui la gagnait peu à peu, la flattait à la fois et l'effrayait. Elle demandait à son ami de la « sanctifier » et de « faire revivre du milieu de sa vie ce qu'il y avait en elle de bon et de vertueux ». Etait-ce de son rôle ou de sa vie, était-ce vraiment de la Jane de *Marie Tudor* ou n'était-ce pas plutôt de Juliette qu'il voulait parler en lui écrivant au lendemain de la première représentation de cette pièce : « Jane est un rôle qui a le front baissé. » Elle baissait le front, il la bénissait et il lui pardonnait. L'exaltation de l'amour emportait tout. Mais « l'injuste et soupçonneuse jalousie » le reprenait et il l'accablait sous les reproches. De son côté elle était jalouse. En août, il lui ouvrit les portes de sa maison. Elle le remercia de l'avoir conduite aux lieux où il vivait, *où il aimait,* où il pensait. Mais elle apporta de cette visite une profonde tristesse et l'affreux découragement de la position « accroupie et humiliante » dont elle se plaignait. Ils s'aimaient et ils se torturaient. Deux fois elle voulut partir. En juin elle trouva un asile dont il eut vite fait de la retirer. En septembre, elle lui demanda, à la suite d'une scène plus violente, de lui laisser prendre, sous le prétexte de la santé de sa fille, la diligence pour Saumur, d'où elle partirait pour l'étranger. Mais, sujette aux mêmes retours que lui, elle le suppliait à genoux, quelques jours après, de ne pas la quitter. Ils se torturaient et ils s'adoraient. Lui, il lui écrivait :

Quand je suis triste, je pense à vous comme l'hiver on pense au soleil, et quand je suis gai, je pense à vous comme en plein soleil on pense à l'ombre.

Elle, elle disait :

« Il me faut toi, il ne me faut que toi, je ne peux pas vivre sans toi. »

Fut-elle infidèle ? Quoi qu'on en ait dit, je ne le crois pas. En juin, elle lui écrivait : « Dieu m'est témoin que je ne t'ai pas trompé dans notre amour une seule fois, depuis quatre mois, soit en actions, soit en pensées. » En septembre : « Ma vie, depuis sept mois, a été honnête et pure... » Pourtant, et ces protestations mêmes en sont le témoignage, il la soupçonnait. Personne n'a précisé ces soupçons et personne surtout n'a prouvé qu'ils fussent fondés. M. Gustave Simon, dans son commentaire sur *Marie Tudor,* a écrit : « Elle avait pu croire d'abord ne s'abandonner que pour un caprice,

et elle ne paraît pas s'être crue obligée d'y rester fidèle... Il n'en avait pas moins, lui, à lui pardonner, non seulement tout le passé, mais quelque chose du présent. Il pardonna de tout son amour. » Le passé, oui, et il faut le dire, tout le passé. Mais qu'était-ce donc que ce « quelque chose du présent » ? Une liaison nouvelle ? Nul n'en a parlé, et je l'ignore. Une survivance du passé ? Laquelle ? Pradier ? Il y avait sept ans qu'un certain genre de relations n'existait plus entre Juliette et lui. Alphonse Karr ? La rupture était complète. Séchan ? Il était de tous celui pour lequel elle avait eu le sentiment le plus fort, elle lui restait très affectueusement dévouée, et elle le lui écrivait.

Quel que soit l'état de mon cœur, quelle que soit ma vie, il y aura toujours un côté du cœur assez sain pour vous aimer.

Mais ce n'était plus que de l'amitié. Le prince Demidoff ? C'est M. Léon Séché qui a accusé Juliette d'avoir, servant deux maîtres à la fois, continué pendant quelque temps les relations avec ce somptueux boyard. Une affirmation n'est pas une preuve. Je crois, au contraire, avec M. Guimbaud, qui a eu sous les yeux toutes les lettres de Juliette, qu'elle avait totalement brisé avec le prince à partir du 19 février, sinon même avant.

Cette rupture avait brusquement interrompu la vie de luxe qu'elle menait ou du moins avait supprimé pour elle les moyens de la continuer. Elle la laissait dans l'embarras. Habituée à ne pas compter, dépensière et imprévoyante, Juliette avait des dettes. Elle devait un peu partout et à tous. Sans avouer tout de suite à Victor Hugo cette situation obérée, elle essaya de faire face au péril. Elle connut des heures pénibles, dont une lettre qu'elle envoya à son amie, madame Krafft, renferme le douloureux aveu.

Ma chère Laure. Jusqu'au retour de Pradier, il faut que tu tâches de me prêter mille francs. J'ignore comment tu pourras te les procurer, mais il s'agit d'honneur, et c'est à toi que je me confie. Je perds la tête. Je ne sais plus que faire, mais il me faut cette somme demain, — demain, entends-tu ? Mon Dieu ! fais l'impossible, fais plus que pour toi. Si tu savais combien je suis malheureuse depuis que tu m'as quittée !

Ce sont les créanciers, et non les amants, qui l'obsèdent. Elle recourt, pour éluder les questions de Victor Hugo, à des dissimulations, à des réticences, à des mensonges :

« Aujourd'hui, lui écrit-elle, j'ai eu la mauvaise pensée de te cacher la visite d'un créancier qui s'est présenté chez le portier et qui n'est pas monté. J'ai cherché dans mes ressources de quoi le payer à ton insu... »

Ces scènes renouvelées développent chez lui une méfiance à laquelle sa jalousie instinctive n'est déjà que trop portée. Comme certaines apparences donnent tort à la malheureuse femme, qui n'ose toujours pas avouer toute sa détresse, il la soupçonne à tort et il l'accuse avec une injuste sévérité. Il paie les dettes qu'il réussit à connaître. Il prend à son compte la rançon de ce passé qui le fait souffrir. Il pardonne et il donne. Il travaille pour elle.

Cet argent est à vous, je viens de le gagner pour vous. C'est le reste de ma nuit que j'ai voulu vous donner. Il fallait avoir la chose qu'on me demandait ce matin ou pas. La plume m'est tombée vingt fois des mains, mais c'était pour vous : j'ai travaillé. Je ne suis pas comme les autres hommes : je fais la part de la fatalité. Même dans votre chute je vous regarde comme l'âme la plus généreuse, comme la plus digne et la plus noble créature que le sort ait jamais frappée. Ce n'est pas moi qui me réunirai aux autres pour accabler une pauvre femme terrassée. Personne n'aurait le droit de vous jeter la première pierre, excepté moi. Si quelqu'un la jette, je me mettrai devant.

Ainsi vont leur vie et leur amour, faits d'exaltation et de détresse, de joie et d'amertume, de confiance et de désespoir, de rayons et d'ombres, d'effusions lyriques et de dettes criardes, de voluptés et de querelles. Une scène de violences est suivie d'une scène d'amour, que de nouveaux orages suivent. « Je ne trouve pas de mots, écrit Juliette, pour vous dire mon regret, mon repentir, mon désespoir de tout ce qui s'est passé ce soir, je n'en excepte pas vos torts. Je vous en demande pardon comme des miens. Je vous demande pardon d'avoir consenti à vous appartenir après ce qui s'était passé entre nous. J'aurais dû prévoir ce qui devait arriver, ce qui est arrivé... » Quand elle lui écrit cette lettre, il est une heure du matin, il vient de partir et il y a eu entre eux de tels mots échangés, des reproches et des injures, que, l'âme tendue, elle est inquiète de son retour chez lui, du trajet pénible, d'une défaillance possible. Rassurée par le temps écoulé, elle songe avec une amère tristesse que la répétition de ces « scènes affligeantes » lui fait une « position gangrenée » et c'est alors que, « coupant à travers son âme et sa vie », elle projette le départ pour Saumur et pour l'étranger. Mais une douce caresse l'arrête, une musique d'amour passionné et tendre, — celle que son amant, reconquis et repentant, va écrire tous les soirs, avant des séparations moins tumultueuses, et en hymne d'amour reconnaissant, sur un carnet dont elle fait une chère relique.

Cette relique précieuse est passée directement de sa famille dans mes mains sans avoir connu, au milieu de la dispersion de tant de choses, les contacts salissants des ventes publiques. C'est un petit carnet en corne noire dont le premier plat porte le mot *Souvenir* incrusté en lettres d'or. Ses pages, ornées de délicieuses vignettes, sont des *Tablettes de Bals et de*

Soirées avec la succession des mois et des jours. Acheté par lui pour elle, ou peut-être par elle avant lui, il n'a pas servi aux bals et aux soirées, qu'ils ont délaissés l'un et l'autre, et il devient le reliquaire où, sans emphase, sans cris de génie, sincère et simple, amoureux et heureux, il écrit en présence de son amie, avant de rentrer chez lui, les pensées que sa passion satisfaite lui inspire. Toutes inédites, elles s'ouvrent par une déclaration générale qui leur donne leur vrai caractère et fixe leur intention commune :

Sur ce livre tous les jours de l'année diffèrent entre eux par la saison, par le mois, par la semaine, par la date. Dans mon cœur ils ne diffèrent pas. Ce qui les remplit, vois-tu, c'est ton nom, c'est ta pensée, c'est ton image, c'est toi présente, c'est toi absente. Sur le premier jour de l'année j'écrirai je t'aime, sur le dernier je t'adore.

Les cinq premières pensées n'ont pas de date. Elles ont dû suivre, pour la réparer et pour la faire oublier, la scène du mois d'octobre après laquelle Juliette eut la mauvaise inspiration de brûler les lettres d'amour de Victor Hugo, dont elle avait mal interprété un mot en lui donnant un sens injuste. Le poète ne se consola pas aisément de cette destruction sacrilège. Il avait mis dans ces lettres « ses entrailles et son sang, sa vie et sa pensée pendant six mois ». Son cœur n'avait jamais rien écrit « de plus vrai et de plus profondément senti ». C'était « comme un sillon de sa vie qui avait été anéanti par un geste de colère ». Il en gémissait amèrement. Etait-ce parce que ces lettres portaient le témoignage d'un amour dont il voulait la révélation dans un temps où elle ne pourrait plus briser le cœur de personne ? Il y a des raisons de le croire. Mais je pense aussi qu'il les savait belles, passionnées, éloquentes, dignes de vivre, et qu'on ne se console pas aisément, même quand on est un génie abondant en chefs-d'œuvre, d'en perdre stupidement quelques-uns. S'il ne remplaçait pas les lettres brûlées, le carnet exprimait en formules brèves la passion dont elles débordaient :

Je t'aime. Je baise tes beaux yeux pour les faire bien dormir.

La nuit tu dors ; moi, je veille ; rêve de moi, je pense à toi.

Ecoute-moi, ma bien-aimée ; la perle se cache au fond des grandes mers, le véritable amour au fond des grands cœurs.

Le plus grand bonheur de la vie, c'est l'amour ; le plus grand malheur de la vie, c'est l'amour. Voilà pourquoi, ma Juliette, quand je te regarde, j'ai si souvent tout à la fois un sourire sur la bouche et une larme dans les yeux.

Etre haï des cœurs méchants, être aimé d'un cœur bon, voilà la vie complète. Ne crains pas la haine si tu as l'amour.

A partir d'ici les pensées sont datées.

Si tu pouvais lire dans mon esprit, tu y verrais que je t'aime ; si tu pouvais lire dans mon âme, tu y verrais que je t'aime ; si tu pouvais lire dans mon cœur, tu y verrais que je t'aime. Pour mon esprit tu es charmante, pour mon âme tu es céleste, pour mon cœur tu es bonne. Il y a en toi une femme dont je baise les pieds et un ange dont je baise les ailes. (29 novembre.)

Tes caresses me font aimer la terre ; tes regards me font comprendre le ciel. (3 décembre.)

J'aime mieux un sourire de toi que tous les cantiques. J'aime mieux l'amour que la religion. J'aime mieux un baiser qu'une prière. Dieu ne remplit que l'âme, une femme remplit le cœur. (4 décembre.)

Je te définirais d'un mot, ma pauvre amie : un ange dans un enfer. (7 décembre.)

Quand tu me regardes je voudrais remplir mon âme avec les douces pensées que je vois dans tes yeux. (10 décembre.)

Une étoile au ciel et toi sur la terre, c'est la même chose. (10 décembre.)

La beauté, tu l'as ; l'intelligence, tu l'as ; le cœur, tu l'as. Si la société t'avait traitée comme la nature, tu serais bien haut. Mais ne t'afflige pas ; la société n'aurait pu te faire que reine, la nature t'a faite déesse. (14 décembre.)

Quand tu souffres, je voudrais avoir le remède qui fait dormir ; quand tu pleures, je voudrais avoir la parole qui fait sourire. Ton beau corps ne devrait pas connaître la maladie ; ta belle âme ne devrait pas connaître la douleur. Tu es faite pour aimer. Tu es faite pour faire du bien aux choses qui t'entourent et non pour que les choses qui t'entourent te fassent du mal. Oh ! moi, je t'aime, je donnerais le ciel que je vois sur ma tête pour le ciel que je vois dans tes yeux. (18 décembre.)

Si je t'écrivais toutes les pensées que j'ai dans l'esprit, cela ferait des volumes. Si je t'écrivais tous les sentiments que j'ai dans le cœur, cela ne ferait qu'une ligne : Juliette, je t'aime !

Il y a deux choses charmantes dans tes beaux yeux quand tu souffres : le regard d'un ange et les larmes d'une femme. (27 décembre.)

Quand on égrène ce chapelet d'amour, on ne peut manquer d'observer qu'il développe surtout des consolations. Qu'avait donc fait Juliette pour être ainsi malheureuse, pour être haïe, pour verser tant de larmes, pour toujours souffrir ? Belle et adorée par un poète de génie, que manquait-il à son bonheur ? Non dépourvue de talent, elle s'en croyait peut-être plus qu'elle n'en avait, et elle rêvait des succès de théâtre, dont Victor Hugo, aveuglé par la passion, ne la détournait pas. Il lui avait promis un rôle important dans une pièce nouvelle pour la récompenser de l'abnégation qu'elle avait montrée en acceptant un personnage effacé dans *Lucrèce Borgia*. La loyauté de sa parole, l'ardeur de son amour et le passé de Juliette lui inspirèrent dans *Marie Tudor* le rôle de Jane, qu'il lui destinait pour servir de partenaire à mademoiselle George. Les répétitions furent orageuses. Mademoiselle George et Bocage furent froidement impertinents à l'égard de la malheureuse Juliette, qu'ils traitaient moins en camarade qu'en intruse, et il fallut toute l'énergie de Victor Hugo pour lui maintenir, à travers toutes sortes d'incidents, son rôle jusqu'à la première représentation (6 novembre 1833). Celle-ci, marquée par un succès pour la pièce, fut pour elle un désastre. Les incidents des répétitions, connus et commentés, avaient créé une atmosphère hostile. Dans la lutte des deux femmes, de Jane et de Marie, *de la gazelle contre la panthère*, disait Victor Hugo, de mademoiselle Juliette et de mademoiselle George, ce fut la panthère qui l'emporta. La gazelle ne reparut pas sur la scène à la seconde représentation. Victor Hugo lui écrivit une lettre admirable pour la consoler et pour la rassurer. Il lui promettait l'avenir, les salles croulant sous les applaudissements, le succès, la gloire, l'immortalité. Mais ces belles phrases, que l'amour inspirait, étaient démenties par l'injustice d'une réalité brutale. Méconnue, Juliette souffrait et pleurait.

Et les créanciers, impitoyables, frappaient à sa porte. Elle eut recours aux usuriers. Ses meubles saisis furent vendus. Lasse d'expédients inutiles et rebutée par des appels infructueux, elle dut avouer à Victor Hugo, dont la générosité avait épuisé les ressources, sa situation désespérée. Ce fut une crise terrible.

Mais on en dénaturerait le caractère et on en méconnaîtrait la vraie cause si on la rattachait uniquement aux embarras financiers sous lesquels était accablée la maîtresse du poète. La jalousie de Victor Hugo y joua le rôle essentiel. Sans que je puisse dire de quel côté ses soupçons s'égaraient, je suis sûr que, rendu méfiant par le passé, il doutait de la fidélité de Juliette. Les mauvaises camarades, non contentes d'avoir chassé de la scène une rivale qui les éclipsait, à défaut d'un talent égal au leur, par l'éclat de sa beauté, répandaient sur la vie privée de la femme des bruits calomnieux et salissants. L'énergie de ses protestations indignées ne suffisait pas à la défendre contre la jalousie toujours éveillée et trop aisément surexcitée de Victor Hugo. L'année 1833 s'acheva dans le drame né de ces soupçons.

A l'occasion du 1er janvier 1834, Juliette écrivit à Victor Hugo une lettre tendre et humble pour reconquérir sa confiance, si fortement ébranlée, et pour assurer dans l'oubli du passé la sécurité de l'avenir. Elle n'y réussit pas tout de suite.

Fermé ou négligé depuis le 27 décembre 1833, le petit carnet d'amour ne se rouvrit que deux semaines après, mais de quelle façon ! Sur une page portant imprimé le seul mot « Souvenir », Victor Hugo écrivait : « 13 *janvier, onze heures et demie du soir. Aujourd'hui encore son amant, demain...* » Les points suspensifs exprimaient les doutes qui agitaient son âme. L'amour dans lequel il vivait depuis dix mois allait-il brusquement et définitivement sombrer ? Inquiet, irrité, mais toujours passionnément amoureux, exalté par sa passion et meurtri par sa jalousie, le poète, quelque soir, résolut d'en finir et il remit son sort à la loyauté et à la conscience de Juliette. Il lui dit : « Si tu me trompes, ton devoir d'honnête femme est de me quitter. Je sors, et, dans ce cas, je ne te retrouverai pas dans une heure. Si tu ne me trompes pas, reste. Agis comme devant Dieu. » Et d'autre part il lui proposa un voyage. Juliette resta. Il la retrouva toute à lui. Rassuré par l'épreuve, Victor Hugo reprit le carnet d'amour et il écrivit :

Le hasard a mis cette date exprès. (L'agenda marquait un 17.) *C'est la date de notre vie qui recommence ou plutôt ce n'est pas le hasard, il n'y a pas de hasard, c'est Dieu, Dieu qui est bon et qui ne veut pas que tes beaux yeux s'éteignent dans les larmes et mon esprit dans la douleur. Tes yeux et mon esprit, ta beauté et ma pensée, ce sont deux choses que Dieu a faites et qu'il a voulu sauver. Hélas ! une séparation comme celle-là eût tout détruit. L'absence, mon amie, a un souffle horrible qui éteint l'amour ou qui éteint la vie. Celle-ci, n'est-ce pas, eût éteint autre chose que notre amour. Vivons donc, aimons-nous, sois belle, regarde-moi, souris-moi, donne-moi tes pieds à baiser, laissons déborder nos cœurs dans la plénitude de notre félicité. Et ne crains plus rien de la vie. Vois-tu, l'amour n'est pas une barque sur l'océan : c'est une île ; si petite qu'elle soit, le flot peut être orageux à l'entour ; il ne l'emporte pas ! Aimons-nous !*

Tant que tu vivras, tant que tu m'aimeras, tant que tu respireras pour moi, mon ciel sera sur la terre. Je donnerais un siècle du paradis pour une heure dans tes bras. Dans ce monde, où il y a si peu de choses rayonnantes, les autres hommes n'ont qu'un soleil. J'en ai deux, moi, qui sont tes beaux yeux. (31 janvier, minuit.)

Sais-tu ce que fait ce petit livre la nuit sous ton oreiller ? Il remplit ton sommeil de doux rêves. Chacune des idées d'amour qu'il contient devient, dès que tu t'endors, le motif d'un songe charmant. Oh ! mets-le toujours sous

ton oreiller, ce petit livre. Ecoute-le la nuit, il te parle. Il te dit : dors bien, afin que ton ami qui est loin ait lui-même un sommeil paisible ; dors bien, afin que ta beauté refleurisse dans le repos de la nuit pour les plaisirs du jour ; dors bien, afin que ton âme puisse ouvrir ses ailes et s'envole pendant quelques heures au ciel. Pauvre ange exilé, tu dois voir le ciel bien charmant dans tes rêves. Mais moi, je n'ai pas besoin de rêver pour voir quelque chose de plus charmant que le ciel, c'est ton amour. (10 février.)

Croire, espérer, jouir, vivre, rêver, sentir, aspirer, sourire, soupirer, vouloir, pouvoir, tous ces mots-là tiennent dans un seul mot : aimer. De même, ma Juliette, tous les rayons du ciel, ceux qui viennent du soleil, ceux qui viennent des étoiles, ceux de la nuit comme ceux du jour, sont mêlés dans un regard de toi. (17 février.)

Quand ton beau sourire rayonne, il fait jour dans mon cœur.

L'exaltation de cet amour continuait à se heurter aux réalités et aux difficultés de la vie qui en assombrissaient les rayons. Il s'acheminait, jour par jour, vers les incidents où son sort devait, en août 1834, se fixer définitivement.

En juin, Juliette écrivait à Séchan, resté son ami, une lettre qui en dit long, quoiqu'elle soit brève, sur sa situation :

Mon cher Charles. Je me suis senti le besoin de répondre sur-le-champ à votre bonne lettre, mais j'en ai été empêchée par mille circonstances tristes et douloureuses. Pauvre ami ! ne me dites pas que vous êtes malheureux à cause de moi ; cela m'afflige plus que je ne puis vous le dire, car il ne dépend plus de moi de vous rendre heureux.

Je vous remercie de l'offre que vous me faites. Je n'accepte pas à présent, puisque je n'ai pas besoin pour le moment de votre dévouement. Si vous passez encore devant ma blafarde maison, pensez à lever les yeux de ce côté : peut-être le hasard me favorisera-t-il. Adieu, mon bon Charles. Aussitôt que je serai déménagée dans mon nouvel appartement, je vous le ferai savoir. Jusque-là je vous laisse ma pendule. Adieu et amitié toujours. — Juliette.

Le mois de juillet, qui fut plus tranquille, eut, le 4, une journée inoubliable. Hôte depuis plusieurs années, pendant la saison d'été, de la famille Bertin, qui le recevait aux Roches, entre Bièvres et Jouy-en-Josas, Victor Hugo conduisit Juliette dans ce pays aimé dont une pièce des *Feuilles d'Automne* avait magnifiquement célébré l'enchantement. Prise à son tour par les charmes du paysage, et désireuse de se rapprocher de son ami, Juliette se fit louer, à une distance de quatre kilomètres, une chambre modeste dans le hameau des Metz. Cette rencontre qui inspira à Juliette

une de ses lettres les plus charmantes devait se traduire dans l'œuvre de Victor Hugo par des vers immortels.

Rentrés à Paris, les deux amants connurent des heures de bonheur, dont un document que j'ai sous les yeux, renferme de significatifs témoignages. C'est un agenda modestement cartonné, avec un banal gaufrage *à la cathédrale*, moins artistique que le petit carnet en corne noire, mais presque aussi précieux puisque Victor Hugo y a écrit des pensées ou des scènes d'amour au milieu desquelles le drame du mois d'août a son épilogue.

A la date du 8 juillet, minuit :

Tu es heureuse auprès de moi en ce moment, et cela me suffit. Ta joie est ma joie. Que m'importe que la vie soit sombre pour moi, pourvu que ton beau visage rayonne. Ton beau visage est un astre dont ton sourire est le rayon. Cet astre, c'est mon étoile. Quand je lève les yeux au-dessus des tristes horizons de la terre, je la vois. Je vois mon étoile, ma Juliette, toi ! — et où tu es, est le bonheur. Une étoile ne peut être qu'au ciel.

A la date du 9 juillet, 1 heure du matin, au crayon :

Quand je t'entends chanter, ma Juliette, tout ce qu'il y a en moi de pensées douces et tendres dresse la tête et écoute. Je suis heureux.

Mon amour, mon ange ! il n'y a rien de plus enivrant que le chant qui sort de ta bouche si ce n'est le baiser qu'on y cueille. N'oublie jamais que ces lignes ont été écrites dans ton lit, toi dans mes bras, nue et adorable, tandis que tu me chantais des chansons de moi avec une voix qui ravissait mon âme. Pauvres chansons que tu me rendais charmantes ! J'en avais fait les vers, tu en faisais la poésie.

19 juillet, minuit et demi :

Ceci est la dernière soirée que nous passons rue de l'Echiquier 35 bis. Gardons un éternel souvenir de cette chambre où nous avons été si heureux et si malheureux ; de cette chambre que j'aime après tout et dont le plafond a été si souvent le ciel pour moi.

Ne repassons jamais dans cette rue, ma Juliette, devant cette porte, sous ces fenêtres, qu'avec un sentiment profond dans le cœur.

Adieu donc à cette maison, mais bonjour éternel à l'amour !

20 juillet, minuit et demi, au crayon :

Voici le premier jour écoulé que nous avons passé ensemble dans ta nouvelle maison rue du Paradis. Oh ! cette rue est bien nommée, ma Juliette ! Le ciel

est pour nous dans cette rue, dans cette maison, dans cette chambre, dans ce lit. C'est une vie nouvelle que nous commençons. Commençons-la avec notre ancien amour. Qu'il n'y ait rien de changé qu'autour de nous. Qu'en nous tout soit comme par le passé, tendre, bon, sympathique, dévoué et amoureux ! Je veux toujours la même vie avec toi, seulement avec moins de pleurs dans tes yeux et plus de sourires sur ta bouche. Cette bouche, je la baise. Sais-tu à quoi est bon le baiser ? A essuyer les larmes et à faire naître le sourire. Souris-moi.

Ce carnet contient, avant même qu'on arrive aux pages non abordées et blanches, deux intervalles de silence : l'un du 9 au 19 juillet, l'autre du 19 juillet au 9 août. Ces deux silences n'ont pas la même cause : le premier est dû à un accident survenu à Victor Hugo ; le second marque le point culminant des scènes tragiques qui trouvèrent à Brest leur dénouement.

Il y eut entre eux, le vendredi 2 août, une discussion terrible. Des paroles violentes furent échangées. Les dettes de Juliette criaient leur menace et son passé. Elle ne pouvait plus faire face à des exigences de plus en plus pressantes. Tout paraissait perdu pour elle : son amant, auquel la révélation de sa situation réelle avait arraché les mots les plus durs, et son engagement à la Comédie-Française, signé depuis six mois, mais que tout désormais rendait impossible. Accablée par le sort, brisée, déchue, elle prit le parti de fuir. Victor Hugo, remué par cette résolution, qu'il sentait cette fois inexorable, et rendu à son amour par la peur de la perdre, ne ménagea pour la retenir ni les supplications, ni les promesses, ni même les menaces. Il lui jurait sa volonté de la sauver par son travail et ses sacrifices, et en même temps il lui faisait redouter, si elle partait, les pires destins. Ses pleurs et sa colère échouèrent. Impuissant à la convaincre, il lui tendit une main *sèche*, en lui disant adieu pour toujours. Elle partit, avec sa fille Claire, pour aller rejoindre à Saint-Renan, par Brest, sa sœur, madame Koch. A peine séparés, ils mesurèrent toute l'étendue de leur amour et l'impossibilité de vivre l'un sans l'autre. De Rennes, où elle s'arrêta un jour, et de Saint-Renan, où elle arriva le mardi 5 août, elle lui envoya des lettres désespérées et déchirantes. Lui, il poussa des cris d'amour et de désespoir déposés à la Bibliothèque Nationale. Ceux qui viendront après nous les connaîtront... en 1963 ! ! Tout ce que j'ai pu en savoir, c'est que Victor Hugo remua « des pieds, des mains et des ongles » pour la sauver, qu'il réussit à « ramasser » mille francs, qu'il émut le cœur de Pradier lui-même, et que, d'accord entre eux, des arrangements furent pris. Puis, il décida d'aller rejoindre et rechercher Juliette. Tandis qu'il allait à la police retirer son passe-port, il entendit dans la rue du Poirier, une petite rue noire et fangeuse, une femme qui disait à une autre, avec un soupir poignant de désespoir : « J'ai refusé mon bonheur. Je suis partie. » Il lui sembla que c'était la voix de Juliette. Il quitta Paris, avec de bonnes nouvelles, le

mardi à six heures pour arriver à Brest le vendredi matin. Il avait été obsédé par le souvenir de la lettre que Juliette lui avait écrite un mois auparavant, au lendemain de leur rencontre dans l'auberge de l'Ecu de France, à Jouy.

« Cette lettre qui a toute la forme d'un procès-verbal est en effet un acte qui constate l'état de mon cœur. Cet acte, fait aujourd'hui, doit servir pour tout le reste de ma vie dans le monde ; le jour, l'heure et la minute où il me sera représenté, je m'engage à remettre ledit cœur dans le même état où il est aujourd'hui, c'est-à-dire rempli d'un seul amour qui est le tien et d'une seule pensée qui est la tienne.

« Fait à Paris, le 4 juillet 1834, à trois heures de l'après-midi.

« JULIETTE. »

« Ont signé pour témoins les mille baisers dont j'ai couvert cette lettre. »

Elle tint sa parole. Elle rendit son cœur, qui n'avait pas cessé d'aimer, à celui qui l'aimait plus passionnément que jamais. Et lui, à son tour, dressa un procès-verbal dont le carnet relié à la cathédrale reçut la confidence.

Brest, 9 août. Il est sept heures du soir. Le temps est comme notre destinée ; après une journée de brume et d'orage, nous venons d'avoir un beau jour. Le ciel et la mer, tristes et gris pendant notre séparation, se sont faits bleus et sereins pour te sourire avec moi. Belle âme, Dieu t'aime !

Ici notre union s'est scellée dans une promesse solennelle. Ici nos deux vies se sont soudées à jamais. Souvenons-nous toujours de ce que nous nous devons désormais l'un à l'autre. Ce que tu me dois, je l'ignore ; mais ce que je te dois, je le sais, c'est le bonheur.

J'écris ceci pendant le crépuscule de ce beau jour. Pour notre amour, Juliette, il n'y aura pas de crépuscule !

Une heure après avoir écrit ces lignes, dans lesquelles il associait à jamais sa destinée à celle de sa maîtresse, Victor Hugo envoyait à sa femme, installée aux Roches, une lettre dans laquelle il lui disait : « Toutes mes journées, maintenant, mon Adèle, vont être prises jusqu'à la dernière minute... Je ne pourrai peut-être plus t'écrire aussi souvent. Songe que je pense à toi et à vous tous. » Faut-il plaider au profit de cette attitude, moralement répréhensible, les circonstances atténuantes du génie ? Je crains qu'il ne suffise de la mettre au compte de la complexité et de l'instabilité du cœur humain. Si l'on ne veut pas accorder à un grand homme le privilège d'une liberté exceptionnelle, au moins ne faut-il pas l'accabler sous les rigueurs d'une sévérité hypocrite. Combien de censeurs parmi les plus

intransigeants contredisent par leur exemple, qui n'a rien d'austère, leurs conseils ou leurs reproches ! Victor Hugo était coupable, mais il avait des excuses. Trop plausibles pour ceux qui croient à la chute de madame Victor Hugo, dont l'indulgence aurait ainsi ressemblé à un remords, ces excuses n'ont pas échappé à la loyauté de certains de ses défenseurs, et M. Gustave Simon, qui est le plus énergique d'entre eux, n'a pas hésité à les admettre. Je ne saurais même trop louer le tact avec lequel, abordant une question délicate, il a parlé de la femme « dominée par la crainte de maternités nouvelles » et limitant, sacrifiant même, les droits d'un mari dont l'âge, et j'ajoute le tempérament, « devaient supporter difficilement le célibat ». Sur le premier moment, et malgré ses inquiétudes, madame Victor Hugo ne vit dans cette liaison qu'un caprice éphémère. Son père, qui s'en alarmait en juin 1833, fut rassuré par les renseignements qu'il avait reçus : « Mille remercîments de vos détails sur la princesse Negroni. Je suis bien aise qu'Adèle soit tranquille et qu'elle ne démente pas sa conduite. » Elle fermait les yeux. D'ailleurs son mari, qui continuait à l'aimer, et qui estimait en elle sa compagne de douze ans et la mère, hautement admirable, de ses quatre enfants, ne lui ménageait pas les témoignages de sa tendresse. Il tenait en partie double sa correspondance comme son amour. De Rennes, où il se trouvait le 7 août, sur la route qui le conduisait vers Juliette, il écrivait à sa femme : « Je t'aime. Tu es la joie et l'honneur de ma vie. » Le lendemain, à Brest, plus près de sa maîtresse, c'est encore à sa femme qu'il disait, après lui avoir raconté la lassitude causée par trois nuits de malle-poste : « Ce qui n'est pas las, ce qui est toujours prêt à t'écrire, à penser à toi et à t'aimer, c'est le cœur de ton pauvre vieux mari qui a été enfant avec toi, quoique tu sois restée bien plus jeune que lui, de cœur, d'âme et de visage. » De Brest, Victor Hugo s'engage dans un long circuit, par Vannes, Nantes, Tours, Etampes, Gisors, Saint-Germain, et il ne revient qu'à la fin du mois. Comment, délaissée pour la première fois, sa femme pourrait-elle se faire des illusions sur les conditions de ce voyage, alors surtout qu'en trois semaines elle n'a reçu que sept ou huit lettres et que son mari ne paraît pas avoir mis un grand empressement à retirer les siennes dans les villes où elle les lui adressait ? Elle en éprouve une trop légitime tristesse, mais ses gronderies ne haussent pas le ton, et elle reste affectueusement douce. « Je ne veux te rien dire qui puisse t'attrister de loin, ne pouvant être près de toi pour te consoler. Et puis d'ailleurs je crois que tu m'aimes au fond de tout cela, et que tu t'amuses puisque tu tardes ainsi à revenir ; et en vérité, ces deux certitudes me rendent heureuse. » Oui, *au fond de tout cela*, il aime cette femme, qui se dit une amie si véritable et si dévouée ; il la trompe, mais il l'aime, et il l'estime, et il la respecte, et, peu de jours après son retour, il célèbre sa fidélité, sa bonté, sa vertu, dans le fervent hommage de l'ad-

mirable *Date Lilia* dont le pur parfum n'a pas encore rejoint dans un livre l'encens brûlé aux pieds de Juliette.

> Oh ! qui que vous soyez, bénissez-la. C'est elle !
> La sœur, visible aux yeux, de mon âme immortelle !
> Mon orgueil, mon espoir, mon abri, mon recours !
> Toit de mes jeunes ans qu'espèrent mes vieux jours !
> C'est elle ! la vertu sur ma tête penchée ;
> La figure d'albâtre en ma maison cachée...
> *Celle qui, lorsqu'au mal, pensif, je m'abandonne,*
> *Seule peut me punir et seule me pardonne.'*

La journée du 9 août 1834, où ils s'étaient rejoints à Brest, exerça sur les relations de Victor Hugo et de Juliette Drouet une influence décisive et « scella leur union par une promesse solennelle ». Il se fit entre eux un apaisement progressif, dont l'expression se trouve dans une pittoresque dédicace inscrite par Victor Hugo sur l'édition originale de *Claude Gueux :* « *A mon ange dont les ailes repoussent. Aux Metz,* le 2 septembre 1834. » Mais le calme ne s'établit ni tout entier ni tout de suite. Les effets de l'orage se firent sentir encore longtemps et des nuages traînèrent dans le ciel de leur amour. J'en découvre la preuve dans deux lettres de Juliette à Séchan. L'une est du 13 septembre 1834 :

Pendant que j'étais à Brest, vous m'avez écrit, mon bon Charles. Voilà pourquoi je ne vous ai pas répondu plus tôt. J'ai eu et j'ai bien encore des chagrins. Bien souvent il m'a pris la folle idée d'aller me jeter dans vos bras en vous demandant une douleur pour consoler la mienne, une plaie pour cicatriser la mienne, comme s'il y avait des douleurs capables de consoler et des plaies assez saignantes pour cicatriser une autre plaie. Mon bon Charles, je vous parle avec la divagation d'une âme qui souffre, et je sais que vous me comprenez, que vous me plaignez. C'est assez pour m'autoriser à le faire souvent : je vous écrirai donc bientôt. Si vous avez le temps de me répondre, écrivez-moi chez madame Lanvin, barrière Saint-Jacques, n° 17, banlieue. Adieu. Bonjour, bonne amitié, bon avenir. — Juliette.

L'autre porte la date du 15 octobre :

Mon cher Charles, je suis bien triste d'être forcée par la nécessité de laisser échapper toutes les bonnes occasions que vous m'offrez de vous être agréable. Je suis, du côté des ressources dont vous avez besoin, dans le plus grand dénûment. Voici comment. La personne que vous savez, M. V. H., est lui-même dans un état de gêne vis-à-vis moi seulement. *Cette gêne vient de ce qu'il a contracté pour mon passé des engagements qu'il est obligé de remplir. Maintenant qu'il supplée à mes besoins les plus rigoureux, je ne peux disposer de rien dont il ne sache l'emploi. J'avais bien pensé à changer la nature de mes besoins et à vous envoyer de l'argent, mais ce serait si peu de chose que je n'ai*

pas osé vous l'envoyer. Cependant si vous voulez accepter le denier de l'amitié la plus sincère, du dévouement le plus vrai, voici cinquante francs dont je vous prie de vous servir. Ce n'est pas cinquante francs que je vous prête, c'est le désir de la volonté de tout faire pour vous rendre heureux et tranquille. Vous me demandez le but de mon voyage, les motifs de mon adresse chez Lanvin. Tout cela serait trop long à vous expliquer dans une lettre. Tenez-vous prêt à venir du 25 au 30 de ce mois à Versailles. Je vous écrirai où vous devez venir et ce qu'il faudra faire. Alors je vous dirai pourquoi je ne suis pas heureuse, pourquoi je pleure tous les jours, pourquoi la vie m'est insupportable. Adieu, écrivez-moi chez Lanvin. Adieu, je vous serre la main. — Juliette.

Ainsi la malheureuse Juliette continuait à souffrir, à pleurer, à se plaindre d'une vie que ses créanciers harcelaient, tandis que, plus amoureux, plus épris, plus passionné que jamais, son poète lui devait des inspirations magnifiques. C'est à la suite d'une promenade faite avec elle à Bièvres, le 25 octobre, qu'il écrivit les stances immortelles de sa pièce, *Dans l'église de X...* Sa croyance et son amour confondaient leurs accents dans une harmonie douloureuse.

Le secret, à demi violé, de ses larmes et de son désespoir se trouve dans une de ses lettres où, en proie au délire de la fièvre, elle suppliait la pitié de son ami de mettre fin à ses tourments. « Vois-tu, mon Victor, cette vie d'isolement, cette vie sédentaire me tue. J'use mon âme à te désirer, j'use ma vie dans une chambre de douze pieds carrés. Ce que je veux, ce n'est ni le monde ni de stupides plaisirs, mais la *liberté*, la *liberté* d'agir, la liberté d'occuper mon temps et mes forces aux soins de la maison ; ce que je veux, c'est de ne plus souffrir, car je souffre mille morts par minute, je te demande la vie, la vie comme *toi, comme tout le monde* enfin... » Ce cri douloureux d'une âme blessée en révèle le fond humilié et meurtri. Il est une protestation contre ce que M. Guimbaud a appelé la claustration amoureuse de Juliette. Riche des milliers de lettres qu'elle a écrites, il a dépeint sa vie cloîtrée, humble et monotone, dans un des chapitres les plus nouveaux et les plus curieux de son livre, désormais indispensable à qui voudra pénétrer tous les mystères de ce drame d'amour. J'en résume les traits essentiels (1).

Installée en juillet 1834 rue du Paradis, avec trois pièces et un loyer annuel de 400 francs, Juliette déménagea en mars 1836 pour occuper rue Saint-Anastase un appartement plus confortable, mais encore modeste, dont le prix était de 800 francs. En changeant d'appartement, elle ne changeait pas sa vie. Pendant douze ans, jusqu'au moment où Victor Hugo fut, en 1845, nommé pair de France, elle mena la même existence retirée et

(1) J'ai emprunté à ce livre *Victor Hugo et Juliette Drouet*, de nombreuses lettres du poète à son amie. Je dois et je dis à M. Guimbaud ma grande gratitude.

simple. Ses dettes, auxquelles Victor Hugo continuait à faire face, et dont la libération ne paraît avoir été complète qu'en 1842, lui interdisaient un train plus aisé. D'autre part, son amant, chargé de quatre enfants et jusqu'ici peu comblé par les éditeurs, avait des ressources relativement restreintes sur lesquelles il prélevait, non sans peine, ce qui lui était nécessaire. J'ai sous les yeux les comptes de ménage de l'ancienne princesse Negron, pour les premiers jours du mois d'août 1837. Ils s'élèvent à la somme de 246 fr. 97. La même feuille porte l'état des recettes pour la même période. J'y relève le 2, 10 francs, *argent de la bourse de mon Toto;* le 5, 45 francs, *argent gagné par mon chéri;* le 8, 7 francs, *argent de la bourse de Toto;* le 10 90 francs, *argent gagné par mon Toto;* 290 francs, *argent de la maison de Toto;* 200 francs, *argent gagné par mon Toto.* Sur une recette générale de 1.152 fr. 17, les versements de Victor Hugo s'élevaient à la somme de 642 fr. 40. Ces comptes démontrent à la fois la rigueur attentive, allant jusqu'aux liards, avec laquelle ils étaient tenus, et l'effort accompli par Victor Hugo pour équilibrer un budget dont les dettes et les dépenses courantes étaient également à sa charge.

A côté de la nécessité qui astreignait Juliette à une vie modeste, il y avait, du moins dans l'esprit et dans les intentions de Victor Hugo, un principe de vie. Il trouvait que la pauvreté, courageusement supportée, avait sa noblesse, et que la toilette n'ajoutait rien aux charmes d'une jolie femme. Juliette était trop femme pour penser comme lui, mais elle faisait contre nécessité bon cœur et bon visage, et elle en prenait son parti avec une charmante bonne humeur, montrant ainsi que son amour lui donnait le courage de sacrifier sa coquetterie. Elle s'occupait du ménage, de ses vêtements, peu soignés chez lui, de son installation. Elle copiait ses manuscrits et elle l'aidait à corriger ses épreuves imprimées. Le soir, il travaillait auprès d'elle, dont l'adoration se traduisait en silence par des regards d'extase, dans un coin confortable où son génie, respecté et choyé, pouvait librement s'abandonner aux lois de l'inspiration.

> Je me fais bien petite, en un coin près de vous ;
> Vous êtes mon lion, je suis votre colombe ;
> J'entends de vos papiers le bruit paisible et doux ;
> Je ramasse parfois une feuille qui tombe....

Ainsi les heures, quand il venait le soir, étaient « très doucement passées ». Il arrivait même à Olympio de se détendre dans une libre familiarité où son esprit ne s'interdisait aucune fantaisie et aucune extravagance. Seule Juliette payait cher l'attente de ces délassements. Son « lion », toujours jaloux, surveillait et réglementait les visites qu'elle recevait : quelques amies modestes auxquelles, pour égaler leur admiration à son adulation, elle lisait les œuvres et racontait les belles actions de la vie de son héros. Il ne la laissait presque pas sortir sans lui. Car, toujours, son passé, son

terrible passé de « femme damnée et maudite », projetait son ombre entre eux. Il poursuivait sa réhabilitation par l'amour, mais la générosité sincère de son cœur s'accompagnait trop souvent de reproches, de soupçons et de colères, et, quoiqu'il en souffrît lui-même, il lui arrivait de transformer en calvaire le chemin par lequel il la conduisait à la rédemption. Si soumise, si docile, si résignée qu'elle fût aux ordres d'un amant qu'elle adorait comme un dieu, elle savait élever des protestations contre une claustration et une méfiance également injustifiées. Elle se plaignait d'être condamnée à un joug de plus en plus pesant, d'être traitée comme un « chien de basse-cour, terrifiée et accroupie dans un coin », et de rester aux yeux de son amant la femme — celle qu'elle fut ! — que le premier riche peut acheter. Mais il faut dire aussi qu'à d'autres heures, ramenée vers lui par ses paroles de tendresse et par ses promesses, elle le remerciait avec effusion de sa confiance, de ses soins, de ses efforts. Elle portait sur elle, collé sur sa peau, le papier où il avait écrit pour elle les vers émouvants et indulgents :

Oh! n'insultez jamais une femme qui tombe!

Ils étaient son « rayon de soleil », qui réchauffe, et son rayon « d'amour », qui relève et console. Quoique écrits avant elle, les vers de *Marion de Lorme* ne lui faisaient pas un moindre bien, elle s'y retrouvait et elle remerciait le poète comme si elle les lui avait inspirés... « Quand j'arrive au pardon de Didier, je suffoque de joie et de reconnaissance, il me semble que tu m'aimais déjà dans ce temps-là et que tu me remettais mes fautes par avance, en songeant à l'amour que je devais avoir pour toi.

« Sois béni, mon noble Victor, tu as bien fait de me pardonner ma honte, tu as bien fait de me tendre la main pour me relever du ruisseau, tu as bien fait de laver mes souillures avec les larmes de mon amour. Merci, ange, sois béni dans tout ce que tu aimes sur la terre.

« Marion n'est pas pour moi un *rôle*, c'est *moi*, c'est nous, c'est tout ce qu'il y a de plus noble et de plus généreux en toi. C'est tout ce qu'il y a de plus fervent, de plus aimant, de plus vertueux en moi... » (9 novembre 1836.)

Quand elle écrivait cette lettre pathétique, Juliette Drouet étudiait le rôle de Marion. Il était de ceux qu'elle rêvait de jouer avec le consentement du poète. L'échec retentissant qu'elle avait subi dans *Marie Tudor* l'avait meurtrie sans la décourager. Elle y avait vu une « machination odieuse » dont elle voulait appeler auprès du public impartial. Pourquoi aurait-elle renoncé à sa vocation ? Elle se croyait du talent. J'ai dit qu'elle en avait, mais pas assez pour triompher des jalousies que sa beauté et l'amour de Victor Hugo avaient déchaînées contre elle. Trop de femmes de théâtre enviaient son bonheur ! Si elles avaient su de quelles tristesses et de quelles détresses il était fait ! Elle, ce sont ces misères qui l'exaltaient.

A la rédemption par l'amour elle voulait associer la réhabilitation par le travail. Comment Victor Hugo ne l'y aurait-il pas aidée ? Au lendemain de *Marie Tudor* il lui avait dit :

Les belles qualités de votre nature sont trop rayonnantes pour ne pas convaincre tôt ou tard les yeux. Un rôle suffira pour cela. Vous n'êtes pas le caillou qui a besoin d'être frappé à plusieurs reprises pour donner un peu de feu ; vous êtes le diamant à qui un rayon de lumière suffit pour jeter mille étincelles.

Il y avait dans ces consolations plus qu'une espérance : elle y voyait une promesse. Engagée à la Comédie-Française en février 1834, à titre de pensionnaire, et aux appointements annuels de 3.000 francs, elle n'avait pas encore débuté au moment du drame de Brest. Quand elle prit la fuite, elle n'oubliait pas les devoirs de cet engagement, qui lui tenait à cœur. Sa bonne avait l'ordre de décacheter ses lettres pour l'avertir, en temps utile, des rôles qu'on aurait pu lui distribuer en son absence. La Comédie-Française ne songea pas à elle. Malheureusement Victor Hugo ne réparait pas cet oubli. Il lui donnait des rôles à répéter, mais d'autres les jouaient. Ce fut Dorval qui créa le rôle de Catarina dans *Angelo,* le 28 avril 1838. Juliette l'applaudit « avec probité », mais elle ne put dissimuler la peine que « son pauvre cœur un peu endolori » avait ressentie en voyant une autre qu'elle interpréter les plus nobles pensées de son ami. Celui-ci s'en tira par une dédicace.

A ma Juliette.
Catarina, Tisbe, ne valent pas ma dame :
L'une envierait son cœur, l'autre envierait son âme.

Elle fut sensible à cet hommage, mais un rôle aurait mieux fait l'affaire de son amour-propre et de son intérêt ; car elle songeait autant à son avenir qu'à une revanche. Au mois de février 1836, la *Esmeralda,* où elle ne pouvait jouer, n'en fut pas moins pour elle une occasion douloureuse de se rappeler qu'elle avait assez longtemps attendu et souffert. Elle ne pouvait pas songer sans tristesse aux années écoulées dans l'oisiveté, qui ne lui avaient rapporté ni gloire ni bien-être, et elle appréhendait avec une trop légitime angoisse de compromettre irrémédiablement sa jeunesse. Tout rôle que Victor Hugo destinait ou donnait à une autre femme aggravait d'un dommage matériel l'humiliation morale qu'elle en ressentait.

En novembre, obsédée par ces craintes, et jalouse aussi, il faut le dire, des interprètes qu'il fréquentait, elle supplia son « bien-aimé » de comprendre que seule « la garantie de son état » pouvait la rassurer sur son avenir. Elle avait depuis dix mois renoncé au Théâtre-Français, par intérêt pour le poète, auquel on voulait faire payer trop cher le prix de cet engagement, et dans des conditions qui firent honneur à sa droiture généreuse

et à son dévouement. Mais les autres théâtres lui restaient ouverts. En 1838, elle eut une heure d'espérance. Enthousiasmée par le rôle de Marie de Neubourg, elle demanda à Victor Hugo, qui venait de lui lire *Ruy Blas*, de le lui confier. Il y consentit et signa pour elle en septembre un engagement avec Anténor Joly, directeur de la Renaissance. Madame Victor Hugo avait essayé de prévenir cette rentrée dans *Ruy Blas*, non par jalousie contre « la dame », mais dans l'intérêt « d'une des plus belles choses qui soient ». Elle avait écrit à Anténor Joly une lettre confidentielle où elle revendiquait le droit de s'occuper d'un succès « compromis volontairement ». Elle ajoutait : « Je suis convaincue que le début de mademoiselle Juliette sera moins chanceux pour elle, s'il a lieu dans un autre ouvrage. Ils ne peuvent manquer à votre théâtre, et tout le monde s'en trouvera mieux. » L'espoir enthousiaste de Juliette avait vite fait place à des pressentiments qui ne la trompèrent pas. Le rôle lui fut retiré sans qu'elle eût même pris part à des répétitions. Elle en éprouva une mortification profonde, mais, si désespérée qu'elle fût, peut-être ne mesurait-elle pas sur le premier moment toute l'étendue du coup qui la frappait. Ce rôle retiré et mort pour elle tuait sa carrière d'*actrice*, cette carrière dont elle disait, deux ans auparavant, qu'elle ne consentirait pas plus à en céder les droits que ceux de maîtresse du poète. Elle dut pourtant y renoncer, et pour toujours.

La « claustration amoureuse » dont Juliette n'avait pas réussi à se libérer pour retourner au théâtre avait eu, dans les trois premières années de sa liaison, la compensation des semaines d'été et d'automne passées aux Metz.

Ils menaient tous les deux une vie d'oiseaux ou d'écoliers en vacances. Tous les jours, par tous les temps, dans les prairies et sous les bois, ces amoureux ravis allaient à la rencontre l'un de l'autre, mêlant à leurs jeux et à leurs projets, à leurs souvenirs et à leurs espérances, la nature qu'ils aimaient également et dont ils goûtaient la tranquillité bienfaisante.

Ils avaient découvert un châtaignier dans lequel ils mettaient les lettres qu'ils échangeaient. Un jour d'orage, il leur servit d'abri, et cette heure resta pour eux inoubliable. Il disait :

Souvenons-nous toute notre vie de la journée d'hier. N'oublions jamais cet effroyable orage du 24 septembre 1835, si plein de douces choses pour nous. La pluie tombait à torrents, les feuilles de l'arbre ne servaient qu'à la conduire plus froide sur nos têtes, le ciel était plein de tonnerres, tu étais nue entre mes bras, ton beau visage caché dans mes genoux ne se détournant que pour me sourire, et ta chemise collée par l'eau sur tes belles épaules. Et pendant cette longue tempête d'une heure et demie, pas un mot qui n'ait été un mot d'amour ; tu es ravissante ! Je t'aime plus qu'il n'y a de paroles pour te le dire, ma Juliette. Quel affreux tumulte hors de nous, en nous quelle délicieuse harmonie ! Que ce jour-là soit un jour d'or pur sur les jours qui nous restent.

En 1835, partis de Paris le 26 juillet, ils visitent ensemble, au cours d'une excursion de trois semaines, la Fère, Amiens, le Tréport, Rouen, la Roche-Guyon et leurs environs. Comment ne pas lire avec émotion l'impression que le pays et le château de Coucy produisirent sur Victor Hugo ? « Tu ne peux t'imaginer, écrivait-il à sa femme, la beauté de la vallée de Soissons quand on monte la côte vers Coucy : je l'ai montée à reculons, tant c'était beau. Je renonce à te peindre Coucy. Je t'en parlerai. C'est une ville du moyen âge sur une colline presque intacte, avec un admirable donjon au bout, comme l'ongle au bout du doigt... » Presque intacte ! Aujourd'hui la ville et le donjon sont un monstrueux chaos, où je n'ai vu que des pierres entassées, triste souvenir d'un vandalisme qui accuse et déshonore une race sans pitié, sans âme et sans goût !

Au cours de ce voyage, Victor Hugo, qui savait dépouiller la majesté d'Olympio pour devenir un gavroche spirituel aux plaisanteries faciles, décochait de-ci de-là des vers vengeurs aux hôteliers dont il avait à se plaindre. Il suivait à la lettre les conseils de sa femme qui lui écrivait, avec son habituelle indulgence : « Si tu t'amuses, je ne te trouve aucun tort ». Je crois que, plus sévère, il s'en trouvait. Les lettres qu'il écrivait à Adèle pour lui faire le récit pittoresque et vivant de ses excursions ne portent pas seulement le témoignage d'une affection sincère ; il n'est pas nécessaire d'en forcer le sens pour y découvrir quelques remords. « Je t'aime bien, va, mon Adèle. » (26 juillet.) Ou : « C'est aujourd'hui le jour de bonheur de notre excellent Pavie. Je lui souhaite encore une femme comme toi. Après cela, qu'il remercie Dieu. » (28 juillet.) Ou : « Tu vois, mon Adèle, qu'aucune de ces belles et bonnes choses ne m'empêche de songer à toi, pauvre amie. Tu es la plus belle des choses qui sont belles, tu es la meilleure des choses qui sont bonnes. Avec quelle joie je te reverrai ! » (13 août.) Ou enfin : « Oh ! rien n'est changé dans mon cœur. Je t'aime plus que tout au monde, va, tu peux bien me croire. Tu es ma propre vie. » (16 août.) Il y a dans ces courts passages deux *va* dont la simplicité en dit long sur le cœur du poète partagé entre deux amours.

Victor Hugo disait à sa femme dans une de ses lettres : « Je suis heureux que tu te sois un peu amusée à Angers. » Elle voyageait en effet de son côté, appelée par le mariage de Pavie, où elle rencontra Sainte-Beuve, avec lequel elle passa plusieurs jours à Angers, aux Rangeardières et à Nantes. Il fut respectueux et affectueux. Touchée de ces attentions, elle en fit part à son mari, auquel elle alla même jusqu'à recommander de lui écrire, dès son retour à Paris, pour le remercier. Je doute que Victor Hugo ait envoyé cette lettre. Il y avait seize mois qu'il avait pris congé de Sainte-Beuve dont les procédés obliques avaient fini par décourager sa trop grande générosité. Sa lettre ne laissait pas d'espoir à une réconciliation. Qu'on se rappelle ce passage : « Il y a tant de haines et de lâches persécutions à partager aujourd'hui avec moi que je comprends fort bien que les amitiés,

même les plus éprouvées, renoncent et se délient. » La rupture était douloureuse, mais définitive. « Adieu donc, mon ami. Enterrons, chacun de notre côté en silence, ce qui était déjà mort en vous et ce que votre lettre tue en moi. » (1er avril 1834.) Si Victor Hugo avait cédé, en remerciant Sainte-Beuve, à la sollicitation un peu trop ingénue de sa femme, il aurait risqué de justifier l'appréciation perfide que le critique écrivait dans ces *Cahiers* intimes où il distillait son venin. « S'il veut obtenir de vous un service qui flatte son amour-propre, l'homme grossier est homme à faire intervenir près de vous, dans la conversation, le nom de sa femme, pour peu qu'il se doute que vous en êtes un peu amoureux.... »

Les quelques jours que Sainte-Beuve avait passés avec madame Victor Hugo avaient exaspéré sa jalousie et sa haine. Il détestait dans Victor Hugo le mari et il enviait le poète. Précisément un volume était sous presse, où les torts avoués du mari s'affichaient avec un lyrisme dont le poète n'avait jamais dépassé l'éclat. Rentré à Paris depuis un mois, Sainte-Beuve connut, au moins en partie, le nouveau chef-d'œuvre qui s'imprimait. Il flaira le scandale. Ce n'est pas assez dire : il le prépara. On a de lui à ce sujet deux lettres vraiment trop suggestives. L'une, du 3 septembre, à Béranger : « ...Nous allons avoir dans une quinzaine un volume lyrique de Victor Hugo. Il y aura des vers d'*amour ;* malgré toutes les hésitations, il se décide à son coup de tête, et bien que ce soit une unité de plus qu'il brise dans sa vie poétique (l'unité *domestique* après la politique et la religion), peu importe à nous autres fondateurs des unités et au public, qui ne s'en soucie plus guère ; les beaux vers, comme seront les siens, je n'en doute pas, couvriront et glorifieront le péché. » L'autre, du 26 septembre, à Pavie : « ...Son volume (de vers) s'imprime. Il y en a beaucoup à cette Dalila. Il a accommodé tout cela comme il peut, et à la chinoise, avec l'amour conjugal des *Feuilles d'Automne* qu'il ne veut pas rompre officiellement. Mais il y aura éclat, je pense, et curiosité maligne très en jeu lors de cette publication. » Quand les *Chants du Crépuscule* parurent, ce fut Sainte-Beuve qui fit l'éclat et qui excita la curiosité et la malignité publiques par son article, perfidement nuancé, de la *Revue des Deux Mondes*. Non content d'accorder moins d'éloges au génie du poète, il osa blâmer son « manque de tact littéraire », qui lui avait inspiré « d'introduire dans la composition de son volume deux couleurs qui se heurtent, deux encens qui se repoussent. Il n'a pas vu que l'impression de tous serait qu'un objet respecté eût été mieux honoré et loué par une omission entière. » Evidemment Victor Hugo avait manqué de tact, et non seulement de tact littéraire, en publiant sous la même couverture le *Date lilia*, qui était un magnifique hommage à la vertu indulgente de sa femme, et les hymnes passionnés que lui inspirait l'amour de Juliette. La sévérité austère de Vinet pouvait blâmer cette faute de goût. Mais Sainte-Beuve ! Il était le seul qui n'eût pas ce droit. Les convenances les plus élé-

mentaires lui interdisaient une allusion publique à un amour dont il aggravait le scandale. Il savait, lui, la vérité. Cette vérité aurait dû arrêter sa plume. D'ailleurs, quelques semaines après la publication de son article, il écrivait à Louis Noël une lettre qui mettait avec plus d'exactitude les choses au point. « ... Victor Hugo n'est pas tel aujourd'hui que certaine rumeur injuste le ferait être. Peu de personnes savent exactement ces choses intimes et vraies des hommes célèbres. Après avoir été plus que personne sous le premier charme, j'en suis venu à savoir bien le vrai sur ce caractère ; je me trouve aussi être du *très petit* nombre qui sait au juste ce qui en est de sa vie et des causes qui l'ont mené là. Je dois vous dire que c'est ce que tant de gens blâment si haut en lui que je trouve le moins blâmable. Son plus grand tort est dans l'orgueil immense et l'égoïsme infini d'une existence qui ne connaît qu'elle : tout le mal vient de là. Quant aux autres faiblesses, elles appellent l'indulgence tant qu'elles ne sont que des faiblesses. » (18 décembre 1835.) Voilà un langage peut-être sévère, mais, dans son ensemble, mesuré et humain. L'hommage que l'article prétendait rendre à madame Victor Hugo se retourna contre l'intention du critique : la femme, attachée à la gloire et à la réputation de son mari, réprouva un procédé qui le discutait littérairement et qui le diminuait moralement. Quant à Victor Hugo, sa colère faillit le déterminer à un duel avec Sainte-Beuve. Celui-ci, mis au courant de cette intention, la prit assez au sérieux pour remettre au libraire Renduel ses manuscrits et son testament. Le duel fut évité, mais le grief resta. Madame Victor Hugo et son mari en gardèrent contre Sainte-Beuve une rancune presque égale.

D'ailleurs l'allusion que Sainte-Beuve avait osée à la liaison de Victor Hugo avec Juliette Drouet n'eut pas pour effet d'imposer au poète une plus grande réserve. S'il continuait à faire à sa maîtresse des scènes, souvent violentes, dont il essayait ensuite de se faire pardonner par de délicieuses paroles la frénésie et la férocité, il ne l'en aimait pas moins passionnément. A la fin de l'année 1835 leur amour, traversé de tempêtes, durait depuis trois ans. Cette épreuve avait été assez longue pour les révéler tout entiers l'un à l'autre. Que pensaient-ils donc l'un de l'autre ? Juliette, toujours condamnée à la claustration, et qui sentait son mal, craignait que l'amour de Victor ne devînt de jour en jour « plus froid et plus brumeux », quoique sa jalousie se traduisît par une surveillance de jour en jour plus inquiète et plus active. (15 décembre.) Le premier jour de l'année nouvelle lui apporta, à son réveil, pour la rassurer, le plus précieux témoignage de tendresse confiante qu'elle eût sans doute encore reçu :

Sois heureuse dans le fond de ton cœur, ma bien-aimée ! Tu es une noble et angélique femme. Tu es aujourd'hui pleinement relevée d'un passé qui désormais ne chargera plus un avenir. Cette nouvelle année te confirme et te consacre dans une nouvelle vie. Sois heureuse. Je t'aime avec le cœur, je t'aime

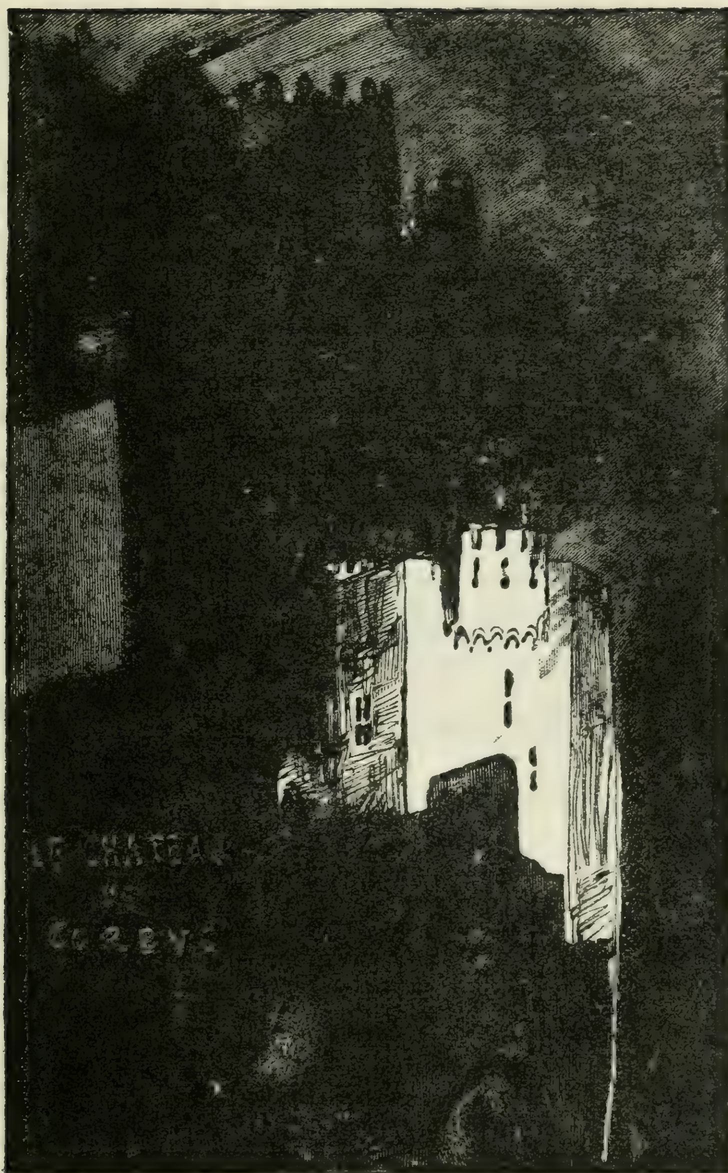
avec l'âme, je t'aime avec les entrailles. Ceci est un moment presque solennel. Je te remercie d'avoir tenu toutes tes promesses. Ton amour avait promis, ton courage a tenu. Tu sais qu'il y a un mot infini, je te le dis aujourd'hui comme je te l'ai dit pour la première fois le 16 février 1833 : *je t'aime.*

Il y avait dans ce certificat sincère et ému, avec un hommage et une réhabilitation, la promesse solennelle d'une existence nouvelle. Leur vie n'en continua pas moins à se déchirer aux mêmes broussailles et à alterner les élans passionnés avec les scènes et les querelles. La jalousie, contre laquelle Victor Hugo ne réussissait pas à se défendre, avait envahi aussi le cœur de Juliette, qui se disait tantôt une « lionne » rugissante et tantôt une méchante « louve » qu'il fallait museler avec des baisers et enchaîner avec des caresses ! Elle était jalouse de toutes les femmes, jeunes ou vieilles, laides ou belles, qui osaient lever les yeux sur la « belle et noble figure » de son bien-aimé. Elle était jalouse de madame Victor Hugo et des commentaires qui avaient interprété les « *vers sublimes* » du *Date lilia* comme un retour à la *famille*. A plus forte raison s'irritait-elle contre les actrices que les répétitions et les représentations rapprochaient de Victor Hugo sur la scène ou dans les coulisses. La reprise d'*Angelo*, au Théâtre-Français, lui fut, en particulier, une occasion d'amertume contre Dorval, dont elle admirait le talent, mais dont elle redoutait les entreprises.

Ainsi tout, à Paris, lui était sujet de crainte et sa retraite même augmentait ses anxiétés. Avec l'été, les voyages faits en commun avec Victor Hugo, qui lui appartenait en entier, lui rendaient la liberté et la sécurité. En 1836, ils partirent avec Célestin Nanteuil. J'ai eu la bonne fortune de mettre la main sur le carnet de voyage de l' « imagier romantique », comme l'appelle M. Aristide Marie dans le livre substantiel et pittoresque qu'il lui a consacré. Est-il vrai, comme il le raconte, que Célestin Nanteuil dut, au retour du voyage, étant chargé de « réintégrer la demoiselle », solder, pour une trop large part, le prix du cabriolet que la négligence d'Olympio avait laissé à son compte ? Je n'ai trouvé nulle part une preuve ou une présomption qui justifie cette histoire. Je suis plus porté à croire avec M. Marie que Célestin Nanteuil, ébloui par le génie du maître qu'il avait servi vaillamment dans la bataille d'*Hernani*, n'osait pas lever les yeux sur la beauté de la maîtresse, qu'on était convenu de faire passer pour sa sœur. Le voyage commença par Chevreuse et par Rambouillet, le 15 juin. Le 16, Victor Hugo, qui ne manquait jamais d'envoyer à sa femme, au cours de ses excursions, des lettres tendres, abondantes et souvent semées d'illustrations, lui écrivait : « Depuis notre départ, nous n'avons pas eu une minute, Nanteuil et moi, Nanteuil dessinant, moi explorant. » Il ne disait pas, mais madame Hugo le savait, que Juliette l'accompagnait dans ses explorations ! Nanteuil dessinait : le 16, le château de Maintenon ; le 17, la cathédrale de Chartres, et le même jour, à quatre heures et demie, la

porte Guillaume dans la même ville ; le 18, un coin de l'Eure, une femme de la Loupe portant son enfant empaqueté sur le dos, et le château de Sully, à Nogent-le-Rotrou. Ce sont, signés de ses initiales, les six premiers dessins au crayon, pittoresques, mais un peu mous, qui ouvrent son carnet dont la modeste couverture en carton vert renferme de plus précieuses richesses. Le septième dessin, qui représente le château de Lassay, n'est pas signé. Il accuse une précision, une fermeté, une opposition de tons que les précédents n'ont pas, du moins au même degré. C'est que le crayon a passé des mains de Célestin Nanteuil dans celles de Victor Hugo, et comme celui-ci sait s'en servir ! Le 22, il écrit à sa femme : « Nanteuil m'a quitté : il est possible qu'il me rejoigne à Cherbourg. » En le quittant, le peintre lui a laissé son album. Dès ce jour, les croquis de Victor Hugo se succèdent. Je n'en compte pas en tout moins de quinze, datés du 20 juin jusqu'au 19 juillet. C'est un écrin sans prix et d'une extraordinaire variété, dont les bijoux, habilement sertis, attestent, à la fois, les dons de force et de grâce d'un prodigieux orfèvre.

Voici, d'abord, deux châteaux ; ce sont ceux de Lassay, dont Victor Hugo, qui se joue avec une incomparable aisance dans toutes les façons de peindre, écrit à sa femme. « Depuis Alençon, j'ai vu Lassay, charmante petite ville, demi-sauvage, plantée tout au beau milieu des chemins de traverse, qui a trois vieux châteaux, dont deux admirables que j'ai dessinés... » Voici pour Fougères : une gargouille, d'un ferme relief, prise sur une église ; une porte de ville, élégante, qui s'ouvre dans le château ; le château lui-même, étalant ses sept tours fines ou massives. Fougères, où les voyageurs s'attardent, est une ville qui arrache à Victor Hugo un cri d'admiration dont l'écho se prolonge dans une lettre enthousiaste à Louis Boulanger. « Je viens de Fougères comme La Fontaine revenait de Baruch, et je demanderais volontiers à chacun : Avez-vous vu Fougères ? » Evidemment, la ville, tourmentée et compliquée, plaît à son esprit, curieux de pittorespue, mais ne lui plaît-elle pas surtout parce que Juliette y est née et qu'ils découvrent ensemble les châteaux, les églises, les maisons, les rues, les ruisseaux, les jardins, les rochers, les moulins à vent, les églantiers et les genêts en fleur ? Il s'y amuse tellement qu'il en éprouve un remords et c'est de Fougères même pu'il écrit à sa femme cette phrase où se montre une fois de plus la complexité de son cœur partagé entre deux amours : « Un jour je voyagerai avec toi et je serai tout à fait heureux. » En attendant, heureux sans elle, il voyage avec une autre, et c'est l'indulgence même de la femme délaissée qui apaise ses remords. Ne lui écrit-elle pas de ne se priver de rien, de ne s'inquiéter de rien ? « Tu peux faire tout au monde... Jamais je n'abuserai des droits que le mariage me donne sur toi. Il est dans mes idées que tu sois aussi libre qu'un garçon ; pauvre ami, toi qui t'es marié à vingt ans, je ne veux pas lier ta vie à une pauvre femme



comme moi... Rien n'altérera ma tendresse pour toi, si solide et si complètement dévouée quand même. »

Voici, successivement, en continuant de feuilleter le carnet : un donjon à Dinan (« une superbe vieille tour que j'ai dessinée »), les ruines d'un château à Dol, un portail d'église à Pontorson. A Saint-Lo, l'admirable église a « un détail unique, je ne l'ai encore vu que là ; c'est une chaire extérieure avec porte dans l'église, d'où le prêtre haranguait le peuple, le tout sculpté comme on sculptait au XVe siècle ». Victor Hugo dessine le 29 juin, à neuf heures du soir, cette chaire sculptée, dont il rend avec une merveilleuse finesse la délicatesse des détails dentelés et élégants. Le 5 juillet, Nanteuil rejoint le couple amoureux à Cherbourg, mais il ne reprend pas son carnet, où Victor Hugo continue à dessiner. A Saint-Côme, une table en pierre, basse sur quatre pieds, artistiquement ouvragée, est croquée le 6 juillet sous les feux du soleil de midi ; à Bayeux, l'abside embrumée de la cathédrale ; sur une route, une chaumière pittoresque : « C'est une rencontre bien jolie et bien gracieuse qu'une chaumière au bord du chemin » ; la falaise de Bois-Rosé, à Fécamp ; l'exquise petite église de Saint-Maclou ; une stalle amusante dans une église dont le nom, aux trois quarts effacé, est illisible.

Ces quinze croquis, où s'affirme la maîtrise déjà sûre du talent de dessinateur de Victor Hugo, suffiraient à faire une curiosité unique de l'album que le départ de Célestin Nanteuil, plus peintre mais moins artiste que lui, avait laissé entre ses mains. Mais le poète lui-même, qui traduit ses impressions en rythmes rimés, et le prosateur, qui note ses observations, y ont marqué leur place.

Je cite, d'abord, les proses inédites, écrites au hasard des réflexions, et entre lesquelles il n'y a pas de lien :

... L'œil fixé sur les dernières réverbérations de la philosophie ancienne. Soleil couché.

Le vent d'amont se couche avec les moutons.

Dieu a fait la rame, le diable a fait l'aviron, la nuit était noire.

Ah ! voici le phare, dit le patron. Le bon Dieu a posé son chandelier sur la falaise.

Le jour baisse à l'horizon. Chaque vague en passant sous le soleil porte à la cime un reflet éblouissant, puis se perd dans l'ombre des autres. Image du favori qui, lui aussi, s'éteint si vite.

La colère d'un grand homme a ses injures et sa salive comme la colère d'un sot ou d'un lâche. Quand on se promène sur la plage à l'heure de la tempête, on

peut être éclaboussé par l'Océan comme par un ruisseau de Paris. Seulement l'éclaboussure du ruisseau tache, celle de l'Océan brûle.

... Et la vague qui fait les mouvements du serpent.

L'aiguille qui continue de tourner sur le cadran dont les heures sont effacées.

... Puis on passe à côté d'une bruyère sévère et triste, aride et nue par places, où se tient un concile de corbeaux.

J'écoutais cette musique mystérieuse et formidable de la mer qui monte. Un râle affreux se déchirait sur les galets qui roulaient éperdus sous la blanche salive de l'Océan. Chaque flot jetait à son tour sous nos pieds son cri désespéré. Un rugissement sourd et profond emplissait au loin toute la mer, comme si l'on eût entendu bondir et hurler une foule de monstres cachés dans l'ombre de l'Océan et soulever les vagues avec leurs dos énormes.

La mer continuait de monter furieusement vers la falaise. Du côté opposé du ciel la lune dans son plein, calme et sinistre, montait aussi en silence et la regardait fixement.

C'était un de ces jours de chaleur morne et accablante où le ciel bleu au zénith est gris à l'horizon, où la mer plombée et calme a cet éclat particulier d'un toit d'ardoise au soleil.

Deux vers isolés, qui renferment une belle image, sont perdus dans ces notes de prose :

Le fleuve se recourbe à nos pieds dans la plaine
Comme un grand fer forgé pour un cheval géant.

Puis, cette belle strophe :

... Enfant, qu'il est doux, qu'il est doux
De voir sortir des eaux, après la traversée,
Longtemps par tant de vents sur tant de flots poussée,
Le rivage éclatant de soleil inondé,
La terre, les gazons, les granits et leurs craies,
Ou la chauve falaise avec ses mille raies
Comme un grand front ridé !

Le 13 juillet les voyageurs sont à Yvetot. L'impression de Victor Hugo n'est pas favorable. Il écrit à sa femme : « Yvetot est une sotte ville, où les maisons sont rouges et les filles aussi. » Cette simple ligne lui sert à aigui-

ser une imprécation, qu'il confie toute vibrante à l'album, et qu'il copie trois jours après dans une nouvelle lettre à sa femme :

Groupe d'informes bouges,
Où les maisons sont rouges
Et les filles aussi !

Le 15 juillet, Victor Hugo est à Fécamp, où l'a conduit le désir, auquel il n'a pas pu résister, de revoir la mer. Quand il en sort, le soir, à six heures il est saisi, au haut de la côte, par le spectacle qui se déroule sous ses yeux et son crayon jette les vers suivants, que son œuvre n'a pas encore recueillis :

Mer pareille à la destinée !
Mer triste au chant mystérieux !
Dis-nous quelle force obstinée,
Quel vent de la terre ou des cieux
Sur tes bords que ta vague broie
Te prend, te jette et te renvoie
Et te précipite toujours,
Et par moments joyeux ou sombres
Peint de rayons ou couvre d'ombres
Tes flots mêlés comme nos jours !

Le 16, une tempête se déclare, il fait un vent affreux, c'est un furieux et magnifique spectacle, nouveau pour lui, que Victor Hugo ne veut pas perdre, et il se rend à Saint-Valéry-en-Caux pour en mieux jouir. L'album recueille son impression. C'est la pièce, ici sans titre, qui passera dans les *Voies intérieures : Une nuit qu'on entendait la mer sans la voir*. Cette évocation puissante est suivie d'un quatrain où la muse se détend et se déride :

— Moi, malade ! Ah ! bon Dieu ! quelle calamité !
Oh ! que j'aime bien mieux le vin et la santé !
Il est rare, vois-tu, qu'un soldat s'amourache
D'un verre de tisane ou d'un pot de bourrache !

A peine cette facétie est-elle lâchée que la mer et l'inspiration lyrique reprennent le poète, et il écrit ces vers magnifiques dont l'album que je feuillette page à page avait jusqu'ici gardé trop jalousement la confidence.

... Un jour que mon esprit de brume était couvert,
Je gravis lentement la falaise au dos vert,
Et puis je regardai, quand je fus sur la cime.
Devant moi l'air et l'onde ouvraient leur double abîme.
Quelque chose de grand semblait tomber des cieux.
Le bruit de l'Océan, sinistre et furieux,
Couvrait de l'humble port les rumeurs pacifiques.
Le soleil, d'où pendaient des rayons magnifiques,
A travers un réseau de nuages flottants
S'épandait sur la mer qui brillait par instants.
Le vent chassait les flots où des formes sans nombre
Couraient. Des vagues d'eau berçaient des vagues d'ombre.
L'ensemble était immense et l'on y sentait Dieu.

La page qui suit contient un sizain contemporain d'*Oceano nox*, et dont l'inspiration n'est pas inférieure à celle de la célèbre poésie :

... La mort est sous un toit comme sur un navire.
Tel qui dompta la mer sur la terre chavire ;
Tel se perd dans les flots, encor plein d'avenir.
Les uns — ô nautoniers, vos destins sont les nôtres ! —
Reviennent pour ne plus repartir et les autres
S'en vont pour ne plus revenir !

La dernière page de l'album illustre cette pensée par un saule pleureur que Victor Hugo y a dessiné.

Je ne saurais dire à quels soins Célestin Nanteuil s'occupait pendant que Victor Hugo dessinait ou faisait des vers sur son propre album. Il n'y a rien, à ma connaissance, dans son œuvre qui se rapporte à cette excursion. Je sais seulement, parce qu'elle l'a écrit, que Juliette ne garda pas un bon souvenir de la « tristesse » de cet « odieux » compagnon de route, sans lequel tout, à l'en croire, aurait été charmant et heureux dans ce voyage, d'ailleurs délicieux. Paris, en lui reprenant Victor Hugo, que les répétitions de la *Esmeralda* conduisirent à l'Opéra, la rendit à ses craintes et à sa jalousie. Attentive à tout, au moindre changement d'humeur comme à un détail de toilette, elle s'inquiétait d'une chemise rose : « Toto, mon petit Toto, où alliez-vous ainsi paré ? » Elle redoutait de le voir céder « aux amours profanées » et succomber aux tentations faciles du corps de ballet. Terpsichore lui créait les mêmes soucis que Melpomène. Mais son « Toto » avait pour la rassurer des moyens de persuasion dont peu d'amants disposent. Non content de lui confier, avant de les livrer à l'impression, les manuscrits des chefs-d'œuvre qu'elle lui avait inspirés, il faisait pour elle, dans l'effusion de sa gratitude amoureuse, des vers connus d'elle seule. C'est ainsi que le 25 novembre, à minuit trois quarts, il lui laissait cette strophe enflammée :

Mon âme à ton cœur s'est donnée.
Je n'existe qu'à ton côté,
Car une même destinée
Nous joint d'un lien enchanté,
Toi l'harmonie et moi la lyre,
Moi l'arbuste et toi le zéphyre,
Moi la lèvre et toi le sourire,
Moi l'amour et toi la beauté !

Juliette d'ailleurs ne se contentait pas d'être la première à recevoir les confidences des inspirations du poète qu'elle aimait. Elle avait voulu avoir son livre à elle qui évoquât, chaque année, les souvenirs de leur liaison. C'était le *Livre de l'Anniversaire*. Victor Hugo en avait écrit la première page le 26 février 1835. En 1837, à la date du 17 février, il en précisait ainsi

l'intention : « Tu le veux donc, tous les ans, à pareil jour, à pareille heure, j'écrirai sur ce livre la date de notre amour. Ce livre est placé sous ton oreiller, il y a là une retraite mystérieuse qu'il ne quitte jamais, il voit arriver et s'envoler ton doux sommeil, il porte l'empreinte de tous tes rêves ; le jour où j'y ai écrit ton nom, Juliette, il a porté l'empreinte de toutes mes pensées. C'est que ton nom, mon ange, éveille tous les échos de mon âme, il y a pour moi dans ton nom des rayons comme dans tes yeux. Bien-aimée, sois bien heureuse. »

Ainsi, d'une année à l'autre, les jours s'écoulaient pour Juliette dans une existence dont les œuvres de Victor Hugo, ses pièces violemment disputées et ses luttes académiques suffisaient à rompre la monotonie. D'ailleurs sa correspondance l'absorbait, elle lui écrivait tous les jours, souvent plusieurs fois par jour, et moins pour lui parler d'elle que pour l'adorer, lui, et l'exalter à l'égal d'un dieu, dont son cœur renfermait le sanctuaire. Tous les incidents de la vie du poète avaient leur écho dans les lettres de sa maîtresse, qui les jugeait avec tact, indépendance et esprit. Ecrivassière et abondante, elle avait le don de se varier, de changer de ton, de passer avec aisance de l'indignation à l'enjouement, de la colère à la câlinerie, des larmes au sourire, des menaces aux caresses, de la méfiance irritée à la confiance mutine. Elle n'était pas pédante, mais comment son amant n'aurait-il pas été satisfait de son goût puisqu'elle admirait tout en lui, son génie, dont elle était fière, et sa beauté, dont elle était jalouse ? Avait-elle des raisons pour être jalouse ? Elle se plaignait parfois d'être traitée comme une sœur, mais n'était-ce pas qu'elle était exigeante ? Elle continuait à redouter les actrices. Elle parlait avec ironie de Mlle Atala Beauchêne, qui avait joué à sa place dans *Ruy Blas* le rôle de Marie de Neubourg sur lequel elle avait mis de si grandes espérances. Obligée de renoncer à la scène, elle n'était pas épargnée par les coulisses. Le 1er janvier 1839, Victor Hugo lui envoyait des vers : *Il fait froid,* où il lui parlait de la « haine qui soufflait sur sa joie » et des « démons d'inimitié » auxquels il lui conseillait d'opposer la sérénité de sa douceur et le sourire de son amour. Il lui disait :

Tu venais de me raconter toutes ces paroles de haine échappées de ces fangeuses coulisses : c'était cette dernière nuit. Je marchais sur le pavé recouvert de givre avec une brume glacée qui me piquait le visage. J'ai fait ces vers. Ils sont un peu tristes, mon pauvre ange, mais je crois qu'ils contiennent cependant un bon conseil et une vraie consolation. On nous hait, il faut nous aimer. Voici notre viatique pour l'année qui va s'ouvrir. Et je la recommence par le mot qui la finira, n'est-ce pas ? Je t'aime.

Je ne sais ce qui se passait entre eux à trois heures de l'après-midi le 13 janvier de cette même année. Tout ce que sa correspondance permet

d'en dire, c'est qu'elle n'avait jamais si bien senti la fierté d'aimer et d'être aimée et qu'elle remerciait son « cher adoré » d'avoir mis « encore un bonheur dans sa vie, encore une nouvelle étoile dans son ciel, encore une joie dans son âme ». Cette joie et ce bonheur alternaient avec les tristesses que la vie implacable ne lui ménageait pas et dont il la consolait, à la fin de mars, par ces vers :

Relève ton beau front, assombri par instants ;
Il faut se réjouir, car voici le printemps :
Avril, saison dorée où parmi les zéphyres,
Les parfums, les chansons, les baisers, les sourires,
Et tous les doux propos qu'on tient à demi-voix,
L'amour revient au cœur comme l'ombrage au bois.

Les arrangements intervenus avec ses créanciers avaient assuré à Juliette une certaine tranquillité, mais ses dettes, qui n'étaient pas intégralement payées, n'en continuaient pas moins à peser sur les conditions matérielles de son existence. Elle prenait assez bien son parti de cette situation gênée, mais l'argent fondait dans sa main. Si la richesse de ses lectures ne compensait pas la pénurie de sa bourse, elle savait du moins en mettre à profit les citations ingénieusement appropriées. Un jour les lettres de Mademoiselle de Lespinasse lui donnaient l'occasion de constater que ni les écrivains ni les bourgeois n'avaient changé et que les Casimir Delavigne et les Scribe de ces temps-là obtenaient des succès « avec les mêmes inepties et les mêmes platitudes. » Un autre jour, une lecture amenait sous sa plume une comparaison assez imprévue : « Je lisais hier un portrait de M. de Sévigné, le fils, qui me ressemblait parfaitement : « Il n'avait aucune « fantaisie, ne donnait aucun régal, ne faisait pas de cadeaux, portait des « habits modestes, ne jouait pas, n'avait qu'un seul domestique et pas un « seul cheval pour suivre le roi ou Mgr le dauphin à la chasse, mais sa main « ressemblait à un creuset où l'or se fond. » Je suis un peu dans ce genre-là : je ne fais aucune libéralité, j'ai un an de suite la même robe sur le dos, je ne fais de cuisine que lorsque tu dois dîner à la maison, je n'ai qu'une servante, et pourtant l'argent disparaît chez moi comme la neige sous un rayon de soleil. » (16 janvier 1840.)

Ce n'est pas que Victor Hugo négligeât son entretien matériel. Quand elle lui reprochait son égoïsme, elle parlait des soins, des soucis et des occupations qui le retenaient trop souvent et trop longtemps hors de chez elle, mais, bien loin de se plaindre de sa parcimonie, elle le suppliait de ne pas sacrifier sa santé et son repos à des scrupules excessifs de délicatesse. Il travaillait en effet beaucoup et, en 1839, il dut, vaincu par la fatigue, interrompre son drame des *Jumeaux* pour chercher dans un voyage un délassement nécessaire. Il visita une partie du Rhin, avec le retour par la Suisse et par la Bourgogne. Juliette, à son ordinaire, l'accompagnait.

A Strasbourg, pendant que sa maîtresse priait pour lui dans une église, il rencontra une jeune fille qui fit sur lui une impression saisissante. Il en emporta un souvenir si profond qu'il le traduisit quelques mois plus tard dans des vers dont Juliette éprouva un véritable chagrin. Cet incident est significatif parce qu'il marque l'étendue et le caractère de son amour. Même quand elle n'avait pas à craindre une rivale, elle était jalouse de l'attention que son amant prêtait à une autre femme. Gardienne sévère du temple, elle ne voulait pas que les regards et les sourires de son dieu s'arrêtassent sur une autre mortelle. L'infidélité des sens n'était pas la seule qu'elle redoutât : elle s'affligeait au même degré d'une infidélité de l'âme et de l'esprit. Elle exigeait tout pour elle. Quand Victor Hugo fit ses premières visites académiques en décembre 1835, elle les fit avec lui, et ce n'est pas seulement pour plaisanter qu'elle lui écrivait : « Comme cela je saurai le temps que vous passez auprès des femmes et des filles d'académiciens ! » Elle l'accompagna ainsi au cours des cinq candidatures qu'il lui fallut affronter de 1836 à 1841. Il ne fut élu en effet que le 7 janvier 1841 après s'être vu préférer Dupaty, Mignet et Flourens et avoir subi l'humiliation d'une élection nulle. Naturellement, le 3 juin, elle fut de la séance de réception, où son impatience la fit arriver avant le peloton d'honneur ! Le poète lui envoya un sourire. Elle savait par cœur son discours, qu'il lui avait lu deux fois et qu'elle avait, cela va de soi, passionnément admiré. La magnificence du morceau en valait la peine et si l'œuvre du pauvre Lemercier, qu'il remplaçait, le favorisa peu, Victor Hugo trouva dans l'évocation, habilement amenée, du génie de Napoléon l'inspiration dont son propre génie était digne. Ce jour-là, le bonheur, la fierté et la gratitude de Juliette ne connurent plus de bornes ; on peut juger de son délire par le passage d'une de ses lettres :

« Il m'est resté, depuis le moment de ton entrée dans la salle de l'Académie, un étonnement délicieux, qui tient le milieu entre l'ivresse et l'extase ; c'est comme une vision du ciel dans laquelle j'aurais vu Dieu dans toute sa splendeur et dans toute sa gloire. Je vivrais mille ans que cette impression ne s'effacerait pas de mon âme ; mon Victor, mon Victor, je t'aime. Je voudrais baiser tes pieds, je voudrais te porter dans mes bras... »

Quand un homme se sent ainsi aimé par une femme qu'il aime, comment, s'il a du génie, ne lui dédierait-il pas des chefs-d'œuvre ?

Telles ces trois stances que Victor Hugo adressait le 1er janvier 1842 à Juliette, dont les papiers intimes en avaient, comme pour tant d'autres, gardé le secret.

Janvier est revenu. — Ne crains rien, noble femme !
Qu'importe l'an qui passe et ceux qui passeront !
Mon amour toujours jeune est en fleur dans mon âme ;
Ta beauté toujours jeune est en fleur sur ton front.

Sois toujours grave et douce, ô toi que j'idolâtre ;
Que ton humble auréole éblouisse les yeux !
Comme on verse un lait pur dans un vase d'albâtre,
Emplis de dignité ton cœur religieux.

Brave le temps qui fuit. Ta beauté te protège.
Brave l'hiver ! Bientôt Mai sera de retour.
Dieu, pour effacer l'âge et pour fondre la neige,
Nous rendra le printemps et nous laisse l'amour.

C'est dans ses vers seulement que Victor Hugo affirmait la vanité de l'ambition et la comparait soit à la cendre qui tombe, soit à la fumée qui vole. La vie réelle la lui présentait sous un autre aspect. Loin de songer à dire de la pairie : *qu'en reste-t-il ?* il acceptait avec joie de siéger au Luxembourg et de coiffer le bicorne orné de plumes blanches. Il fut nommé le 15 avril 1845. La duchesse d'Orléans prit à cette nomination une part décisive. Je ne sais si Juliette, heureuse de la promotion, fut jalouse de la protectrice, mais, sans commettre l'inconvenance de dénaturer l'histoire des relations du poète avec la princesse qui l'admirait, on peut dire que la jalousie de Juliette, puisqu'elle ne s'alarmait pas moins des infidélités de l'esprit que de celles des sens, s'était parfois éveillée et excitée avec moins de raison. Il y avait huit ans que Victor Hugo avait été présenté à la duchesse d'Orléans dans une des fêtes données à Versailles pour le mariage de l'héritier du trône. Elle lui dit qu'elle avait lu tous ses livres, qu'elle savait beaucoup de ses vers par cœur, et elle lui récita le début de la pièce célèbre des *Chants du Crépuscule* :

C'était une humble église au cintre surbaissé,
L'église où nous entrâmes.

Elle évoqua aussi les conversations qu'elle avait eues avec « Monsieur de Gœthe. » Née de Mecklembourg, elle descendait en effet par sa mère d'Auguste de Saxe-Weimar, le célèbre Mécène de cour, qui eut Gœthe et Schiller pour amis. Elle avait l'esprit indépendant et le goût cultivé. Victor Hugo fut conquis. Peu après il composa *Ruy Blas*. Camille Pelletan a justement remarqué que tout le drame est construit sur l'admiration d'une reine pour un génie réformateur et, sans vouloir pousser plus loin la comparaison, il ajoute : « Les poètes sont fatalement conduits à mêler, peut-être à leur insu et par le jeu secret des ressorts du cerveau, les préoccupations qu'ils sentent au fond d'eux-mêmes à la trame purement imaginaire des passions qu'ils mettent en jeu. »

Le couple princier ne ménagea pas à Victor Hugo les témoignages de sa sympathie. Rompant avec une abstention qui durait depuis le début du règne, les deux époux assistèrent à sa réception académique. Quand le

prince tomba à Neuilly, victime d'un accident de voiture, ce fut Victor Hugo qui porta au roi l'Adresse de l'Institut. Il y avait un hommage à la princesse « si Française par son cœur et par notre adoption, qui a donné à la patrie deux Français, à la dynastie deux princes, à l'avenir deux espérances ». Après cette mort tragique, les relations continuèrent entre la duchesse d'Orléans et son poète favori. Elle avait contribué à rapprocher Victor Hugo de Louis-Philippe. Ce fut elle qui, triomphant des résistances de la Cour et du Gouvernement, obtint pour lui la pairie. Il la méritait par l'éclat de son génie et par la splendeur de sa gloire, mais à peine venait-il de l'obtenir que cette dignité faillit sombrer dans un scandale. La protection du roi contribua à sauver le poète, et aussi cette complaisance de l'opinion publique dont Lamartine disait avec esprit : « La France est élastique : on se relève même d'un canapé. »

Y avait-il un canapé dans la chambre du passage Saint-Roch où un commissaire de police se présenta le 5 juillet 1845 pour constater un flagrant délit d'adultère ? Les procès-verbaux de cette sorte ne font pas l'inventaire du mobilier et je ne saurais prendre à mon compte des descriptions trop précises où l'imagination joue un plus grand rôle que l'exactitude contrôlée. Le commissaire de la place Vendôme avait été requis par un peintre assez connu, M. Biard, qui soupçonnait sa femme d'entretenir des relations d'adultère avec un acteur du boulevard. Le délit était flagrant, mais, du moins au moment où la police le constatait, ce n'est pas un acteur qui en était le bénéficiaire. Les nom, prénom et qualités du complice révélèrent au mari outragé et au commissaire embarrassé une des plus grandes illustrations du pays, un pair de France, membre de l'Académie française. Victor Hugo, ainsi pris au gîte extra-conjugal, excipa de sa qualité parlementaire, qui le rendait inviolable, pour échapper à l'arrestation dont le commissaire le menaçait. La presse s'empara de l'incident et il fit grand bruit. Les amis de Victor Hugo s'en émurent.

Lamartine, toujours généreux, écrivait à Dargaud, son confident intime : « L'aventure amoureuse de mon pauvre ami Victor Hugo me désole. On dit qu'il s'éloigne de Paris pour qu'on ne demande pas l'autorisation de le poursuivre à la Chambre des pairs ; mais ce qui doit être navrant pour lui, c'est de sentir cette pauvre femme en prison pendant qu'il est libre. » Béranger, plus narquois, disait : « On craint ici que Victor Hugo ne fasse un sot début à la Chambre des pairs. Il est question de la colère d'un mari, peintre de renom, qui intente à sa moitié et à Olympio un procès en adultère, appuyé d'un procès-verbal de flagrant délit et d'une correspondance fort détaillée. » Sainte-Beuve, définitivement éconduit, et qui n'avait plus rien à espérer d'un tel incident, affectait hypocritement devant ses amis Olivier une mine attristée. « On ne parle que de cela. Vous n'en dites rien. Jugez, chère madame, de mon chagrin et de mon trouble en tout ceci, avec tout ce que vous savez ! »

Il y avait au moins un an qu'une intrigue durait entre Victor Hugo et madame Biard au moment où la police vint jeter dans leurs amours un regard indiscret. Agée de vingt-cinq ans, intelligente, coquette, embarrassée d'un mari que Chopin disait « très laid », la jeune femme avait, au témoignage d'Arsène Houssaye, « la grâce onduleuse et serpentante ». Cette sirène conquit le poète, qui lui écrivit des lettres passionnées et fit même pour elle un dessin dont le rébus, difficile à déchiffrer si l'on n'en avait pas la clef, avouait au moins sa défaite. Le mari passait pour être frénétiquement jaloux, mais peut-on lutter contre Jupiter ? En prévoyant que l'affaire serait arrangée et n'aurait pas de suites, au moins pour le complice, Béranger avait vu juste. Madame Victor Hugo eut le beau rôle. Les témoignages concordent pour faire honneur à son indulgente et généreuse bonté d'une démarche qui désarma le mari. Elle fut vraisemblablement aidée par le roi Louis-Philippe et par la duchesse d'Orléans, intéressés à protéger d'une souillure le manteau d'hermine que leur admiration littéraire avait jeté sur les épaules du poète. Celui-ci en fut quitte pour la peur et peut-être aussi pour une semonce du chancelier Pasquier, qui avait été fort hostile à sa nomination. Quant à la femme, elle ne souffrit pas longtemps des rigueurs de la prison que Lamartine redoutait pour elle. Après un rapide séjour à Saint-Lazare, elle passa six mois dans un couvent d'Augustines, où elle fit la conquête des religieuses, auxquelles elle dictait ceux des vers de Victor Hugo qu'on pouvait enseigner à des filles de quinze ans !

Le plus curieux, le plus invraisemblablement curieux dans cette aventure, c'est qu'elle ne fut pas, à l'heure où elle se produisit, connue de Juliette. Celle-ci ignora ce que tout Paris savait. Cette ignorance est d'autant plus étrange que Juliette suivait avec un soin particulier et une attention ininterrompue tout ce qui touchait à la gloire ou à la vie de Victor Hugo. Les articles de journaux prenaient dans leur langage conventionnel le nom pittoresque d'*épluchures*. « J'ai lu tout ce qui te concernait ce soir. C'est par ça que j'ai commencé », lui écrivait-elle le 2 décembre 1835 ; et le 17 novembre 1836, elle lui disait : « J'ai mis en ordre tous vos papiers et tous vos journaux depuis quinze jours, quel tas !... » Il est à croire qu'au lendemain de l'aventure du passage Saint-Roch, Victor Hugo lui-même avait mis de l'ordre dans le tas, pour en expurger les feuilles indiscrètes qui se gaussaient de sa rencontre inopinée avec un commissaire de police. Les amies de Juliette furent discrètes. Ainsi peut-on expliquer qu'elle ne sut rien. Mais une ironie singulière voulut qu'elle eût à se défendre elle-même, presque au même moment, contre les bruits calomnieux qui continuaient à mettre en doute sa fidélité. J'en trouve la preuve dans une lettre qu'elle écrivait au mois d'octobre 1845 à son amie madame Robert, à Bruxelles.

Je m'empresse, ma bonne amie, de te tranquilliser sur les histoires absurdes dont on t'entretient. Une autre fois, je te prie d'être moins vite alarmée et d'ajouter moins de foi aux cancans *et aux* canards *parisiens. Tu sais comme je vis et quel culte pieux je professe pour l'homme que j'aime plus que moi-même. Cela doit suffire pour t'empêcher de croire à aucune action honteuse ou coupable ou même légère de ma part. Je ne t'en remercie pas moins du fond du cœur... Dorénavant, quels que soient les ragots dont on t'entretienne sur moi, je te prie de ne pas m'en parler. Je n'ai pas la prétention d'empêcher les petites infamies de langue des désœuvrés et des malveillants, mais j'ai le droit de les ignorer et je veux en user. Ainsi, ma bonne Laure, je t'en prie, à l'avenir plus un mot à ce sujet.*

Juliette, qui n'avait rien su en 1845 de l'adultère de Victor Hugo, ne fut certainement pas mise au courant de la découverte faite en 1848 par Alfred Asseline. Ce cousin germain de madame Victor Hugo, surnuméraire à la préfecture de police, sauva du feu, auquel l'avait condamnée avec des documents plus importants la prudence de M. Delessert, une chemise contenant deux pièces sur Victor Hugo. Inscrit sur le dossier en gros caractères, le nom de Victor Hugo avait attiré l'attention du jeune surnuméraire. Il fourra le dossier dans sa poche. Quand il put le lire il y trouva une copie du procès-verbal de l'adultère de Victor Hugo constaté par le commissaire de police de la place Vendôme et une note de M. Delessert sur cette affaire. On conviendra que le destin a d'étranges coïncidences !

Victor Hugo prit en riant la confidence de son cousin. Est-ce à ce moment que, frappé par le souvenir de la satire où Horace est vertement sermonné par Davus, son esclave, pour ses escapades extra-conjugales, il jeta sur le papier les vers que la *Dernière Gerbe* nous a conservés sur « le problème insondé de l'homme et de la femme » ? Anxieux de ce problème, touché par Horace qui en badinait, il semblait prévoir, avec une audace singulièrement hardie, le jour où :

... l'inquiet genre humain,
Mettant dans l'amour vrai le légitime hymen,
Osera secouer la vieille chaîne noire
Du cœur, libre d'aimer comme l'esprit de croire.

Il n'avait pas attendu cette heure pour secouer ses chaînes, celles de madame Victor Hugo avec Juliette Drouet et celles de Juliette avec madame Biard et d'autres. Madame Victor Hugo continuait à pratiquer l'indulgente bonté dont elle avait trouvé la vraie formule le jour où elle lui écrivait : « La seule chose que je ne te pardonnerais pas, ce serait d'être peu heureux. » Juliette aussi le voulait heureux, mais seulement avec elle et par elle. Depuis le premier jour, elle soupçonna sans preuves toutes les femmes qui l'approchaient, et elle en fut jalouse. Je crois que madame Biard, mieux gardée par des apparences qui appelaient à leur aide

de savantes précautions, sut échapper à ces soupçons. Mais un jour ce fut elle qui, audacieusement, se démasqua et se dénonça. Son intrigue avec Victor Hugo durait depuis 1844. Elle l'avait renouée à la sortie du couvent où son adultère constaté l'avait conduite. Biard ne ressemblait guère au *domino furenti* dont Davus menaçait Horace. Tant que Juliette ignora la trahison, rien ne gêna la liberté des deux amants. Elle l'apprit le 27 juin 1851 en défaisant un paquet qui lui avait été envoyé. C'étaient des lettres retenues par un ruban scellé aux armes de Victor Hugo, avec sa fière devise : *Ego Hugo*, et le manteau de pair qui s'était ajouté en 1845, sur champ d'azur, au chef d'or, aux merlettes de sable et au casque de chevalier dont il rehaussait si étrangement sa gloire. Les lettres étaient des lettres d'amour, datées du mois de mai 1844 et adressées par le poète à une femme du monde qui, déclarant être encore sa maîtresse, invitait tranquillement Juliette à lui céder une place qu'elle occupait si mal. Interdite, la pauvre femme n'en pouvait croire ses yeux. Pourtant ils ne la trompaient pas. Ni l'écriture, ni le ton, ni la date des lettres ne pouvaient laisser un doute sur une liaison qui durait depuis sept ans. Ainsi trahie, menacée et frappée par le coup le plus imprévu, qui avait été porté avec un cynisme raffiné et cruel, Juliette erra dans les rues, « arrêtée à tous les carrefours par la foule de tendresses qu'elle y avait semées, folle de douleur et répandant son cœur avec ses larmes sur le pavé ». Elle attendit vainement Victor Hugo et ne le vit que le lendemain. La trahison était flagrante ; il ne la nia pas, mais il essaya de la mettre au compte d'un caprice des sens. Malheureusement, la durée de la liaison excluait cette explication. Juliette qui se croyait sacrifiée, et dont le cœur souffrait d'horribles tortures, offrit de céder la place et de partir pour Brest auprès de cette sœur qui déjà, dans la crise de 1834, lui avait donné asile. Victor Hugo réussit à la retenir par des supplications et des serments dont une épreuve, qu'elle exigeait et qu'il acceptait, garantirait la sincérité. Il fut entendu entre eux qu'il continuerait à voir madame Biard, d'ailleurs reçue chez lui, pendant quelque temps encore, sans avoir avec elle des relations d'une certaine nature, pour décider ensuite s'il la reprenait pour maîtresse ou s'il restait tout entier et pour toujours à Juliette.

L'épreuve dura près de quatre mois. Elle ménagea à Juliette des alternatives de joie et de douleur, de confiance et de détresse. D'abord transfigurée, le cœur plein de secrète espérance, elle était reconnaissante à son amant du pardon qu'elle avait jeté sur sa faute et elle se comparait à la Madeleine, dont elle éprouvait « la vénérable compassion et la pieuse pitié » ! Puis la jalousie « la plus humiliante et la plus poignante » la reprenait au souvenir de cette femme « belle, jeune, spirituelle, accomplie », avec laquelle son amant l'avait trompée, à son insu, pendant sept ans, pendant sept ans ! Tantôt caressée par l' « inépuisable et ineffable bonté » du cher bien-aimé, elle redevenait « la Juju raisonnable, confiante et heu-

reuse du bon vieux temps » ; tantôt, prise dans une abominable étreinte, elle redoutait de ne pouvoir pas se soustraire à « l'enivrement du suicide » et à la volupté désespérée de la mort ».

Tout lui était occasion de douter ou de croire, d'exulter ou de souffrir. Un jour, elle vint à l'Assemblée Législative, dont Victor Hugo était membre ; que se passa-t-il ? Son attitude l'étonna. « Je suis revenue toute troublée de cette apparition inopinée à la porte de l'Assemblée et de ton empressement à rentrer à l'intérieur sans prendre le temps de me rien dire et de me rien expliquer, et cela de l'air le plus embarrassé et le plus confus du monde, et comme un homme surpris désagréablement de ma rencontre. Ce que j'ai souffert depuis ce moment-là, ce que je souffre dans ce moment-ci, serait ta condamnation devant Dieu si tu étais capable d'une nouvelle trahison et t'attirerait les plus grands malheurs, car ce serait plus qu'une trahison, maintenant, ce serait un sacrilège. Aussi, je ne veux pas le croire, je me refuse à cette demi-évidence, je nie ta pâleur, ton trouble, ta fuite ! Hélas ! que ne puis-je nier aussi ma souffrance, ma jalousie et mon désespoir ! Mon Dieu ! mon Dieu ! mais qu'est-ce que j'ai donc fait pour être frappée dans les endroits les plus sensibles de mon cœur.... »

Ce cœur agité passait, dans la même journée, de l'abattement au délire, du doute au bonheur partagé, de l'irritation menaçante à la gratitude enthousiaste. Victor Hugo trouvait dans son génie l'art de le transformer. Comment Juliette aurait-elle été insensible, le 28 juillet, après une longue et jalouse attente, à ces vers magnifiquement consolateurs ?

Les veilles, la pensée et le chagrin rongeur
Sur le front du poète ont laissé leur empreinte.
Viens près de lui, doux ange au cœur triste, et sans crainte
Penche-toi sur le noir songeur.

Mire-toi dans son âme où, depuis que tu souffres,
Goutte à goutte ont coulé tous les pleurs de tes yeux.
Tu t'y retrouveras ! L'eau qui tombe des cieux
Fait des miroirs au fond des gouffres.

Aussi revenait-elle à ce qu'elle appelait pittoresquement le *pince-homme*. « J'y reviens, mon bien-aimé, avec cet acharnement que donne la confiance de l'amour partagé. J'y reviens sans rancune du passé, sans inquiétude de l'avenir. J'y reviens avec toute la douce et tendre cohorte de mes illusions. J'y reviens de toutes mes forces et de toute mon âme ; aussi gare à toi ! Je ne te parlerai plus jamais de ce que j'ai souffert, mais je me souviendrai toute l'éternité de ta bonté ineffable et de ta divine mansuétude. Je ne vois plus ta faute, je ne sens que ton amour. Je ne veux pas regarder si je suis mutilée dans ton cœur, mais je te sais bien entier, bien vivant, bien beau, bien grand et bien sublime dans le mien. J'ignore si

mon bonheur reprendra jamais sa première forme, mais je suis sûre de n'avoir jamais d'autre croyance, d'autre Dieu que toi ! Tous les désespoirs qui ont secoué ma vie depuis un mois n'ont pu en faire tomber ce merveilleux fruit d'amour, grossi et mûri de toute la sève de mon admiration et de mon adoration pour toi depuis bientôt dix-neuf ans. Je sens ses racines plus profondes et plus vivaces que jamais au centre de mon cœur, et mes larmes même, loin de lui nuire, les ont vivifiées de nouveau comme une eau salutaire.... »

Même rassurée, raffermie et confiante, elle ne se dissimulait pas et elle avouait à Victor Hugo qu'elle aurait, avant l'expiration des épreuves, de nouvelles crises et des rechutes, mais elle prenait la résolution de leur résister avec toutes ses forces et avec toute sa raison. Il faut reconnaître que son amant l'y aidait et ne négligeait aucune occasion ou aucune attention pour racheter et faire oublier sa faute.

L'amour romantique s'abandonnait à d'étranges confusions dont il arrive que notre délicatesse s'étonne et souffre. Léopoldine Hugo, noyée à Villequier en 1843, et Claire, la fille de Juliette, morte en 1846, servaient de témoins imprévus aux serments de fidélité que leurs parents échangeaient. C'étaient les « anges gardiens » de leur amour ! Juliette, qui leur demandait de « graves et célestes conseils », leur faisait la « sainte promesse » de vivre ou de mourir pour le bonheur de son « cher adoré ». Victor Hugo ne l'avait-il pas conduite au cimetière de Saint-Mandé, en pèlerinage devant la tombe de Claire, qu'il avait déjà célébrée en vers immortels :

> Ils sont là, près de nous, jouant sur notre route ;
> Ils ne dédaignent point notre soleil obscur,
> Et derrière eux, et sans que leur candeur s'en doute,
> Leurs ailes font parfois de l'ombre sur le mur.

Par-dessus ces « anges » Juliette confessait à Dieu sa « jalousie hideuse » et le suppliait de faire un miracle pour rallumer l'amour de celui qu'elle adorait plus que jamais. Sa prière d'amoureuse et de croyante montait vers lui dans le tumulte d'un sanglot déchirant. Elle trouvait dans sa passion, pour laquelle elle vivait, des accents d'une véritable éloquence. J'accorde que le goût condamne l'intercession auprès de Dieu d'un amour aussi profane, mais il est difficile de ne pas admirer le mouvement de cette supplication ardente et sincère.

« O mon Dieu, inspirez-moi la confiance, puisque vous ne pouvez pas m'ôter l'amour. Faites que je croie en lui, puisque je ne peux pas cesser de l'aimer. Cachez-moi le passé qui me tue et montrez-moi l'avenir radieux. Mon Dieu, ayez pitié de lui et de moi, car je sais que son cœur souffre de mon désespoir. Mon Dieu, donnez-lui le bonheur et rendez-moi la paix de l'âme. Mon Dieu, faites qu'il ne se lasse pas de mes larmes avant qu'elles ne soient taries. Mon Dieu, si vous ne pouvez plus me faire

heureuse, faites-moi forte, courageuse, résignée et généreuse. Mon Dieu, mon Dieu, pardonnez-lui et pardonnez-moi, car ce n'est pas sa faute ni la mienne, si nous sommes réduits à cette cruelle extrémité de nous défier l'un de l'autre. Vous savez, mon Dieu, si je l'aime et si je veux m'imposer à lui. Vous savez ce que je vous dis à vous seul, ô mon Dieu, avec toutes les larmes de mes yeux, avec toutes les tendresses de mon cœur, avec toutes les adorations de mon âme, faites qu'il soit heureux n'importe avec qui, n'importe comment, pourvu qu'il le soit, et faites de moi ce que vous voudrez.... »

L'heure du dénouement approchait. Elle fut précédée d'une promenade qu'ils firent ensemble à Fontainebleau. Leur absence dura du 20 au 23 octobre. Cette excursion réalisait une promesse que Victor Hugo avait faite en septembre à Juliette et que diverses circonstances avaient empêchée. Ce furent trois jours délicieux où ils sentirent qu'ils ne s'étaient jamais plus follement aimés. Chacun, à sa façon, exprima son extase. Juliette écrivit à son « cher petit homme » une lettre débordante de bonheur, de reconnaissance et de tendresse. Comme elle ne vivait que par l'amour et pour l'amour, elle était rayonnante d'avoir retrouvé le calme, la confiance, la foi dans l'avenir. Elle sentait en elle comme une sève nouvelle. Il n'était pas en reste. Ouvrez le premier volume des *Contemplations*, vous y lirez dans le livre II, si délicatement appelé l'*Ame en fleur*, une poésie pure et tranquille qui est l'admirable écho de cette courte excursion où se prolongea un passé et où se décida un avenir :

Que le sort, quel qu'il soit, vous trouve toujours grande,
Que demain soit doux comme hier !

Quatre mois s'étaient écoulés depuis que madame Biard, trop sûre de sa jeunesse et de sa triomphante beauté, avait invité Juliette Drouet à lui céder l'amour du poète. Sa présomption et son inexpérience avaient compté sans les souvenirs et sans les liens du passé. De Victor Hugo à elle les sens surtout avaient parlé. Entre Victor Hugo et Juliette les cœurs s'étaient donnés. Le 25 octobre, il revit sa complice, qui ne le troubla pas. Juliette avait mérité de vaincre, elle avait vaincu, et elle ne profita de sa victoire que pour « mettre aux pieds » de son amant son abnégation et son dévouement, bientôt soumis à une tragique épreuve. « Il me semble, lui dit-elle, que mon âme est faite de toi. »

Son âme, à lui, était plus complexe, et trop de passions, de sentiments, de tentations, de désirs et de besoins la traversaient et l'agitaient pour qu'elle pût se donner en entier. Sa femme, qu'il respectait, et Juliette, qu'il adorait, en prenaient la part la meilleure, mais il ne résistait pas à des fantaisies passagères où il faut d'ailleurs avouer que seuls les sens étaient en

jeu. Dans le temps même où il poursuivait avec madame Biard une intrigue que le commissaire de police avait interrompue sans la briser, il fut pris d'un caprice pour Alice Ozy, engagée alors au Vaudeville. Il la connut au début de 1847. Agée de vingt-sept ans, la belle fille, que le duc d'Aumale avait entretenue et qu'un prince de Saxe-Weimar avait aimée, était vraiment un morceau de roi et digne de tenter un poète. La perfection de son corps et les grâces de son esprit lui avaient valu d'être une des célébrités de la scène parisienne. Elle avait des mœurs libres, mais ses complaisances ne la firent jamais tomber dans la galanterie vénale. Elle savait choisir. Avant qu'elle ne rencontrât Victor Hugo, elle avait été chantée dans des quatrains spirituels et dans des vers magnifiques par Théophile Gautier, amant platonique. Victor Hugo était accoutumé à avoir d'autres exigences et c'est seulement dans ses vers qu'il pratiquait la « contemplation ». Il fit la connaissance d'Alice Ozy en même temps que son fils Charles. Le père et le fils eurent ensemble le coup de foudre. Ils firent leur cour : entre ces concurrents imprévus, l'actrice, si flattée qu'elle fût de l'hommage d'un poète illustre, donna la préférence à la jeunesse sur le génie. Elle accueillait le père dans son salon avec sympathie et respect, mais seul le jeune homme eut les faveurs de la chambre à coucher, qu'il occupa d'ailleurs une nuit par un périlleux coup d'audace.

L'année 1848 s'ouvrit, pour le peuple de Paris, comme une fête, par le plus beau soleil du monde. Dans les quartiers en rumeur et au milieu des roulements du tambour, personne ne soupçonnait les événements tragiques dont elle serait pleine. Victor Hugo disait à Juliette que la fête était aussi dans son cœur. L'année 1847, une sombre année, s'était achevée sur la mort de madame Adélaïde, « une femme intelligente et de bon conseil, écrivait l'auteur de *Choses vues*, qui abondait dans le sens du roi, sans jamais verser. Les pairs sont sortis des Tuileries consternés de toute cette douleur et inquiets du choc qu'en recevra le roi ». Ce malheur de famille n'était rien à côté de l'événement qui attendait Louis-Philippe : deux mois après, la révolution emportait la monarchie et l'exilait. Cette révolution surprit Victor Hugo, dont l'évolution démocratique avait défendu la liberté sans accepter encore la République. On le vit pendant les Journées de Février, place Royale et place de la République, haranguer le peuple en faveur de la régence de la duchesse d'Orléans. Mais les événements, dont Lamartine avait compris la loi supérieure, exigeaient plus qu'une demi-mesure. La République proclamée entraînait la disparition de la pairie. Victor Hugo redevenait un simple citoyen. Mais son goût de la rue et de l'action le mêlait aux mouvements populaires. Juliette en conçut de l'inquiétude et se hasarda à lui donner des conseils dont il est impossible de ne pas apprécier la clairvoyance et la noblesse : il y avait sous l'ardente passion de cette femme un vrai sens pratique et le sentiment exact des réalités. Elle lui conseillait une participation *officielle*, qui ne pouvait s'exercer qu'avec un

mandat électif. Battu aux élections générales du 24 avril, Victor Hugo fut élu dans le département de la Seine, aux élections complémentaires du 4 juin. Juliette n'avait pas souhaité son succès. Cette candidature lui paraissait venir prématurément dans une heure trop obscure et trop dangereuse. Elle affirmait l'accord de son cœur avec les intérêts mêmes de la France et les événements tragiques des journées de Juin ne tardèrent pas à justifier l'appréciation générale qu'elle avait portée sur la situation. Victor Hugo entra dans l'Assemblée au moment où la République, dont il avait redouté la proclamation trop précipitée, tournait dans « un affreux cercle de désordre, de violences et de misères ». Il fit face au danger avec un réel courage, il alla aux barricades et il n'est pas jusqu'à M. Biré, dont l'ordinaire partialité rehausse l'hommage, qui ne reconnaisse qu'il fit son devoir. Quand il crut que la gravité de la situation pourrait contraindre l'Assemblée à quitter Paris, il donna à Juliette des instructions pour le retrouver, mais, en même temps, il la rassurait : « Dieu est avec les bons et avec les justes. » La cause de l'ordre triompha. Il eut sa large part de ce succès.

Aux luttes de la rue succédèrent les luttes de la tribune. Il y faisait, disait-il, « des évolutions de cormoran dans la tempête » et, par opposition à ces temps tragiques, il évoquait les souvenirs des parties de campagne qu'il faisait autrefois avec Juliette :

Où sont les champs ? Où est Pierre Laisné ? Où est Nicole et notre petit cabriolet si vieux, si poudreux, si laid, si affreux et si charmant ? Comme j'aimerais mieux cuire dans la marmite de Pierre, de Provins à Coulommiers, que de bouillir dans cette chaudière qu'on appelle l'Assemblée et sous laquelle MM. les terroristes et communistes font un si bon feu. Pauvre être adoré, je pense à toi. Je t'aime : je songe, au milieu du charabia d'un M. Gasc qui gasconne à la tribune en ce moment, et je rêve à tous nos doux souvenirs. J'espère que Dieu réserve encore à notre vie à venir quelques beaux jours comme ceux de notre vie passée. Sans cela, à quoi bon vivre ?...

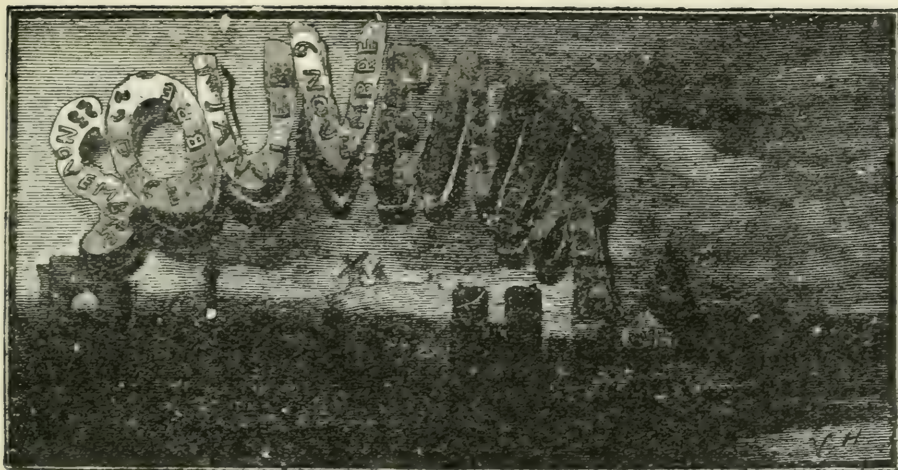
Un autre jour, il se prit à penser, le 20 février 1849, qui était un mardi gras, à leur doux anniversaire, et ce tendre souvenir lui inspira une page délicieuse. Après seize ans, cette journée restait sacrée dans son cœur :

Je n'oublierai jamais cette matinée où je sortis de chez toi, le cœur ébloui. Le jour naissait. Il pleuvait à verse ; les masques, déguenillés et souillés de boue, descendaient de la Courtille avec de grands cris et inondaient le boulevard du Temple. Ils étaient ivres, et moi aussi, eux de vin, moi d'amour. A travers leurs hurlements, j'entendais un chant que j'avais dans le cœur ; je ne voyais pas tous ces spectres autour de moi, spectre de la joie morte, fantôme de l'orgie éteinte ; je te voyais, toi, douce ombre rayonnante dans la nuit, tes yeux, ton front, ta beauté, ton sourire aussi enivrant que tes baisers. O matinée

glaciale et pluvieuse dans le ciel, radieuse et ardente dans mon âme. Tout cela me revient en ce moment, au milieu de cette autre foule de masques qu'on appelle l'Assemblée Nationale, et qui, eux aussi, sont des fantômes...

Elle allait le voir au milieu de ces masques, avec lesquels ou contre lesquels il jouait son rôle. Quand il parlait, elle était là, et elle ne manqua pas les dicours, souvent retentissants, qu'il prononça à l'Assemblée Législative où il avait été élu, le 13 mai 1849, par 117.069 voix, le dixième sur vingt-huit. Son instinct ne l'avait pas trompée. Elle souffrait de le voir « livré aux bêtes de ce cirque politique, mille fois plus féroces et mille fois plus bêtes que celles de l'antique Rome ». Elle avait la politique en horreur. « Depuis que la politique a envahi toute ta vie, le bonheur s'est retiré de moi. » Pendant deux ans elle souffrit des cruels tourments que la politique lui infligeait et des craintes qu'elle lui inspirait. Elle se retrempait dans les souvenirs du temps où « son sublime bien-aimé, son amant rayonnant et divin, n'était que le poète Victor Hugo ». Dans les premiers jours de novembre 1851, elle fit un pélerinage à la place Royale, que Victor Hugo n'habitait plus depuis trois ans. La maison, le quartier, les rues, les pierres, les enseignes, l'émurent avec douceur. Elle fut triste aussi, mais sa tristesse aurait été autrement poignante si elle avait su que ce pélerinage, elle ne pourrait pas le refaire pendant dix-neuf ans : un mois après, en effet, le coup d'Etat du 2 décembre la jetait, avec lui, en exil.





IV

DE L'EXIL A LA MORT

I. — Le dévouement d'une maitresse

Il suffit de rapprocher deux lettres de Juliette Drouet, écrites l'une et l'autre de Jersey à l'occasion du premier anniversaire du 2 décembre, pour juger de son rôle et de celui de Victor Hugo. « Il y a un an, à pareille date, à pareille heure, j'apprenais par la pauvre Dillon la nouvelle du coup d'Etat. La pauvre fille, sachant de quel intérêt c'était pour moi, était accourue du faubourg Saint-Germain chez moi, pour m'en prévenir et se mettre à ma disposition, c'est-à-dire à la tienne, car c'est une noble et courageuse femme. A partir de ce moment-là jusqu'au jour où j'ai reçu ta chère petite lettre de Bruxelles m'annonçant que tu étais enfin sauvé, j'ai vécu comme dans un horrible rêve. »

Quoi qu'on ait tenté sous l'influence de l'esprit de parti, auquel les adversaires politiques de Victor Hugo n'ont pas toujours été les seuls à céder, pour rabaisser l'action du poète dans ces événements tragiques, ses initiatives clairvoyantes et fermes, son éloquence enflammée et vigoureuse, son zèle ardent et son courage, inconscient ou dédaigneux du péril, sont acquis à l'histoire impartiale. Le 3 décembre 1852, Juliette Drouet évoquait, dans la seconde des lettres que je dois citer, un épisode particulièrement émouvant. « A partir d'hier jusqu'au 14 de ce mois, il n'y a pas un

seul jour que je ne me rappelle les dangers auxquels tu as été exposé il y a un an, et les terreurs et les angoisses inexprimables que j'ai éprouvées pendant ces deux affreux jours. Aujourd'hui, ce matin, à la même heure, tu étais au faubourg Saint-Antoine affrontant et provoquant à toi seul une troupe forcenée qui ne connaissait plus rien et ne respectait plus rien. Je te vois encore, mon pauvre bien-aimé, interpellant les soldats pour les rappeler à leur devoir et au véritable honneur, menaçant les généraux et les foudroyant de ton mépris. Tu étais effrayant et sublime, on eût dit le génie de la France, en proie au plus amer désespoir en voyant s'accomplir le plus lâche et le plus vil de tous les crimes. C'est un véritable miracle que tu sois sorti vivant de ce faubourg que tu remplissais à toi seul d'héroïque fureur.... »

L'exaltation de ce témoignage enthousiaste n'en diminue pas la valeur. Juliette rappelait ainsi, dans une lettre intime dont rien ne lui permettait de croire qu'elle serait un jour publiée, ce qu'elle avait vu et ce qu'elle avait entendu. Elle était présente. Elle ne cessa pas de l'être au cours de ces journées mouvementées où la liberté, sinon même la vie de son amant, fut en jeu. M. de Maupas a essayé de démontrer, dans ses *Mémoires sur le Second Empire,* que Victor Hugo s'était caché pendant qu'il excitait les autres à aller au feu. Se cachait-il donc au faubourg Saint-Antoine, quand il affrontait et haranguait les soldats ? S'était-il caché boulevard du Temple, où il avait préconisé et préparé la résistance ; rue Blanche, où Baudin avait écrit, sous sa dictée, une proclamation qui mettait Louis-Napoléon hors la loi et provoquait aux armes ; quai Jemmapes, où un magnifique appel à l'armée s'échappait de son âme indignée ; rue Popincourt, où la lutte pour le droit fut décidée à la suite de son improvisation véhémente ? M. de Maupas allègue contre le poète les pérégrinations dont il a lui-même fait l'aveu et ses changements de domicile. L'ancien ministre prétend qu'on les connaissait et qu'on aurait pu le faire arrêter dix fois ; il ajoute : « Nous n'avions nul intérêt à le faire. » Ce dédain méritait de s'appuyer sur une preuve : je l'ai vainement cherchée. La vérité est que l'on évite de se faire arrêter, au cours d'une révolution, quand on veut résister et agir. La sécurité de Victor Hugo était la condition même de son action. Juliette l'aida à trouver plusieurs de ses lieux d'asile, avec un dévouement courageux dont aucun péril ou aucune fatigue ne put avoir raison. Ce fut elle qui le conduisit chez un marchand de vin de la rue de la Roquette, auquel elle avait sauvé la vie en 1848 ; puis chez M. de la Roëllerie ; puis chez M. de Montferrier. Victor Hugo lui a rendu dans l'*Histoire d'un Crime* un hommage assez bref, mais auquel il était impossible de donner dans une histoire générale, surtout à l'heure où elle était publiée, un tour et un ton trop intimes. Le rôle de Juliette Drouet, que l'initiale de son nom désigne, n'en apparaît pas moins « généreux, vaillant et héroïque ». Victor Hugo savait ce qu'il lui devait. J'ajoute deux documents inédits au dossier de sa gratitude.

C'est d'abord un passage du carnet, si riche en documents de toutes sortes, où le poète exilé prenait ses notes en 1856.

J'ai payé exactement jusqu'au dernier jour la prime annuelle convenue ; j'ai inscrit au dos de la police d'assurance la formule de transfert telle qu'elle m'a été dictée par le directeur même de la compagnie ; la somme stipulée, augmentée de la part qui me revient dans les bénéfices de la compagnie comme assuré à vie entière, sera donc payée immédiatement après ma mort par la compagnie à madame Drouet, désignée par moi.

Je prie madame Drouet de transmettre cette somme par testament à mes enfants bien-aimés.

Aucune difficulté ne s'élèvera évidemment de la part de mes enfants à la remise de cette somme à madame D... Je ne sais si le régime actuel finira assez tôt pour me permettre de remplir en France les formalités indiquées par l'art... La force majeure du devoir m'interdisant tout rapport avec la prétendue légalité actuelle, je supplée à ces formalités autant qu'il est en moi en mettant le droit de madame D... sous la sauvegarde même de l'honneur de mes chers enfants. Madame D... a tout donné et tout sacrifié pour moi ; c'est à son dévouement admirable que j'ai dû la vie dans les journées de décembre 1851 *; je ne veux pas qu'elle soit sans pain dans ses vieux jours ; mes enfants ne le voudront pas non plus. Du fond de mon tombeau, je le leur recommande au nom de tout ce qui est sacré dans ce monde et dans l'autre. V. H., Guernesey,* 15 *février* 1856, *anniversaire du mariage de ma fille Léopoldine.*

Cette note est rayée transversalement par les trois mots *écrit*, *signé* et *remis* qui montrent que l'intention généreuse du poète avait reçu son exécution. La délicatesse de Juliette Drouet ne fut pas, comme on le verra plus tard, en reste avec lui.

L'autre document où s'exprime la gratitude de Victor Hugo pour le rôle joué par son amie au moment du coup d'Etat est une note importante écrite par Hugo en tête des épreuves de la *Légende des siècles*.

L'ordre de me fusiller si j'étais pris avait été donné dans les journées de décembre 1851. *J'en avais été prévenu dans la réunion qui eut lieu chez Landrin, le* 3 *décembre, par le représentant Napoléon, fils de Jérôme, cousin de Louis Bonaparte, et faisant alors cause commune avec nous contre la trahison du président. Il m'avait même offert un asile chez lui, rue d'Alger, n°* 5. *Je n'ai pas usé de cet asile, mais je m'en suis souvenu, et c'est pour ces motifs que je n'ai nommé ni Jérôme Napoléon ni son père, quand j'ai dû attaquer l'Empire.*

Si je n'ai pas été pris et, par conséquent, fusillé, si je suis vivant à cette heure, je le dois à madame Juliette Drouet qui, au péril de sa propre liberté et de sa propre vie, m'a préservé de tout piège, a veillé sur moi sans relâche, m'a trouvé des asiles sûrs et m'a sauvé, avec quelle admirable intelligence, avec

quel zèle, avec quelle héroïque bravoure, Dieu le sait et l'en récompensera ! Elle était sur pied la nuit comme le jour, errait seule à travers les ténèbres dans les rues de Paris, trompait les sentinelles, dépistait les espions, passait intrépidement les boulevards au milieu de la mitraille, devinait toujours où j'étais et, quand il s'agissait de me sauver, me retrouvait toujours. Un mandat d'amener a été lancé contre elle et elle paie aujourd'hui de l'exil son dévouement.

Elle ne veut pas qu'on parle de toutes ces choses, mais il faut pourtant que cela soit connu.

Je la supplie de me permettre de lui rendre ici respectueusement témoignage, du fond de mon cœur et de mon âme, et de trouver bon que je dépose ce livre à ses pieds.

Victor Hugo, Hauteville House, 1er *janvier* 1860, *au commencement de la neuvième année d'exil.*

De tels documents ont une valeur morale et une force probante qui se suffisent à elles-mêmes. Ils justifient le mot, exact et profond, qu'un admirateur respectueux de madame Victor Hugo, M. Gustave Simon, a écrit sur la liaison du poète avec Juliette Drouet : « Commencée en faute, a-t-il dit, elle s'acheva presque en vertu. » Tout un jugement impartial tient dans cette courte phrase. Son amour inspira à Juliette, dans les jours tragiques de décembre 1851 et dans les années qui suivirent, une véritable vertu civique. Elle se condamna à l'exil. Ayant sauvé son amant, elle le suivit, heureuse de pouvoir, avec soumission et fierté, « vivre au plein soleil de l'amour et du dévouement ». Victor Hugo, aidé par un déguisement et par un faux nom, était arrivé à Bruxelles le 12 décembre. Juliette l'y rejoignit le 17, lui apportant un cœur résolu à affronter avec lui, au cours des événements, tous les passages difficiles ou terribles de la vie.

Exaltée par le sacrifice au-dessus d'elle-même, elle eut, dès cette première journée, un souci qui honore sa délicate générosité. Elle savait avec quel noble dévouement et avec quelle sereine hauteur d'âme madame Victor Hugo, frappée dans ses affections et dans ses intérêts, isolée et mal préparée à cet isolement, avait supporté les conséquences, si graves pour elle en tant que femme et en tant que mère, du coup d'Etat. Ses fils Charles et François-Victor, ses amis Paul Meurice et Vacquerie, tous frappés pour délits de presse, étaient en prison. Aucun appui, aucun secours, aucun conseil. Seule avec sa fille Adèle, qu'allait-elle faire ? Sans doute fut-il question pour elle d'aller, dès ce moment, et au moins pour quelque temps, retrouver son mari, auquel Juliette promettait avec une délicatesse spontanée et touchante de se sacrifier pour rendre cette réunion possible. Mais madame Victor Hugo ne vint pas. Restée à Paris dans une situation que tout rendait difficile, elle sut faire face à tous ses devoirs, non seulement avec la dignité dont elle était coutumière, mais avec un sens des réalités de la vie qui paraissait avoir manqué jusque-là à son habituelle non-

chalance. Pour la première fois peut-être, elle eut des responsabilités propres, qu'elle sut prendre, porter et garder. Ce n'est pas à tort que son mari lui écrivait : « Je sais que tu as l'âme grande et forte. » Elle montra vraiment de la grandeur d'âme. Victor Hugo en fut, non étonné, mais ému. Les lettres qu'il lui écrivait témoignaient de son respect attendri. Il admirait en elle des qualités qu'il énumérait avec une gratitude sincère : « Tout y est : dignité, force, simplicité, courage, raison, sérénité, tendresse. » Si elle parlait politique, il louait la justesse de ses vues ; si elle parlait des affaires de famille, il mettait sa confiance dans la bonté du cœur de la « chère maman », de la « maman bien-aimée ». Sans doute, en l'appelant ainsi, il consacrait l'abdication définitive de ses droits d'épouse, auxquels elle avait elle-même renoncé depuis longtemps, mais il l'élevait vers une situation nouvelle, faite d'une dignité plus reposée et plus grave, et il entrait comme une estime plus grande dans la fidélité de son affection, que la vie avait transformée sans la détruire. Devenue ainsi une « maman », elle avait pour son mari, dont elle savait les défaillances, les indulgences avec lesquelles une mère, plus tendre que sévère, couvre les légèretés de son fils. Les occasions ne faisaient pas défaut à sa bonté. Elles naissaient parfois sous la forme la plus imprévue. Quand elle préparait, en juin 1852, la vente nécessaire du mobilier, livré aux enchères publiques, elle découvrit dans le tiroir de la table de nuit de son mari des *lettres intimes* en si grand nombre que le tiroir fit résistance. De même, « toutes sortes de papiers et de choses intimes » étaient renfermés dans un meuble de bois de sapin, recouvert en étoffe de soie, qui formait comme une bibliothèque. Etaient-ce les lettres de Juliette, les souvenirs de madame Biard, ou d'autres souvenirs et d'autres lettres ? Elle n'en dit rien et n'en laissa rien paraître : indulgente aux infidélités, elle reprocha seulement à son mari son imprudence. « Il faut que je te gronde... Les domestiques ont pu lire et dérober ces lettres selon qu'ils ont voulu. J'espère qu'il n'en est rien pourtant, car le tiroir n'était pas très apparent. Cette pensée m'a tellement pourchassée qu'hier matin une crainte m'est venue, et bien m'en a pris.... »

Ainsi elle avait l'art de pardonner. N'en avait-elle pas depuis dix-huit ans la douloureuse habitude ? A la longue, elle s'était résignée. Elle avait consenti à un partage dont la vie avait, d'elle-même, par une sorte d'accord tacite, réglé les rapports et les droits réciproques. L'exil créait une situation nouvelle. Retenue à Paris par le devoir maternel et par le légitime souci d'intérêts qu'un brusque départ aurait mis en péril, elle n'avait pu accompagner son mari en Belgique ou l'y rejoindre. Dans ces conditions, la présence de Juliette Drouet était pour elle moins une humiliation qu'une sécurité. Cette présence, qui la rassurait sur les soins matériels dont l'exilé serait entouré, n'était d'ailleurs pas une cohabitation. Ni Victor Hugo ni Julietet n'auraient consenti à l'usurpation d'une place que seule la maîtresse de la maison avait le droit légal et moral d'occuper. En arrivant à Bruxelles

Victor Hugo avait pris à l'hôtel de la *Porte Verte*, qui n'était pas, il s'en faut, une maison de luxe, une chambre non chauffée, meublée d'un lit « grand comme la main » et de deux chaises de paille. Sa dépense quotidienne s'élevait, tout compris, à trois francs cinq sous. Prévenu de l'arrivée de son fils Charles, il s'installa plus confortablement, dès le 5 janvier 1852, place de l'Hôtel-de-Ville. Il évaluait à ce moment sa dépense totale à environ cent francs par mois. Juliette, logée tout près de lui, chez son amie mademoiselle Luthereau, dans le passage du Prince, trouvait, pour sa domestique Suzanne et pour elle, une hospitalité qui s'élevait à cent cinquante francs par mois. D'une maison à l'autre, le voisinage permettait l'envoi quotidien au poète d'une côtelette et d'une tasse de café. Suzanne en avait la charge, sans que Juliette vînt jusqu'au domicile de son ami, où les plus notables des proscrits se réunissaient.

Si près de lui et si loin à la fois, peut-être regrettait-elle les heures terribles et douces où, dans les intervalles de la lutte, elle accourait auprès de son ami, caché dans une petite chambre obscure, au milieu de vieilles tapisseries, mangeant au coin d'une table, leurs deux fauteuils côte à côte, le poulet froid qu'elle avait apporté ! Une nuit, le carillon de l'Hôtel de Ville, les bastringues, les orphéons, les cris des débardeurs belges et des pierrots flamands firent un tel vacarme qu'il dut s'enfuir de sa chambre pour se réfugier dans celle de Juliette. Mais ces bonnes fortunes étaient rares. L'âge n'avait pas apaisé chez elle certaines exigences et elle reprochait à son amant l'excès d'une continence dont elle souffrait comme d'une humiliation. Jalouse du passé et toujours irritée, quoiqu'elle eût pardonné et promis d'oublier, elle faisait sans cesse des allusions à la liaison que le poète avait eue avec madame Biard. Mais elle était, aussi, jalouse du présent. Tout servait de prétexte à ses craintes et à ses plaintes. Elle s'attachait aux plus petits indices et elle exerçait sur la vie de son ami une véritable inquisition qui se traduisait par des questions pressantes et multiples.

Sa solitude, insuffisamment occupée par le raccommodage de leur linge et par la copie du manuscrit de *Napoléon le Petit*, excitait et troublait son imagination. Elle soupçonnait, entre lui et elle, « quelque douloureux mystère » dont elle redoutait la découverte. Vraiment, elle se rendait malheureuse. Mais ni son amour, ni son admiration, ni son dévouement ne faiblissaient. Elle préférait les tortures de la jalousie aux souffrances d'une séparation. Quel que fût l'exil, elle en avait accepté les conséquences. En juillet 1852, Victor Hugo, menacé par la loi Faider dans la liberté de sa pensée, résolut de quitter la Belgique et de chercher en Angleterre un asile plus sûr. Il n'eut pas de peine à décider Juliette à partir, mais il lui demanda de ne partir qu'après lui, et elle n'accepta pas sans amertume une condition qui soulignait ce qu'il y avait de gêné et d'humiliant dans sa situation. Cet incident accrut la tristesse de son départ.



IV

II. — Les voisinages de l'exil

Le séjour de Victor Hugo à Jersey dura trois ans. Le poète s'était installé à Marine-Terrace avec sa famille dans « une petite niche » au bord de la mer. La « superbe maison » que les journaux de l'île lui attribuaient généreusement était « une cabane, dont l'océan baignait le pied ». Madame Victor Hugo écrivait à son oncle Asseline : « Notre vie ici est régulière, tranquille et consacrée en partie au travail. Le pays est superbe, la vie matérielle abondante, facile, et un peu moins chère qu'à Paris. C'est le pays libre par excellence... Chacun va, vient à sa fantaisie. »

Victor Hugo, tout de suite, s'était remis à sa tâche. Il achevait l'*Histoire d'un Crime* et il composait les *Châtiments*. Juliette lui servait de copiste. Après un séjour de six mois dans une pension bourgeoise, que l'ivrognerie de son hôtesse finit par lui rendre impossible, elle occupa un appartement meublé assez confortable, où Victor Hugo, transportant dans l'après-midi les habitudes qu'il avait autrefois le soir rue Saint-Anastase, vint tous les jours travailler à ses côtés. Ainsi, chacune chez elle, la femme légitime et la maîtresse avaient leur rôle. Mais, peu à peu, la maîtresse gagna du terrain. D'abord, malgré son peu de goût pour le « savetier égalitaire », elle ouvrit sa porte et sa table aux proscrits, qui rencontraient Victor Hugo chez elle chaque soir. Puis elle obtint de recevoir les fils mêmes du poète. C'était

chez elle un très ancien désir, né d'une affection sincère, auquel la volonté de son amant s'était jusque-là opposée. A Bruxelles, elle n'avait pas rencontré Charles. Quand elle en partit, j'ai dit qu'elle souffrit d'être condamnée à voyager seule et d'être sacrifiée dans un incognito douloureux, qui coûta beaucoup à son amour-propre. A Jersey, elle ne manqua pas de s'intéresser à ce qui se passait dans l'autre maison. Son journal, qu'elle avait rédigé sur l'ordre de Victor Hugo, mais qui s'étend seulement du 14 décembre 1852 au 10 janvier 1853, renferme sur la vie et sur la famille du poète quelques détails intéressants. Il y a notamment l'histoire, assez amusante, de la rupture, à laquelle le père et les amis collaborent, des relations amoureuses du jeune Victor avec une certaine demoiselle dont Juliette ne goûte guère l'attitude. « Encore les mêmes pourparlers, les mêmes objections, les mêmes larmes, les mêmes gaudrioles, la même colère, la même hésitation pour des propositions que toute femme ayant du cœur aurait reçues à genoux comme le bonheur dans cette vie et le pardon dans l'autre. »

Juliette était sans doute moins exigeante pour les autres que pour elle-même. Le pardon qu'elle espérait dans une autre vie n'excluait pas dans celle-ci le désir du bonheur et le besoin de l'amour. Elle redoutait de vieillir, mais Victor la rassurait, ou il la consolait, en jouant agréablement sur les deux J du prénom de *Juju* qu'il avait l'habitude ancienne de lui donner : « *Tu dis que tu vieillis, ma J. J. Quand le premier J qui signifie ieunesse aura disparu, il restera le second J qui signifie joie.* » Sa vie était monotone, mais ne la préférait-elle pas, avec les exigences de l'exil, à la claustration qu'elle avait subie à Paris pendant de longues années ? La présence autorisée des fils du poète chez elle achevait sa réhabilitation. Obtiendrait-elle davantage ? Sans méconnaître la force tenace de ce qu'elle appelait un préjugé, elle y songeait, mais il lui fallait encore attendre. En attendant, elle avait pour la famille de son ami des attentions et des bons offices. Elle envoyait à la jeune Adèle, la vraie victime de l'exil, ses premières fraises et ses premières roses. Elle préparait pour madame Victor Hugo un savoureux pot-au-feu à l'oie et même, se résignant à faire les plats à son usage, elle lui prêtait pour un temps sa cuisinière Suzanne.

Victor Hugo, de son côté, l'associait aux menus incidents qui marquaient sa vie de famille. Un jour de mai, entendant sa fille qui jouait au piano la chanson du festin Negroni, il prolongea jusqu'à Juliette, dont c'était la fête, dans un billet charmant, l'écho de cette musique. « *Elle m'apporte,* lui disait-il, *comme une féerie tout l'éblouissement de notre passé.* »

Expulsé de Jersey, le 31 octobre 1855, parce qu'il avait protesté avec énergie, dans un sentiment de généreuse solidarité, contre l'expulsion de certains de ses compagnons d'exil, Hugo s'installa à Guernesey. D'une île à l'autre, la nature changeait. Le poète avait pu comparer Jersey à Lemnos.

Guernesey offrait un autre aspect. C'était une « solitude splendide », où, sept mois après son arrivée, Victor Hugo acheta une maison pittoresque, qu'il devait d'abord appeler *Liberty-House* et qu'il a immortalisée sous son nom définitif de *Hauteville-House*. Cette « nature âpre et sauvage, où il y a tant de mer et tant de ciel que c'est à peine si l'on a besoin d'un peu de terre », séduisit et servit son génie. Il s'est défini lui-même « un somnambule de la mer » et « une espèce de témoin de Dieu ». Les deux premières éditions des *Contemplations* avaient fourni les fonds de l'acquisition de la maison. C'est Juliette qui avait, à Jersey, recopié le manuscrit de l'œuvre. Il y a, dans une de ses lettres à madame Luthereau, un passage enthousiaste qui permet de mesurer le succès qu'avaient remporté les deux volumes.

La gratitude de Juliette n'était pas exagérée. À côté des pièces magnifiques que le souvenir de Claire avait inspirées, et dont son cœur maternel recevait tant de fierté émue, elle avait trouvé pour elle-même, dans le livre II, la plus belle couronne, et la plus riche, et la plus fleurie, que son amour eût pu rêver. Son exemplaire portait cette dédicace : « *A celle qui, après avoir sauvé la vie du combattant, a voulu partager l'exil du proscrit.* »

D'abord installée dans une pension de famille, Juliette suivit l'exemple de Victor Hugo et, tout près d'Hauteville-House, elle loua une maison, d'où elle pouvait guetter les mouvements du poète dans sa chambre, épier son réveil, recevoir ses signaux, deviner ses baisers, — d'où, lui disait-elle, « mon regard te voyait, te caressait, te gardait, te préservait et t'adorait ».

Juliette eût été heureuse dans ce décor sans les exigences d'un amour que l'âge exaspérait au lieu de l'affaiblir. Sa part et son rôle ne lui suffisaient pas : il lui eût *tout* fallu pour la satisfaire. Il y avait des heures d'abandon dont elle s'efforçait vainement de combler le vide par une joie intérieure à laquelle elle ne parvenait pas. Le temps que son amant dérobait pour elle à sa famille, à son travail, à ses amis et à sa gloire était si peu de chose à côté de l'immensité des désirs qui remplissaient son cœur ! Elle craignait de devoir ses visites à un assujettissement fastidieux, à un faux respect humain, à une sorte de pitié qui l'humiliait. Croyant même à la mort de son bonheur, elle renouvela à Victor la proposition qu'elle lui avait faite en 1852 d'aller achever sa vie dans un coin. Il refusa. Sa reconnaissance, son amour et son égoïsme s'accordaient pour la garder. Quand il la faisait pleurer, il bénissait ses larmes comme « les perles de l'amour vrai » et loin de s'excuser de sa férocité, il l'invoquait comme le témoignage d'une passion fidèle et semblable à elle-même. Il lui disait :

Cela prouve à quel point nous nous aimons toujours vraiment comme le premier jour. Les malentendus d'amour montrent l'admirable jeunesse de cette adoration idéale qui est la lumière même du ciel, et que le cœur est plus que jamais allumé, et qu'il n'y a pas de cendres dessus.

S'il la consolait ainsi du mal qu'il lui faisait par une dureté dont, à de certaines heures, l'amour le plus fidèle et le plus passionné peut n'être pas exempt, il lui exprimait le plus souvent sa tendresse avec une délicatesse où s'accordaient son cœur et son génie. Les anniversaires, surtout, l'inspiraient. Si j'en crois ceux qui ont lu ses lettres à Juliette, il excellait à redire les mêmes choses sur les tons les plus variés et à racheter par la richesse d'une forme sans cesse rajeunie la monotonie d'une situation que les années prolongeaient. Certains de ces témoignages sont assez autorisés pour que je leur donne une pleine confiance, et je ne doute pas de la joie qu'éprouveront en 1963 nos descendants, auxquels une clause, trop sévère pour nous, a réservé la primeur de cette correspondance amoureuse. A côté de ces lettres, j'ai trouvé un court billet qui peut en donner un avant-goût. Il est daté, dans les papiers de Juliette, de Fermain-Bay, le 20 mai 1862 :

Comment ne pas songer à la fête qui vient ? Voici toute la nature qui se fait belle. La terre est comme une grande fleur verte, la mer est comme une grande fleur bleue, le firmament plein de soleil est comme une fleur d'or. Un immense souhait de bonheur se dégage de tout ; c'est à toi que je l'envoie ; les oiseaux chantent, la grève chante, la plaine et la montagne rient, et je suis là, seul, songeant à toi ; et pour moi, dans tout cet infini, il y a ta pensée, comme hier au soir dans cet immense ciel crépusculaire que nous voyions ensemble il y avait une toute petite étoile qui brillait à elle seule plus que tout le ciel.

Tout à l'heure, venu ici pour travailler, je ne faisais qu'aimer ; je me tournais vers toi et mon âme ne voulait pas se détacher de ton âme. Alors, je lui ai dit : fais comme tu voudras. J'ai pris mon crayon, j'ai détaché le dos d'une lettre de je ne sais quel brave Anglais et je me suis mis à t'écrire. Ceci sera ton bouquet de fête. Il y a tout près de moi au bout d'une branche un joli petit rouge-gorge qui me regarde et qui m'approuve. Oh ! oui, tu es vraiment ma bien-aimée.

Ce qui manquait le plus à Juliette, ce que ne pouvaient remplacer ni les visites quotidiennes de Victor Hugo, ni ses promenades avec lui le long des rochers, ni les manuscrits qu'elle copiait avec autant de zèle que d'admiration, c'était la vie de famille. La présence chez elle des deux fils de son ami, quelque affection qu'elle leur eût toujours portée, ne réussissait pas à lui faire illusion. Elle restait et elle se sentait une étrangère, dont la proximité avec la maison de famille du poète accusait encore davantage la situation. Pendant son installation à *la Pallue*, il semble qu'elle n'en franchit le seuil qu'une seule fois, en l'absence de madame Victor Hugo, pour connaître les merveilles qu'un goût somptueux et ingénieux y avait entassées. La pruderie des Guernesiais, plus austère que le *cant* anglais si rigoureux pourtant, s'opposait aux rapports de bon voisinage plus encore que la sévérité de madame Victor Hugo. La pauvre femme, natu-

rellement bonne et généreuse, avait appris à l'école de la vie les bienfaits de l'indulgence. Il y a dans la *Vie d'une Femme*, de M. Gustave Simon qui la raconte, une lettre d'elle où se peint à merveille ce côté de son caractère. Elle avait dîné à Paris, en 1862, chez un restaurateur, avec un de ses amis et la maîtresse de celui-ci qui passait pour sa femme. En faisant à Victor Hugo, plus rigoureux pour les autres que pour lui, la confession de cette entrevue, elle disait : « Je conçois qu'il y ait une barrière entre les ménages réguliers et les ménages irréguliers, cela parce qu'en général les femmes non mariées viennent d'un monde peu retenu. *Je n'aime pas le masque, mais je tiens au voile.* Le fond, je ne le discute pas et ne m'en mêle pas, mais je veux l'apparence. Or madame A... est d'apparence aussi légitime que possible. Son dévouement et son amour des siens l'ont sacrée... » Elle ajoutait que cette morale, si elle n'était pas celle de tout le monde, s'appuyait chez elle sur sa conscience, sur son horreur de l'hypocrisie et sur la « pensée surhumaine » de son mari, qui lui objectait pourtant, dans l'intérêt de leur fille Adèle, la nécessité de tenir compte des préjugés du moment en attendant les principes et les lois de l'avenir. Avec une telle profession de foi, pouvait-elle ignorer complètement Juliette, dont le dévouement, qui avait tout bravé, s'affirmait depuis trente ans, dont les attentions la touchaient et dont ses fils, qu'elle avait autorisés à la fréquenter, lui vantaient la sollicitude, la modestie et la haute délicatesse ? La liaison de Victor Hugo n'avait guère eu de *masque*, et peu à peu le *voile* lui-même tombait. Madame Victor Hugo, préoccupée pour sa fille de la solitude de l'exil, avait pris dès 1858 l'habitude d'un voyage annuel. En 1862, elle resta pendant cinq mois à Paris, où d'ailleurs la publication des *Misérables*, qu'elle surveillait, suffisait à justifier sa présence. En 1863, elle y fut appelée par son livre sur *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*. Peut-être ce livre fut-il l'occasion du premier pas qu'elle fit vers Juliette. Elle lui envoya un exemplaire sur grand papier, qui porte cette dédicace, simple et digne : *A Madame Drouet, écrit dans l'exil — donné par l'exil.* ADÈLE VICTOR-HUGO *Hauteville House*, 1863.

Chaque année, à l'occasion de la Noël, Victor Hugo réunissait chez lui à dîner des enfants pauvres de l'île, auxquels il distribuait des jouets et des vêtements. Madame Victor Hugo en profita en 1864 pour accentuer la politesse qu'elle avait faite à Juliette en lui envoyant son livre. Elle l'invita à la fête par un billet simple et affectueux, qui lui ouvrait toute grande la porte de la maison de famille.

« *Hauteville House, 22 décembre* 1864. — Nous célébrons Noël aujourd'hui, Madame. Noël est la fête des enfants et, par conséquent, des nôtres. Vous seriez bien gracieuse de venir assister à cette petite solennité, la fête aussi de votre cœur.

« Agréez, Madame, l'expression de mes sentiments aussi distingués qu'affectueux. ADÈLE VICTOR-HUGO. »

L'invitation était courtoise, délicate et tentante. Juliette eut le tact d'y résister, mais son refus témoignait suffisamment du plaisir que lui avait fait une attention si flatteuse pour sa dignité et pour son amour-propre. Elle répondit en ces termes :

« *Hauteville, jeudi 22 décembre.*

« La fête, Madame, c'est vous qui me la donnez. Votre lettre est une douce et généreuse joie ; je m'en pénètre. Vous connaissez mes habitudes solitaires et ne m'en voudrez pas si je me contente aujourd'hui, pour tout bonheur, de votre lettre. Ce bonheur est assez grand. Trouvez bon que je reste dans l'ombre, pour vous bénir tous pendant que vous faites le bien. Tendre et profond dévouement. J. DROUET. »

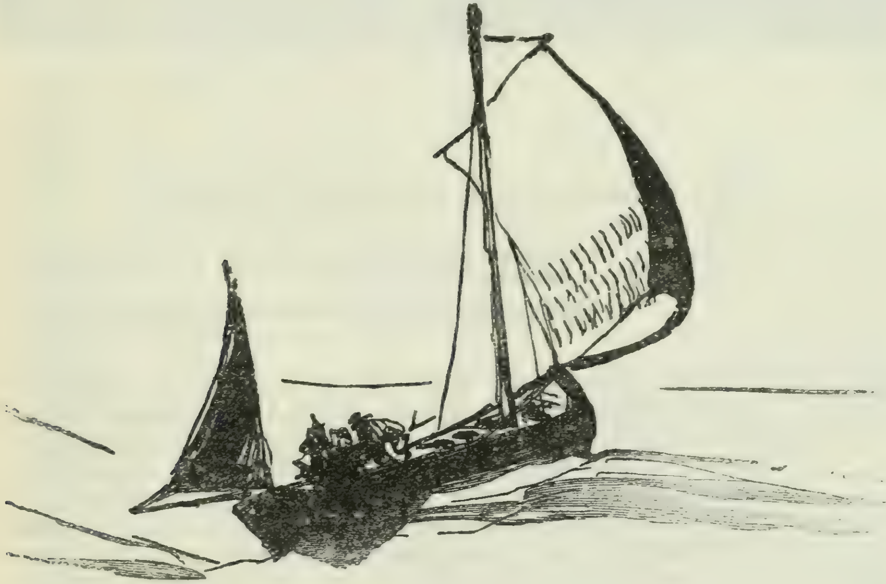
En 1868, elle se trouva à Bruxelles avec le poète et toute sa famille. Elle prit part à une de leurs promenades, dont elle n'osa pas décliner l'invitation en présence des enfants, pour ne pas souligner à leurs yeux par ce scrupule le côté délicat de sa situation. Mais, quoique fière et heureuse d'avoir été ainsi traitée, elle éprouva une gêne qu'elle exprima, dès le lendemain, à Victor Hugo en lui demandant de ne plus l'associer à ces effusions familiales, dont elle se contentait de se réjouir de loin et dans son for intérieur.

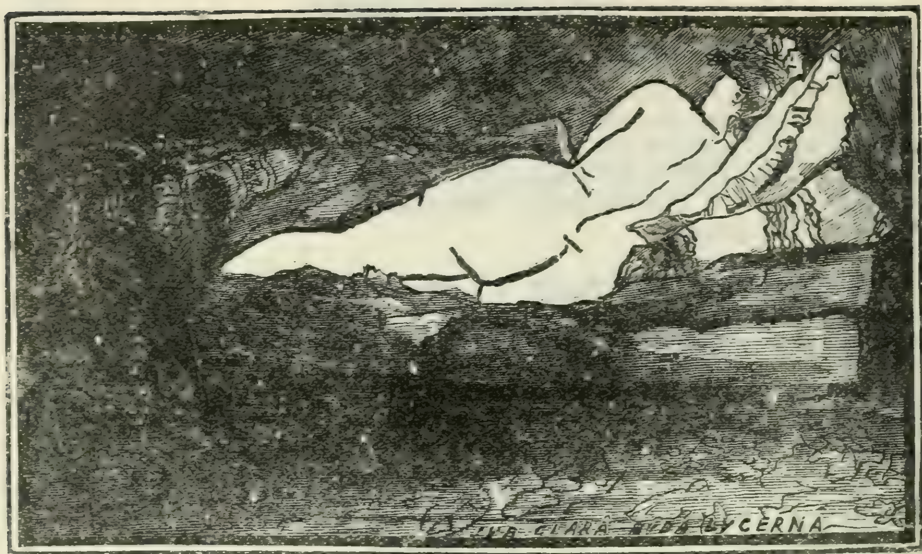
La mort de madame Victor Hugo, survenue le 27 août 1868 à Bruxelles, lui fut l'occasion de montrer, une fois de plus, la délicatesse de ses sentiments. Elle salua avec une émotion sincère la disparition de « ce grand cœur et de ce grand esprit », dont elle avait suivi la maladie avec une véritable angoisse, mais elle refusa d'assister à l'enterrement. « Plus je pense au triste voyage de ce soir, plus je sens que je dois m'abstenir d'en faire partie. L'hommage pieux de mon cœur, envers cette grande et généreuse femme, ne doit pas s'exposer à être mal interprété par des indifférents ou des malveillants. Encore ce dernier sacrifice à la malignité humaine pour avoir le droit de nous aimer ensuite à ciel ouvert, n'est-ce pas, mon cher bien-aimé ? et puis que rien jamais ne nous sépare ici-bas, ni là-haut, tel est mon vœu ardent. » A ce vœu il répondait par une magnifique déclaration de foi et d'amour.

Oui, ma douce bien-aimée... Prier Dieu, c'est assurer son âme. Prions Dieu. Qu'il ne nous sépare jamais, ni dans la vie, ni dans la mort, ni sur cette terre, ni dans la grande clarté où nous le verrons bientôt et où nous le verrons mieux.

Je t'aime bien profondément, tu fais de plus en plus partie de ce qui est moi. Je ne comprends rien sans toi ni hors de toi. Je demande que ta vie soit ma vie, que ta mort soit ma mort, que ton éternité soit mon éternité... Ton amour est mon abri. Tu as sur ton beau front la sereine jeunesse de l'âme, et cette lumière qui est l'éternité de l'amour ; tu es le bonheur que Dieu me donne et tu es la promesse que Dieu me fait... Aime-moi. Espérons, croyons, prions. Je t'adore à deux genoux.

La reprise de *Lucrèce Borgia*, le 2 février 1870, fut un triomphe qui exalta leurs souvenirs. Six mois après, la guerre les libéra de l'exil. Il leur restait treize ans encore à s'aimer « à ciel ouvert ».





IV

III. — La vieillesse amoureuse d'Olympio

Il suffit de tenir bon dans la vie pour que les illégitimités deviennent des légitimités...

Chateaubriand. *Mémoires d'Outre-Tombe.* Ed. Biré. II, 305.

Victor Hugo, payé en une heure de ses dix-neuf ans d'exil par l'accueil enthousiaste de la foule, rentra à Paris, avec la République, le 5 septembre 1870. Juliette Drouet l'accompagnait. Il y avait trente-trois ans que leur « illégitimité » durait. La mort de madame Victor Hugo avait levé l'obstacle qui s'opposait à la régularisation de leur union. Ils ne songèrent ni l'un ni l'autre à profiter de cette liberté. Pourtant il s'est rencontré un parent de madame Victor Hugo, son beau-frère Paul Chenay, pour affirmer que Juliette avait caressé le rêve d'un mariage avec le poète. Mais il n'en a donné d'autre preuve que le redoublement des attentions délicates qu'elle lui prodiguait. L'amour, même sans cette ambition, ne suffit-il pas à les expliquer ? Mieux renseigné et plus impartial, un autre parent de madame Victor Hugo, son cousin germain Alfred Asseline, a rendu hommage à la réserve désintéressée de madame Drouet. « Je ne crois pas, a-t-il dit, qu'aucune personne

ait eu jamais plus de tact. Elle montrait dans une situation délicate une dignité parfaite et une netteté irréprochable. »

Spiritualiste et amoureux, Victor Hugo associait dans la même prière, selon le rite romantique, Dieu et sa maîtresse. Cette prière qu'il récitait dans ses nuits d'insomnie disait : « O Dieu, faites-nous vivre ensemble à jamais. Exaucez-la en moi, exaucez-moi en elle. Faites qu'elle ne manque à aucun jour de ma vie et à aucun instant de mon éternité. Faites que je sois à jamais, dans cette vie et dans l'autre, utile et aimé, utile au bien, aimé par elle. Sauvez-nous, transfigurez-nous, unissez-nous. » En janvier 1872, il fit connaître à Juliette cette prière qu'il avait dite des milliers de fois, en lui demandant de la réciter à son tour : « *De cette façon nos deux âmes voleraient du même vol vers le même ciel.* » Juliette s'empressa, « avec une religieuse fidélité », de répéter les mots où s'exprimaient, « divinement formulées », sa foi et son espérance. Elle fit subir au texte une légère altération. Tandis que Victor Hugo, toujours enclin à servir le genre humain, priait Dieu de le rendre « utile au bien », Juliette, dont l'amour suffisait à remplir tout le cœur, lui demandait de la rendre « utile au bien-aimé ».

Faut-il croire que Dieu n'exauça pas pleinement leurs vœux ? Toujours est-il qu'au mois de juin de cette même année 1872 un nouveau nuage troubla leurs amours. Il y a quelque chose ou quelqu'un entre nous, disait Victor Hugo, en affirmant d'ailleurs que ce n'était pas de son côté et en prenant sa fille (!) à témoin qu'il n'aimait personne sur terre plus que Juliette. Est-ce à dire que, tout en aimant moins et autrement, il n'aimât pas ailleurs ? Les soupçons de Juliette ne l'avaient pas trompée. Elle avait auprès d'elle depuis deux mois, moitié femme de chambre, moitié demoiselle de compagnie, une belle fille de vingt-trois ans, dont les yeux vifs, la taille élancée et pleine et la souple élégance avaient fait sur son ami une impression qu'il n'avait pas assez dissimulée. Ce n'est pas à tort qu'irritée et méfiante, Juliette, telle une Junon vieillie, surveillait la nouvelle aventure d'un Jupiter resté trop jeune et qui aspirait à descendre ! La menace qu'elle avait flairée avec le sûr instinct d'une jalousie toujours en éveil ne devint pas tout de suite une réalité. L'intrigue, ébauchée à Paris, où la séparation des domiciles lui opposait des obstacles matériels, prit corps à Guernesey, où la vie commune rendait les rapprochements plus faciles. Victor Hugo revint s'y installer, au mois d'août, avec toute sa famille et avec Juliette, que Blanche, sa jeune et trop jolie camériste, accompagnait. Il n'y eut d'abord entre les deux vieux amants, dont les cœurs se rafraîchissaient au contact de tant de doux et chers souvenirs, qu'un redoublement d'amour. Rassurée, exaltée, transfigurée, Juliette en arrivait à comparer, que dis-je ? à préférer Victor Hugo au Christ lui-même. Ni plus ni moins !

Le vieux grand homme se laissait adorer. « Il vivait dans son œuvre » : le mot est d'Edouard Lockroy qui, l'admirant, je crois, plus qu'il ne l'aimait,

nous a laissé de ses sorties en calèche avec Juliette à Guernesey un tableau malicieux et inoubliable. « La promenade était toujours exactement la même et durait le même temps : deux heures. Victor Hugo faisait mentalement des vers et ne disait rien. Madame Drouet pensait à je ne sais quoi et ne disait rien non plus. Cependant, trois phrases lentement prononcées, toujours les mêmes et toujours dites aux mêmes endroits, coupaient cet absolu silence. En passant devant le mur d'une habitation placée à droite de la route et où sont percées l'une à côté de l'autre deux portes, une grande et une petite, Victor Hugo disait, en montrant la grande :

« — Porte cavalière, madame.

« Madame Drouet répondait, montrant la petite :

« — Porte piétonne, monsieur.

« La troisième phrase était prononcée non loin du chemin qui conduit au Gouffre, devant deux vieux arbres qui entremêlaient leurs branches.

« Victor Hugo disait :

« — Philémon et Baucis.

« Madame Drouet ne répondait rien.

« Cela s'est passé ainsi, tous les jours, pendant dix-sept ans, et encore après. J'ai fait plusieurs fois cette promenade sur la banquette de devant de la voiture. J'ai respecté ce silence. J'ai entendu les phrases et cela m'a paru tout simple. »

Quoi qu'en ait écrit Edouard Lockroy, il y avait pour Victor Hugo d'autres réalités que ses livres, et ce n'est pas seulement en vers que le poète chantait les plaisirs des *rues* et les rumeurs des *bois*. Il avait la manie étrange de noter, au milieu des incidents de sa vie, les étapes de ses bonnes fortunes. Celle qu'il entretint avec Blanche à Guernesey n'échappa pas à la règle commune. D'un jour à l'autre, il inscrivait sur un carnet le progrès des privautés auxquelles une beauté plus audacieuse que farouche s'abandonnait avec lui. Rien n'y manquait, ni l'endroit, ni l'heure, ni même certains autres détails dont un peu de latin et beaucoup d'espagnol servaient à atténuer la précision et à gazer la liberté. Ce carnet, qu'elle trouva, et non sans doute par hasard, apporta aux soupçons de Juliette, inquiète des « jeunes tentations » auxquelles était exposé son amant, une trop claire confirmation. Le latin lui étant étranger et presque inaccessible, elle essaya de se mettre à l'espagnol. J'ai connu les travaux et les traductions auxquels s'appliquaient, pour renseigner son âme douloureuse, ses pauvres yeux fatigués. Comment aurait-elle pu douter ? Le mot *Alba*, qui désignait Blanche dans un espagnol trop transparent, revenait à chaque ligne, du mois de septembre 1872 au mois de juillet 1873. Des notations successives indiquaient suffisamment, malgré leur brièveté calculée et aggravée de signes mystérieux, ce que le poète, enhardi par une molle résistance et provoqué par des formes irréprochables, avait demandé à la jeune fille et ce qu'il en avait obtenu. On pouvait mesurer pas à pas les progrès d'une

passion partagée et fixer le jour précis de la conquête définitive. D'ailleurs quelques phrases écrites en français étaient par elles-mêmes assez révélatrices pour éclairer Juliette. Celle-ci, par exemple, à la date du 5 janvier 1873 : « Affliction faite involontairement. Prendre garde de ne pas affliger ce tendre cœur et cette grande âme. » Il y avait dans cette précaution un hommage rendu à madame Drouet. Mais, quelques jours après, le 14, ce n'est pas à elle que le poète pensait en traçant ces deux lignes : « J'ai écrit *espoir et courage* à la charmante femme qui rentre si noble et si vaillante dans la vie. Dieu finit toujours par être juste. Espoir. » Cet appel à la justice de Dieu, dans une pareille circonstance, devait apparaître comme un singulier déni de justice à Juliette, qui écrira plus tard : « Lequel de nous deux a le droit de prendre Dieu à témoin de son amour, lequel de nous deux doit s'avouer coupable dans son for intérieur ? Dieu le sait, et c'est à lui que je m'adresse dans cet infernal débat de ton amour et du mien toujours remis en question. » Victor Hugo se sentait surveillé. Il s'efforçait d'accorder les exigences grandissantes de sa passion nouvelle et la tranquillité de ses relations avec son ancienne maîtresse. Et son carnet, le 27 janvier, insistait, en espagnol, sur les mesures de précaution qu'il fallait prendre. « *Alba. Peligro. Aguardarse. No quiero malo para ella, ni para la que tiene mi corazon.* — Blanche. Danger. Etre en garde. Je ne veux pas qu'il lui advienne du mal, ni à celle qui a mon cœur. » Le 1er février, il y eut dans le cristal room, qui était le belvédère vitré où Victor Hugo travaillait, une explication entre Juliette et lui. Elle ne mit pas fin aux inquiétudes de la pauvre femme, si j'en crois le carnet qui disait, en espagnol, trois jours après : « Cette après-midi Juliette n'est pas tranquille. Je ne veux pas qu'elles souffrent, ni elle, ni l'autre. » Une phrase latine, citée le lendemain, était tout à fait expressive : « *Clamavi : ardeo dum tibi cogito ! Dixit : amo vos.* » Juliette la traduisit ainsi : « Oh ! quand je pense à toi, je brûle. Je vous aime. » Des précisions, des détails, des entrevues, des scènes racontées, dont des mots étrangers pour elle qui finissait par les déchiffrer, gardaient mal le secret, accentuaient aux yeux de la femme trompée le caractère de la trahison. Les notes de la fin de mars indiquaient qu'un nuage avait passé dans les amours de Victor Hugo avec Blanche. Elle avait prononcé une parole qui l'avait fait réfléchir et il s'était promis d'observer avant d'aller plus avant. Même il écrivait que le charme rompu avait conjuré le péril. Quel péril ? Je l'ignore, mais la pauvrette, *pobrecita*, avait paru si malheureuse, *muy desdichosa*, qu'elle apitoya et rassura le poète dans une réconciliation qui ne laissa à celui-ci, dès le premier jour d'avril, plus rien à désirer ! Pendant deux mois et demi, le carnet, où l'espagnol dans les mots brave l'honnêteté, en fait foi d'une façon qui ne laisse aucun doute.

Le 1er juillet, Blanche quitta à la fois Guernesey et le service de madame Drouet, dont elle se sépara d'ailleurs en fort bons termes. Mais

ce départ ne mit pas fin à l'intrigue que Victor Hugo avait nouée avec elle. Ils se retrouvèrent à Paris au mois d'août, et le carnet fit assez entendre qu'ils payèrent de nombreux plaisirs la peine de leur absence. Leur imprudence les perdit. Juliette eut-elle, comme il le semble, recours à des témoins et à une enquête pour dénicher la retraite où ils abritaient leurs amours, ou fut-elle guidée tout simplement par le sûr instinct de sa jalousie avertie et soupçonneuse ? Je n'en puis rien dire, mais il est trop certain qu'elle connut toute la vérité d'une « trahison impitoyable, permanente et lâche ». Irritée, humiliée, désespérée, elle prit, sous le coup d'une indignation violente, le parti de renoncer à la lutte et de céder la place. Elle abandonna, sans avertir de ses intentions le poète infidèle, son appartement de la rue Pigalle, et, comme en 1834, elle partit brusquement pour Brest. Son départ eut lieu le 23 septembre. Victor Hugo eut dans la nuit un cauchemar et un pressentiment qu'il note ainsi sur son carnet :

24. — *Rêve affreux. J'étais dans une forêt. A... m'étouffait, je me suis débattu et réveillé avec un cri terrible — puis, éveillé, j'ai entendu des frappements dans une chambre, trois par trois, très forts et très étranges, puis comme des passages d'êtres invisibles tout près de mon oreille. Je me suis rendormi pourtant, mais avec une sorte d'horreur. J'ai dormi jusqu'à sept heures du matin. Je suis calme. J'attends une lettre de Béru...*

Ses supplications, dont le neveu de Juliette, M. Louis Koch, fut l'interprète, eurent assez de force pathétique pour ramener l'exilée volontaire. Elle revint et ne se tint pas de manifester une joie folle. Après « ces horribles huit jours passés dans le désespoir des damnés », elle reprit, rendue au voisinage de son amant, la vie commune avec lui. Il la conduisit à une représentation de *Marie Tudor*. On ne savait rien autour d'eux de ce qui s'était passé entre eux et ils apparurent comme « les plus heureuses gens de la terre et du ciel ».

Blanche, après avoir travaillé chez une lingère « pour gagner sa vie honnêtement et sérieusement », trouva une situation de gouvernante auprès d'une famille honorable avec laquelle elle alla en Portugal en 1874 et en Angleterre en 1875. Mais ces absences ne l'avaient pas tout à fait écartée de Victor Hugo. Ils se revirent jusqu'au jour où leur séparation prit la forme d'une rupture presque tragique, que Juliette leur imposa définitivement en 1878 par un acte d'implacable volonté. Entre le moment où madame Drouet avait surpris leur secret et celui de la crise dont elle régla le dénouement, elle avait, à la suite de Victor Hugo, changé d'appartement. Ils s'installèrent pour la première fois dans une maison commune. Ils occupaient rue de Clichy deux étages superposés. Victor Hugo avait recueilli auprès de lui, avec ses deux petits-enfants, sa belle-fille, veuve depuis trois ans. Juliette, qui avait conservé avec elle sa nouvelle femme

de chambre, assuma sans effort la charge de devenir l'intendante commune. Elle dirigeait le ménage, faisait les comptes, composait les menus, qu'elle voulait « honnêtes, simples et substantiels », soumettait à Victor Hugo la liste des invitations et organisait les réceptions, dont elle faisait les honneurs comme une véritable maîtresse de maison. Après quarante et un ans d'union, elle avait acquis le rôle, le rang et les droits que Chateaubriand, autorisé par sa propre expérience avec madame Récamier, attribuait aux relations qui s'imposent par leur durée même. « Il suffit de tenir bon dans la vie pour que les illégitimités deviennent des légitimités. On se sent une estime infinie pour l'immoralité parce qu'elle n'a pas cessé d'être et que le temps l'a décorée de rides. A la vérité deux vertueux époux, qui ne sont pas époux, et qui restent unis par respect humain, souffrent un peu de leur vénérable état ; ils s'ennuient et se détestent cordialement dans toute la mauvaise humeur de l'âge : c'est la justice de Dieu. »

Le départ de Blanche, qui était l'ennemie la plus dangereuse, parce qu'elle s'offrait dans la place même, et que d'ailleurs elle paraissait avoir allumé plus qu'un caprice, avait rassuré Juliette. Mais il y avait d'autres dangers. Quoiqu'elle en souffrît, elle s'y habituait. Elle faisait la part du feu et elle fermait les yeux pour ne pas voir les entreprises auxquelles son amant se prêtait sans répugnance et sans lassitude. Des actrices, souvent très jeunes, et d'autres femmes, qui appartenaient plus ou moins aux lettres, faisaient au poète des visites trop prolongées dont l'art n'était pas l'unique objet. Juliette les tolérait.

Pourtant, il arrivait que la mesure fût comble et que son repos et sa dignité eussent trop à souffrir de tentatives et d'agressions qu'elle qualifiait avec une sévérité indignée. Alors elle s'avouait vaincue, décidée à ne plus combattre, et elle le suppliait de la laisser partir. Menacé de la perdre et craignant peut-être le scandale de son départ, qui offrirait à la malveillance de trop faciles occasions de s'exercer contre lui, il puisait dans son génie, qui, lui non plus, n'avait pas vieilli, le moyen de l'apaiser et de la retenir. Pour l'émouvoir et pour l'éblouir, il lui envoyait des vers admirables où il la célébrait magnifiquement, et dont le titre seul : *A une Immortelle*, devait la dédommager des ennuis terrestres qu'il lui causait.

Elle avait trop de goût pour rester insensible à ces hommages, mais son amour-propre en était flatté sans que son amour fût consolé. Elle savait qu'« aucune cuirasse, fût-elle en diamant », ne pouvait protéger le cœur contre la jalousie et que « la plaie vive de la femme » exaspérée par l'âge s'agrandissait chez son amant auquel elle reprochait de n'avoir pas le courage, plus facile, il faut le dire, à conseiller qu'à pratiquer, de la cautériser une fois pour toutes ! Et comme il ne se corrigeait pas, et comme elle ne se résignait pas, et comme elle continuait à souffrir dans ce qu'elle avait « de plus fier, de plus délicat et de plus tendre dans l'âme », elle le suppliait à nouveau de la laisser partir. Mais il ne consentait pas à cet « arrachement ».

Il l'aimait, il l'aimait toujours, il la proclamait sa « vraie épouse », sa « compagne éternelle », il remplissait de ses extases le *Livre de l'Anniversaire*, il l'aimait, mais il la trompait. Blanche était restée dans sa vie, à l'état de maîtresse entretenue, et d'autres femmes y étaient entrées. Son tempérament défiait l'âge et, à soixante-quinze ans, il redoutait qu'un excès de chasteté ne nuisît à sa santé ! A la suite d'une première congestion, comme le professeur Sée, son médecin, lui recommandait de se libérer définitivement du danger de ses amours attardées, il eut, après s'être promené quelque temps, en réfléchissant, dans son cabinet, un mot déconcertant et profond « C'est bien, docteur ; j'obéirai. Mais, tout de même, la nature devrait avertir. »

L'attaque de paralysie qui le frappa le 28 juin 1878 fut un avertissement dont il ne put se dispenser de tenir compte. Blanche fut congédiée et Juliette dicta les conditions d'un congé dont elle surveilla l'exécution. Il se rendit avec sa vieille amie à Guernesey. Elle surprit une lettre. Une fois encore, elle menaça de partir. Il la retint en lui jurant que cette « lettre stupide » avait été écrite par une « folle hystérique », qui lui était odieuse, et dont les folies éclataient aux yeux de tout le monde.

Oh ! je suis au désespoir, ô ma bien-aimée, ô mon ange, mon unique et éternel amour, te perdre, c'est mourir. Ne me tue pas ! Reviens....

Elle revint, mais elle eut le courage de le mettre en garde, résolument et fièrement, contre les « amours dépravées et cyniques ». Elle lui dit : « Ta gloire qui éblouit le monde éclaire aussi ta vie. Ton aube est pure, il faut que ton crépuscule soit vénérable et sacré. Je voudrais, au prix de ce qui me reste à vivre, te préserver de certaines fautes indignes de la majesté de ton génie et de ton âge. »

On ne saurait refuser son estime à une femme qui écrit sur ce ton. Cette fois, ce n'est pas la jalousie qui dictait ses paroles : elles se ressentaient vraiment d'une plus noble origine. Juliette savait dire, d'ailleurs, dans toutes les circonstances, ce qu'il fallait dire. Quelque temps plus tard, elle avait accompagné le poète à Villequier, où reposait Léopoldine. Mais elle ne fit le pieux pèlerinage jusqu'aux tombes qu'après en avoir sollicité du père la permission.

Au retour du voyage à Guernesey, Victor Hugo s'installa, en novembre 1878, avenue d'Eylau, dans un petit hôtel, qui fut le dernier domicile de sa vie errante ; il en occupait le second étage et Juliette le premier. Les réceptions de la rue Pigalle recommencèrent. Juliette en avait conservé la haute direction et elle continuait à en faire les honneurs. Mais un témoin attentif, madame Alphonse Daudet, notait que les deux vieillards commençaient à ne pouvoir plus dissimuler le poids de leur âge. « Fut-ce le changement de place ? a-t-elle écrit dans ses *Souvenirs*, si vivants et si

dignes du grand nom qu'elle porte. Il y eut comme une marche descendue dans la santé, puis dans l'esprit du beau vieillard... Je vois Victor Hugo au grand bout de sa table : le maître vieilli, un peu isolé, un peu sourd, trône avec des silences de dieu, les absences d'un génie au bord de l'immortalité. Les cheveux tout blancs, la tête colorée, et cet œil de vieux lion qui se développe de côté avec des férocités de puissance, il écoute mon mari et Catulle Mendès, entre qui la discussion est très animée... Pendant le débat, on est passé au salon. Victor Hugo songe au coin du feu et, célèbre, universel et demi-dieu, regrette peut-être sa jeunesse, tandis que madame Drouet sommeille doucement, ses beaux cheveux blancs ombrant sa fine tête comme deux ailes de colombe, et les nœuds de son corsage suivant sa respiration douce, presque résignée, de vieille femme endormie. »

Au moment de l'installation dans l'avenue d'Eylau, Blanche réapparut. Victor Hugo, qui avant sa maladie la voyait tous les jours, lui avait promis de ne jamais l'abandonner, quoi qu'il pût arriver, et de lui conserver toujours son estime. Forte de cette parole, la jeune femme, isolée, malheureuse, et peut-être sincèrement éprise, tenta de le revoir chez lui pour avoir une explication sur une rupture dont la soudaineté et les circonstances l'avaient si durement surprise. Elle se heurta à la surveillance et à la rigueur inflexible de Juliette Drouet qui ne voyait dans ces tentatives que « mensonge et dépravation, spéculation et immoralité vulgaire ». Mais je crois que Blanche rencontra Victor Hugo au Sénat, dont les barrières étaient moins sévèrement fermées que les portes de l'hôtel de l'avenue d'Eylau. Ce fut, vraisemblablement, leur dernière entrevue.

Juliette, dont les infidélités de son idole avaient si longtemps exaspéré la jalousie, avait fini par s'en attrister comme d'un dommage qui risquait d'amoindrir sa gloire. Elle n'avait plus le ridicule de se plaindre comme une maîtresse irritée ; elle intervenait avec l'autorité que donne à des conseils avisés la fidélité d'une longue amitié et d'un inaltérable dévouement. Il l'aimait toujours, ou il ne montrait pas qu'il l'aimait moins. Elle paraissait avoir dans son cœur, que la vieillesse avait endurci, la même place et il lui témoignait les mêmes égards extérieurs. Seulement, après tant d'années, et à cet âge de vieillesse avancée, l'amour avait lentement cédé la place à l'amitié. Victor et Juliette recommençaient l'éternelle et délicieuse aventure de Philémon et Baucis, dont peu d'amants, hélas ! vivent assez pour goûter les charmes et la délicate douceur.

Hyménée et l'Amour, par des désirs constants,
Avaient uni leurs cœurs dès leur plus doux printemps :
Ni le temps ni l'hymen n'éteignirent leur flamme...
...Tout vieillit : sur leur front les rides s'étendaient ;
L'amitié modéra leurs feux sans les détruire,
Et par des traits d'amour sut encore se produire

Victor Hugo avait, dès 1864, renouvelé avec magnificence le sentiment qui inspirait ces vers exquis de La Fontaine, en adressant à Juliette un adorable dizain :

Quand deux cœurs en s'aimant, ont doucement vieilli,
O quel bonheur profond, intime, recueilli !
Amour, hymen d'en haut, ô pur lien des âmes !
Il garde ses rayons, même en perdant ses flammes.
Ces deux cœurs qu'il a pris jadis n'en font plus qu'un.
Il fait des souvenirs de leur passé commun
L'impossibilité de vivre l'un sans l'autre ;
(Juliette, n'est-ce pas ? cette vie est la nôtre !)
Il a la paix du soir avec l'éclat du jour,
Et devient l'amitié, tout en restant l'amour.

Je crois bien que ces vers sont les derniers que Juliette ait inspirés à Victor Hugo, mais il ne la traitait pas en prose moins royalement. Où qu'il fût, les anniversaires, celui de sa première nuit avec Juliette et celui de la naissance de son amie, et le dernier jour de l'année lui étaient des occasions d'exprimer la fidélité de son amour. Il redisait évidemment les mêmes choses, mais le miracle n'était-il pas d'avoir, au bout de quarante-cinq ans, les mêmes choses à dire ? Elle attendait avec impatience ces courts billets où, surtout vers la fin, les souvenirs unis de leurs enfants morts, sous les ailes angéliques desquels il s'abritait, lui dictaient des paroles de confiance dans une éternité heureuse. Il croyait fermement à cette éternité, et son âge augmentait sa foi. En 1881, un de ces billets disait à Juliette :

Ma bien-aimée, le grave moment de la vie où je suis tourne vers des pensées graves aussi, et pourtant douces. C'est l'heure où la solennité de la vie apparaît et où l'on se sent plus que jamais la force souveraine de l'amour. Nous avons tout et nous n'avons rien si nous n'avons pas l'amour. Je t'aime, je t'aime comme à la première heure, il y a presque cinquante ans. Je sens que tout, pour moi comme pour toi, est dans ce mot d'infini : je t'aime, ô ma bien-aimée, je t'aime plus que jamais. Dieu le sait, Dieu le voit, et c'est parce qu'il le sait et qu'il le voit, qu'il donne à ce grand amour la grande vie. Je t'aime ; cela signifie éternité pour lui, éternité pour nous. Aimons-nous ! tout est là. Aimons-nous encore et toujours.

Leur « grande vie », que l'amour dont elle fut pleine n'avait pas libérée du sort commun, s'acheminait lentement vers la mort. A peu de mois d'intervalle ils prirent, l'un et l'autre, leurs dispositions.

Le 8 septembre 1881, Juliette, consultant la cote de l'avant-veille dans le bulletin de la Bourse de Bruxelles, constata que les soixante-dix actions de la Banque Nationale dont elle était détentrice représentaient une

somme globale de 122.345 fr. J'ai sous les yeux le calcul fait de sa main en marge de la cote même d'un journal, avec la note ci-jointe :

Aujourd'hui, jeudi 8 *septembre* 1881, *M. Victor Hugo est entré en pleine possession des soixante-dix actions de la Banque Nationale de Belgique, dont trente-cinq actions au porteur et trente-cinq actions nominatives, qu'il m'avait trop généreusement autrefois données. Le transfert voulu par moi lui a été envoyé par la Banque Nationale aujourd'hui même. — J. D.*

Ce document prouve la délicatesse de Juliette qui ne voulait pas priver, au profit de sa propre famille, la descendance de Victor Hugo d'une grosse somme, quoiqu'elle lui appartînt légitimement, mais ne repond-il pas en même temps à ceux qui ont accusé le poète de n'avoir pas assez fait, de son vivant, pour la sécurité matérielle de son amie fidèle ?

Il songea à elle pour assurer son sort après sa mort. Je possède parmi mes reliques cette page écrite par lui d'une main dont l'âge n'avait pas ébranlé la fermeté.

Paris, 6 *février* 1882.

La rente viagère que je fais à madame Drouet sera payée de la façon que voici.

Tous les trois mois, à la surveillance de mes exécuteurs testamentaires, une somme de cinq mille francs, prise sur ma succession, sera mise à la disposition de madame Drouet de manière à faire au bout de l'année la rente de vingt mille francs par an que je lui donne après ma mort.

Cette dette est sacrée.

VICTOR HUGO.

Madame Drouet ne connut pas cette libéralité. La mort la guettait. Depuis des années un cancer la dévorait. Les intimes de la maison le savaient, mais Victor Hugo seul continuait à l'ignorer. « Madame Drouet, écrit madame Alphonse Daudet, vieillissait doucement auprès de lui, abritée sous deux bandeaux de neige, d'une élégance un peu théâtrale et surannée, jusqu'au jour où un mal impitoyable creusa ses traits si fiers, en fit l'effigie douloureuse qu'a peinte Bastien Lepage, qui devait mourir en proie aux mêmes tortures. Dans les derniers temps, le maître regardait douloureusement, aux dîners intimes, cette assiette vide, cette noble figure ravagée.

« — Madame Drouet, vous ne mangez pas, il faut manger, avoir du courage.

« Manger ! Elle se mourait.... »

Mais elle avait du courage. L'amour, l'admiration et le dévouement la soutenaient. N'était-elle pas, comme il l'appelait, « la lumière de la vie » de son cher poète adoré ? Il l'entretenait, pour animer ses espérances, dans l'évocation de leurs souvenirs, sans que le poids des années marquât le déclin de son lyrisme.

En 1881, le *Livre de l'Anniversaire*, dont elle avait recopié à part cette page, disait :

Souvenir profond et doux, nuit sacrée! Il y a quarante-huit ans tu t'es donnée à moi, je t'ai possédée à ma discrétion, toi, la beauté, toi, la grâce, toi, la femme de ton siècle. Que ce jour soit grand à jamais, ma bien-aimée ; je t'aime ; je te possède, je te bénis, je t'adore. Tu es ma joie avec un sourire... Sois ma joie à jamais ; sois mon espérance et ma consolation; je pense à toi, je vis en toi, tu me remplis, tu me possèdes, tu m'emportes avec toi, tu me ravis et tu me charmes, et nos anges sourient, et nous devenons de plus en plus des âmes, et il fait bleu dans nos cœurs, ma bien-aimée, et là, près de nous, un coin du ciel s'ouvre lentement.

... Je t'aime. Ce mot est la base de tout, il est le couronnement de tout ; je le sens en moi avec toute sa plénitude ; la matière et la nature nous donnent des ordres mystérieux, mais en regard de l'amour, c'est l'ordre suprême...

En 1882, le même livre renfermait la même pensée, que le prodigieux assembleur de mots répétait sous une forme nouvelle.

Oui, ce livre contient ma vie et la tienne. En écrivant sur ce livre, il me semble que j'ajoute des heures sacrées à nos douces heures et de l'éternité à notre existence. Dieu nous regarde d'un œil béni, je le sens ; vois comme il fait beau, on dirait que le soleil veut être des nôtres et que notre humble fête d'ici-bas est une grande fête là-haut. Je le crois ; si je me trompe, ce n'est pas dans le fond, car le fond est vrai. Je t'aime est le grand mot. Dieu le dit à la création, la création le lui redit. Je t'aime, mon ange adoré. Commençons la cinquantième année par ce mot divin : Je t'aime.

Souffrante, menacée, perdue, mais stoïque et cachant le mal qui la rongeait, Juliette s'enivrait de ces paroles d'amour, et son cœur, resté si jeune, rayonnait, tandis que son esprit s'exaltait aux triomphes de son ami, dont le génie était enfin consacré comme la plus haute gloire nationale.

L'année 1882 fut une apothéose continue.

Le 21 janvier, le Cercle des Arts intimes joua, avec une interprétation

de choix, l'exquise *Margarita*, commencée au cours d'un voyage qu'ils firent ensemble en 1865. Elle l'y retrouva et elle s'y reconnut. Il pensait à lui, aux duretés de l'exil et à l'austérité du devoir, aux attaques et aux injustices, quand il écrivait ces vers :

Il a le front pensif de l'homme qui persiste.
Il est vieux, seul, vaincu, proscrit. Il n'est pas triste.
On sent qu'il porte en lui la cause juste. Il croit.
A mesure que l'ombre autour de lui s'accroît,
Je vois dans sa prunelle augmenter la lumière....

Mais ne pensait-il pas à elle en faisait ensuite dire à Nella :

Si j'aime, mon amour s'ajoute à mon orgueil.
Il est pur, grave et fier...
L'innocence se voile et la faute se cache.
Je ne me cache pas. Aimer est ma grandeur.
Mon secret est sans honte et n'est pas sans pudeur,
Mon cœur cherche la nuit, mais ne craint pas le blâme.
L'œil de Dieu reste ouvert dans l'ombre de mon âme.

Torquemada, qu'il avait aussi commencé près de Juliette, en 1856, à Guernesey, et qu'il avait achevé à ses côtés vers la fin de son exil, parut le 1er juin 1882. Ce fut un grand succès. Elle l'avait prédit, deux ans avant, dans l'exaltation que la lecture de ce drame, magnifique et injouable, lui avait causée. Peut-être n'avait-elle pas pris garde, dans les dialogues délicieux de Don Sanche et de Dona Rose, à une inspiration qui procédait si visiblement des *Lettres à la Fiancée*. Son admiration l'avait jetée dans un délire qui avait tout emporté.

Enfin, la seconde représentation de *Le Roi s'amuse*, interdit en 1832, fut donnée, devant une salle splendide, au Théâtre-Français, le 22 novembre 1882. Juliette était dans la loge du poète, qui paraissait célébrer ainsi un double cinquantenaire, celui de la pièce et celui de son union avec la princesse Negroni. Pour Juliette, c'était une consécration publique. Elle avait « tenu assez bon » dans la vie et dans son amour pour que son « illégitimité devînt une légitimité », et, quoiqu'ils n'eussent pas été faits pour elle, ces vers, quand ils passaient la rampe, pouvaient traduire sa passion fidèle,

Depuis que je l'ai vu, rien ne peut m'en distraire.
Du jour où son regard à mon regard parla,
Le reste n'est plus rien, je le vois toujours là.
Je suis à lui...

La représentation de *Le Roi s'amuse* fut la dernière sortie de Juliette Drouet. Cinq semaines après, au premier jour de cette année 1883 qui fixait

le cinquantenaire de leur amour, les deux amants échangèrent, selon leur vieille habitude, leurs vœux de bonheur.

Juliette lui écrivait : « Cher adoré, je ne sais pas où je serai l'année prochaine à pareille époque, mais je suis heureuse et fière de te signer mon certificat de vie pour celle-ci par ce seul mot : Je t'aime. »

Lui, il lui faisait cette déclaration :

Quand je te dis : sois bénie, — c'est le ciel.
Quand je te dis : dors bien, — c'est la terre.
Quand je te dis : je t'aime, — c'est moi.

Ils n'avaient plus que quatre mois à s'aimer. Le mal dont elle souffrait est de ceux qui ne pardonnent pas. Elle mourut le 11 mai 1883 et elle fut enterrée dans le cimetière de Saint-Mandé, auprès de Claire.

Cette pierre là-bas dans l'herbe est un tombeau !

Le vers fait par le poète pour la fille s'applique à la mère, dont le tombeau ne porte pas d'inscription. Il n'y en aurait qu'une, capable de tout dire : c'est la dédicace qu'un jour Victor Hugo envoya sur un de ses plus beaux portraits à Juliette Drouet : « *Je t'aime. Cinquante ans d'amour, c'est le plus beau mariage.* »



IMPRIMÉ

POUR LA COLLECTION

“ LE LIVRE DE DEMAIN ”

SUR LES PRESSES

DE LOUIS BELLENAND ET FILS

A FONTENAY-AUX-ROSES